

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

Volume de 90 cts pour 10 cts.

PRIX, - - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

No. 5

LE

Remords d'un Faussaire

—OU—

LE DESESPOIR D'UNE FEMME

Par M. DUCAMPHRAN

—MAI 1894.—

EDITEUR :

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,

LEPROHON & LEPROHON

25, RUE ST-GABRIEL, 25

MONTREAL, Can.

Toute personne qui nous fera parvenir 5 abonnements d'un an recevra gratuitement Douze mois de notre publication mensuelle, ou \$1.25 en argent. Qu'on se le dise. Abonnement \$1.25 par an.

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE est vue et lue par plus de 100,000 personnes. Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

Nouvelle Societe de Publications Francaises

PUBLICATIONS MENSUELLES

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

26 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL, CANADA.

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES a pour but de rendre accessible à tout le monde la lecture des œuvres les plus réputées des auteurs français modernes. Ces ouvrages ont été jusqu'ici le privilège exclusif de la classe aisée, car leur prix excessif a intimidé les bourses médiocres. La nouvelle société, pour la modique somme de 10 cts, met entre les mains du plus pauvre des lecteurs les chefs-d'œuvres des maîtres du roman moderne.

Chaque volume, grand format, fait partie d'une série nommée la BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages, formant une histoire complète, qu'on ne pourrait se procurer nulle part à moins de \$1.00.

C'est donc avec confiance que la NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES sollicite l'encouragement et les faveurs du public amateur et de tous ceux qui sont soucieux de l'avancement de la belle littérature dans le pays.

Toute personne qui nous fera parvenir cinq abonnements d'un an à la BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, recevra gratuitement notre publication pendant douze mois, ou \$1.25 en argent. Cette nouvelle publication dans son nouveau format donne la valeur de dix à douze piastres de littérature par année pour \$1.25.

ABONNEMENTS :	UN AN	-\$1.25	Payable d'avance
"	SIX MOIS	75	
"	TROIS MOIS	40	

NUMEROS PARUS : 1er No FOLLEMENT AIMÉ, par Pierre Mack 2e No LES MYSTÈRES DE MONTREAL, par Auguste Fortier 3e No. LE MARTYR D'AMOUR par Pierre Zaconse. 4e No LA ROCHE QUI PLEURE, par Chs. Valois.

Nous demandons des agents pour le Canada et les Etats-Unis. Commission liberale sera accordée.

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION



FAIT A LA MAIN, TOUT HAVANE.

LE MEILLEUR CIGARE A 5 CTS

MANUFACTURE PAR VILLENEUVE & CIE.

PER
D-129
12
V. P., lisez ceci au complet, c'est votre avantage.

PRIMES! PRIMES!

Pour 30 Jours seulement

DU 25 MAI AU 25 JUIN 1894

Ajoutez 5 cts par volume pour frais de poste.

Magnifiques Romans
offerts en Primes

L'offre la plus avantageuse qui ait encore été faite par aucune publication mensuelle dans toute la province du Canada.

La Bonne Littérature

FRANÇAISE

publication mensuelle, désire attirer l'attention de ses lecteurs sur l'offre exceptionnelle qui leur est faite pendant 30 jours, de se procurer **gratuitement**,

du 25 Mai au 25 Juin,

une collection d'ouvrages remarquables à tous les titres.



que nous donnons en PRIMES

sont écrits par les écrivains français les plus en renom et sont d'une moralité incontestable ; peuvent être mis entre toutes les mains et forment une série d'ouvrages de premier ordre ; ils coûtent, dans l'édition originale,

DE 85 CENTS A UN DOLLAR LE VOLUME



CHAQUE VOLUME QUE NOUS DONNONS AUJOURD'HUI,

dans un grand format, contient la matière de deux volumes d'un format ordinaire, et chacun de ces derniers contient 350 à 600 pages.



Chaque Abonné d'Un An

aura droit à deux volumes, au choix, et à un volume pour un abonnement de six mois, **75 cts.**

De sorte que le prix d'abonnement, **\$1.25** par année, ne revient avec les deux volumes en primes, qu'à **25 cts** par année pour recevoir pendant un an, douze magnifiques romans de

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE



Cette publication, dans son nouveau format, donne pour la valeur de **\$10 a \$12** de littérature des meilleurs écrivains de nos jours.

QU'ON SE LE DISE !!

❖ LISTE ❖

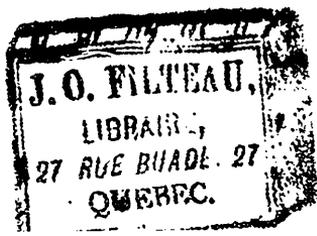
DES

Volumes Primes

LE CHIEN D'OR (2 volumes)	- - -	par P. Lcmay
GABRIELLE	- - - - -	" E. Richebourg
MAUDITE	- - - - -	" "
LA MALÉDICTION D'UN PÈRE	- - -	" "
LE SERMENT DU CORSAIRE	- - -	
LE ROYAL PROSCRIT	- - -	
UNE ERREUR FATALE	- - - - -	" R. de Navery
UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE		
PRIMA VERRA	- - - - -	" M. Maryan
L'HOMME DE LA NUIT	- - - - -	" Jules de Gastigne
LES DIABLES ROUGES	- - - - -	" Chs. des Lys
LES ERRANTS DE NUIT	- - - - -	

—

Pour toutes personnes en dehors des abonnés, ces volumes se vendent
50 cts chaque.



La Bonne Littérature Française

Publication Mensuelle

Voici en quels termes, les journaux français du Canada et des États-Unis ont salué la naissance de

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

“ Dès son début

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

“ s’est affirmée comme un succès, qui ne peut manquer de
“ grandir encore, car l’idée qui a procédé à sa fondation est juste,
“ et une idée juste finit toujours par faire sa trouée.”

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

“ s’est donc chargée de présenter au public chaque mois, le dessus
“ du panier, c’est-à-dire, tout ce qui s’imprime d’intéressant et
“ de palpitant.”

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

“ est la publication la moins dispendieuse, la plus complète, et
“ la plus intéressante qu’on puisse lire.”

“ En achetant et en lisant

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

“ on économise deux grandes choses : Le temps et l’argent.”

POUR RECEVOIR FRANCO cinq volumes spécimens de “ *La Bonne Littérature Française*,” adresser 50 cts en argent ou en timbres-poste.

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs de la “ Nouvelle Société de Publications Françaises.”

25 Rue St-Gabriel, MONTREAL, Can.

M. Du CAMPFRANC

LE REMORDS

— D'UN —

FAUSSAIRE

— OU LE —

DESESPOIR D'UNE FEMME

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publication Mensuelle — No. 5

ABONNEMENT, - \$1.25 PAR ANNEE

MAI 1894

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES
LEPROMON & LEPROMON
25 RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL, Canada.

UN VOLUME DE 90 Cts. POUR 10 Cts

Premier Numéro paru de la Bonne Littérature Française

FOLLEMENT AIMÉE ou LE TORPILLEUR 29

PAR PIERRE MAEL

Ce roman a acquis en France une vogue immense et il sera assurément très goûté de notre public.

Follement Aimée

Est un roman où PIERRE MAEL, célèbre auteur, décrit l'amour excessif d'un lieutenant de vaisseau à l'égard d'une jeune fille dont il a fait la connaissance dans un bal donné à bord de son torpilleur.

Sans se parler de l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre ils se sont compris et se jurent un éternel souvenir. Bientôt des malentendus se glissent entre eux et ils se séparent. Le jeune commandant reçoit ordre du ministre de la guerre de France de s'expatrier, car son équipage est désigné pour faire partie des torpilleurs qui vont rallier l'escadre des mers de Chine.

Durant ce laps de temps, la jeune Blanche épouse un homme qu'elle n'aime pas. Et après son mariage elle pleure le jeune lieutenant qui occupait une si grande place dans son cœur de jeune fille. Deux ans plus tard ils se retrouvent sur les tombes de leurs parents, bien-aimés que la jeune femme—devenue veuve—fleurissait de ses propres mains.

Ce roman est sans contredit l'un des chefs-d'œuvres de Pierre Mael et mérite d'être lu. Ces quelques lignes ne sont qu'un faible résumé de cet aimable morceau littéraire.

Le roman que nous annonçons est très moral et peut être laissé entre les mains des jeunes filles. Envoyé franco sur réception de 10 cts.

2me Numéro paru. Un volume de \$1.00 pour 10 cts.

LES MYSTÈRES DE MONTREAL

ROMAN CANADIEN, par AUGUSTE BORTIER.

3me Numéro paru. Un volume de 88 cts. pour 10 cts.

LE MARTYR DE L'AMOUR

PAR PIERRE ZACCONE

LE MARTYR DE L'AMOUR est un roman où l'auteur, avec son talent si connu de tous et sa profonde connaissance du cœur humain, a jeté à pleines mains des scènes à la fois vécutées et reçues, d'un intérêt passionnant et où le lecteur est promené de surprise en surprise. Le style en est pur et digne de passer entre toutes les mains. Ceux qui ont aimé et scuffert revivront en le lisant leurs premières impressions, le bonheur de ces moments incomparables dont on garde le souvenir toute sa vie, où l'on a aimé souffrir parce que l'on souffrait d'aimer.

Ces quatre volumes seront adressés franco par la malle, à la réception de 10c le volume en argent ou en timbres poste.

4me Numéro paru. Un volume de \$1.00 pour 10 cts.

" LA - ROCHE - QUI - PLEÛRE "

PAR CHS. VALOIS.

Ce livre a fait une grande sensation en France et ce n'est qu'après beaucoup de démarches que les éditeurs de " LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE " sont parvenus à se le procurer.

En vente dans tous les dépôts de journaux pour 10 cents le volume, au complet, ou chez les éditeurs. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,
25 rue St-Gabriel, MONTREAL, Canada.

LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE

OU LE

DÉSESPOIR D'UNE FEMME.

1

La tempête était effrayable dans cette région du Cap de Bonne-Espérance. Gerbes d'écume lancées de la mer, pluie et grêlons lancés du ciel, rafales d'un vent qui s'espérait, venaient s'attaquer au steamer *le Duplex*, au fier navire qui, vin d'abord auparavant, quittait le port de Marseille, superbe, avec ses cuivres bruisants, sa hélice mouvante, son panache de fumée et son sillon de blanche

Et maintenant, le steamer luttait désespérément contre le cyclone ; son hélice semblait tourner éperdue dans le vide : ses voiles étaient lacérées, ses mats désespérés. Un dernier lambeau d'étoffe flottait à l'une des vergues avec des mouvements brusques, comme les derniers battements d'ailes d'un oiseau blessé qui râle. Les grêlons et la pluie rayaient la nue de flèches blanchâtres, et cette eau cinglait comme des coups de lanicère. Le vent soufflait aigre et strident ; puis tout à coup, il hurlait comme aurait pu rugir quelque bête géante. La houle était énorme ; les vagues, en se soulevant, formaient des vallées sombres où s'enfonçait le steamer ; puis rapidement, après s'être abîmé au fond du gouffre, il remontait avec des gémissements dans sa mâture.

Allait-il tenir devant cette tempête, devant cette longue armée de lames roullantes ?

L'équipage, énergique et discipliné, accomplissait vaillamment son devoir. La pâleur au front, l'angoisse dans le regard, les matelots obéissaient à tous les ordres du commandant. Le sifflet strident du contre maître perçait les grands bruits de la houle pour diriger les matelots dans la défeuse contre les éléments déchainés. Mais, que pouvaient ces hommes ? Qu'était-ce que ce steamer, cette petite chose fragile égarée loin de toute terre, cet abri de fer et de planches, bercé, ballotté, assailli, à demi brisé ? De minute en minute on entendait comme la chute d'une cataracte ; les lames balayaient le pont ; et, parfois un homme était entraîné. Lui aussi roullait à l'abîme, tandis que ses compagnons, les mains crispées se cramponnaient aux mâts, aux cordages, à demi suffoqués par les soufflets furieux et par cette grêle, par ces vagues fouettantes qui leur brûlaient le visage, en les aveuglant.

Tous les passagers, par l'ordre du commandant, demeuraient enfermés dans les cabines ; et, dans ces chambres étroites, que de familles enlacées, que de prières, que de sanglots, que de femmes à demi folles, que d'hommes, au visage blême. Mais les cris de ces malheureux se perdaient dans le tumulte. On n'entendait rien... rien que les crêtes écumeuses qui se brisaient avec fureur ; rien que le vent qui semblait la plainte déchirante de l'Océan bouleversé.

Puis, soudainement, une nouvelle masse d'eau vint assaillir le *Dupleix* ; elle accourait avec une impétuosité de trombe : le steamer fut soulevé : un instant il sembla se tenir presque à pic sur son avant. Tout craquait dans sa charpente. Choc formidable que cette rencontre de la vague et du navire. Les flancs du vaisseau en furent tellement ébranlés qu'on les sentit se disjoindre. Alors, devant la voie d'eau béante, que de larmes, de cris, de prières, de bras se tendant vers le ciel avec désespoir. Des barques, chargées de vie humaine, furent lancées à la mer. Elles ne pouvaient lutter. Tour à tour, on les voyait sombrer au milieu des hurlements du vent et de l'agitation des flots.

Sur le steamer la défense continuait, énergique, mais en vain les hommes s'acharnaient à faire mouvoir les pompes. L'eau gagnait, gagnait toujours. Le *Dupleix* s'enfonçait à vue d'œil : et, bientôt, il disparut dans un remous immense.

C'était fini du navire : il demeurait à jamais dans les profondeurs insondables mais des mâts, des débris de planches reparaissaient, et, au milieu de ces épaves, ballottées et roulées, quelques êtres humains, remontés à la surface, nageaient éperdument. La nuit entière se passa, pour ces désespérés, dans une agonie sans nom. Ils luttèrent, ils luttèrent, avec folie de vivre qui s'empare de nous quand approche la mort. Ils atteignaient un débris : ils s'y cramponnaient : mais bientôt, la houle les arrachait à ce débris et l'Océan engloutissait une nouvelle victime. On ne saura jamais les épouvantes de cette nuit sombre où les cris humains se mêlaient, pour s'y perdre, aux rugissements de la tempête.

Puis enfin, lasse de gronder, vers le matin, la tourmente s'apaisa. Mais hélas ! de tout le puissant steamer à l'hélice agile, à la mâture élancée, ils ne restaient qu'une seule épave : un fragile canot : et, dans ce canot, deux hommes. L'un au physique énergique, au profil régulier ; l'autre, très pâle, demeurait assis dans la barque, avec une blessure au front. Il avait perdu beaucoup de sang, il semblait l'abandonner. Ses yeux noirs, largement ouverts, regardaient le ciel de ce regard fixe dont on cherche, à l'horizon, l'allègement au mal : une plainte douloureuse s'échappait de ses lèvres.

Quel triste lit pour mourir que les planches mouillées de ce canot. La mer n'avait pas pitié du moribond ; elle refusait de le laisser souffrir en paix ; elle le couvrait de son écume, elle le balançait, sur sa houle grise, d'un balancement incessant.

Le blessé gémissait toujours, et son compagnon, assis sur le banc de bois, le front appuyé sur sa main, regardait d'un air pensif le vaste horizon. Autour de lui s'étendait la plus désolante des solitudes, celle de l'Océan, cercle infini dont le petit canot était le centre.

Le moribond eut un long tressaillement. La fièvre le brûlait.

— A boire, gémit-il.

Le jeune homme aux traits accentués ne pouvait rien pour soulager cette agonie. Toutefois, trempant sa main dans la vague, il humecta le front brûlant.

— Merci, balbutia le blessé, merci, c'est fini.

Alors d'une voix éteinte, il fit connaître à son compagnon attentif, ses volontés dernières. Il se nommait Yves de Villepreux. Il était orphelin, n'avait ni frère ni sœur. Ayant le goût des voyages aventureux, il avait désiré connaître l'Inde, explorer les forêts vierges, pénétrant dans les temples hindous. Puis, la tempête était venue... Il allait partir pour cet autre pays dont jamais on ne revient.

Il voulut sourire. L'effroi l'emporta sur son courage. La sueur lui perla au front, ses lèvres balbutièrent quelques mots incohérents ; enfin, par un effort suprême la voix redevint distincte.

— Prenez un portefeuille qui est là sur ma poitrine et si vous me survivez, si un navire, en passant vient sauver votre vie, sitôt que vous aurez gagné quelque port écrivez au château de Villepreux, en Bourgogne. Dans mon village je connais un saint prêtre. Il priera pour le dernier descendant d'une vieille race. Vous lui direz que je lègue aux pauvres tout ce que je possède... Vous lui direz...

Un nouveau spasme vint l'interrompre. Yves de Villepreux entraînait dans les dernières phases de l'agonie. Seul un râlement indiquait qu'il n'avait pas encore cessé de souffrir.

Les heures s'écoulaient. Le dernier rayon d'un pâle soleil embrasa la mer et la nuit tomba lourdement avec ses embûches et ses terreurs. Toujours le moribond râlait, et son compagnon écoutait pour recueillir le dernier souffle. Durant la nuit entière, il demeura ainsi dans la funèbre attente ; puis, vers le matin, la respiration faible du naufragé devint encore plus faible.

Le jour s'était levé, et, sur le bleu immense, le bleu infini il n'était plus question de tempête. La surface d'eau salée brillait et se moirait sous les rayons dorés du soleil ; les lames devenues paresseuses, n'avaient même plus la force de balancer la barque fragile. Elle avait le mouvement alanguiné de quelqu'un qui s'endort. Toute cette mer miroitante, où elle voguait si lentement, semblait sans limites. C'étaient des profondeurs liquides qui ne finissaient plus, et l'œil s'irritait et se fatiguait de contempler, partout et toujours, cette même limpidité, cette même couleur bleu, ce même poli de miroir.

Le naufragé quitta le banc où il s'était tenu assis. Plus un souffle ne s'échappait des lèvres décolorées de son compagnon. Alors, après avoir serré soigneusement le portefeuille et les papiers du mort, avec respect il lui ferma les paupières ; puis, par une vieille habitude bretonne, il croisa les mains glacées sur la poitrine, donnant ainsi à Yves de Villepreux l'attitude de la prière. Lui ne pria pas. Il avait oublié le *De profundis* que l'on dit si pieusement pour les trépassés, là-bas, en Bretagne, dans cette presqu'île de Quiberon, qui était son pays.

La barque voguait très lentement, et cet Yves Kermorgan qui, par une étrange coïncidence, portait le nom de baptême du mort, reprit place sur le petit banc et se mit à rêver.

Quelle serait sa destinée ? Lui, le seul survivant du naufrage, serait-il condamné à languir quelques heures, quelques jours encore, sur cette barque endormie dans le calme ? Allait-il y mourir lentement de soif et de faim, car il n'avait pas un biscuit pour apaiser les crampes qui déjà se faisaient sentir à la suite de son long jeûne ? Allait-il mourir abandonné, tomber à côté de l'autre ? Non, il ne le croyait pas. Une voile apparaîtrait, il n'avait qu'à veiller.

Il tressaillit. Des êtres vivants, à l'allure bizarre venaient de surgir des profondeurs de l'eau salée. Ils avaient un vol effaré, avec de longues ailes d'un bleu d'acier ; puis ils retombèrent dans les vagues, et tout redevint immobilité et silence. C'était un banc de poissons volants qui, en se heurtant à la barque, s'étaient soudainement éveillés de leur molle quiétude.

Le canot continuait de flotter comme une chose morte, comme une épave sans vie. Le jour finissait de nouveau, et la nuit calme descendait. Yves rêvait toujours, remontant, par le souvenir, les vingt-cinq années de son existence mouvementée. Il songeait à une pauvre chaumière bretonne, isolée au détour d'un chemin. Cette chaumière, c'était son nid, son berceau de fils de pêcheurs. Tout petit, son père le prenait pour mousse, et, pendant les nuits tièdes de l'été comme pendant les nuits glaciales de l'hiver, ils s'en allaient tous deux jeter les filets. Puis, le père mourut englouti par l'océan, et l'orphelin fut pris en amitié par le fils d'un banquier millionnaire. Cet élégant André, à la chevelure blonde, aux lèvres rieuses, passait chaque année ses vacances au village de Portivy, dans un chalet luxueux. Yves devint le compagnon de ses jeux, et ce furent de beaux jours pour le fils du pêcheur... et jours désastreux aussi, car il comparait sa misérable chaumière au luxueux chalet. En hiver, les deux enfants s'écrivaient, Yves racontait la monotonie de la lande et les caprices de la mer. Le fils du banquier lui répondait par le récit de ses plaisirs, et presque toutes ses lettres commençaient par ces mots : " Figure-toi, mon cher ! "

Ah ! c'était dur d'être toujours obligé de se figurer. L'enfant pauvre demeurait de longues heures assis sur un banc de pierre devant la mesure bretonne, et au bruit de l'océan qui grondait, il songeait, il se figurait. Et à force de se créer un monde imaginaire et enchanté, il sentait les morsures de l'ambition en plein cœur. Le désir de la fortune lui montait à la tête comme une liqueur capiteuse. De plus en plus il prenait en aversion son humble existence. Non, il ne languirait pas toujours, inconnu et pauvre sur une lande aride. Il voulait parvenir. Il épuiserait sa jeunesse et ses forces cérébrales dans l'étude ; il enfoncerait la porte du succès d'un rude coup d'épaulé.

Et radieux, Yves se présenta un matin devant sa mère. Une lettre d'André l'appela à Paris, et cette lettre disait : " Viens. Nous suivrons les mêmes études. Mon père me l'a promis ".

Les yeux d'Yves brillaient d'un éclat étrange. Il se voyait déjà enfourchant le coursier de la fortune, et c'était à travers la vie un galop merveilleux.

— Oui, mère, s'écriait-il, je réussirai, vous entendrez parler de moi.

Huit jours plus tard, la Bretonne, dont il avait vaincu l'hésitation, glissait dans la main de son fils l'offrande de sa pauvreté : trois louis d'or enveloppés de papier gris ; puis le serrant étroitement sur son cœur :

— Ecris-moi souvent... ne m'oublie pas... Songe toujours au pays... surtout, surtout dis chaque soir un *Ave Maria*.

Il était six heures et c'était un triste matin d'hiver. La pauvre porte de la chaumière s'ouvrit pour laisser passer le jeune ambitieux. Elle se referma sur un dernier baiser d'Yves à sa mère, qui pleurait, et l'adolescent s'éloigna dans la pluie froide. Après une longue marche, il atteignit la gare d'Auray. Bientôt il arrivait à Paris et s'y livrait à un travail opiniâtre.

A vingt-trois ans, il était avocat et vivait dans l'intimité d'André, pénétrant dans tous les salons à la suite de cet élégant prodigue, pour qui les bals et les fêtes étaient l'essence même de la vie. Et de plus en plus, Yves Kermorgan devenait ambitieux de fortune, ambitieux de tout ce qui tente la jeunesse dans la vie moderne. Il avait les passions vives et la vaine de la médiocrité dans laquelle il était né. Et là-bas, en Bretagne, la pauvre mère pleurait en filant à son rouet, car elle pensait bien que son Yves ne portait plus au cou sa petite médaille et que, chaque soir aussi, il oubliait de réciter l'*Ave Maria*. Et pendant que dans la chaumière, le cœur fidèle songeait au fils chéri, lui, dans un habit élégant qu'il n'avait point soldé à son tailleur avec des gants irréprochables et un gardenia à la boutonnière, conduisait un cotillon dans un luxueux salon du faubourg Saint-Honoré. Il s'était affiné, et fidèlement copiait les manières d'André, lui empruntant sa distinction et son charme. Parfois, un remords lui venait. Comment solderait-il ses créanciers ? Avait-il toujours en lui l'honnêteté bretonne pratiquée par les humbles pêcheurs ses ancêtres ? Alors, ne voulant pas se répondre, il s'étourdissait et donnait à la faim de son âme, une nourriture malsaine. Dieu, bientôt, devint un mot pour lui, et l'autre vie une vaine espérance. Il se riait de l'idéal et n'adorait que le succès. Il appartenait aux nouvelles couches, mais il ferait brèche dans le vieux monde. N'avait-il pas la parole facile, la beauté du visage, une volonté indomptable, et, à son service, les prêts sans cesse renouvelés de son ami André.

Et puis, un jour, son ami mourut, tué raide sur un champ de courses. Ce fut un coup terrible pour Yves, car il aimait sincèrement André ; de plus, cette mort amenait l'écroulement de ses rêves. Alors, une nouvelle lutte commença pour Kermorgan ; une lutte où, seul et sans fortune, il fallut combattre contre la mauvaise chance, contre le public indifférent, et, à certains jours, contre la misère noire.

On les a souvent racontés, ces combats de l'ambitieux, ces drames des privations et de l'envie ; mais on n'en dira jamais assez l'amertume.

Yves ayant dû quitter le riche appartement du parc Monceau qu'il habitait avec André, avait parfois des accès de désespoir à la vue de sa chambre de jeune avocat famélique, de sa chambre étroite, aux murs non ornés, au simple lit de fer, à la table noire, couverte de plaidoiries pour des clients sans crédit : procédures embrouillées, labeurs érasants qui rapportaient à peine le pain du jour. Alors, chaque matin, il se mettait à la recherche de la fortune. Il eut remué ciel et terre pour la trouver. Quand donc arriverait-il à une situation éminente, soit au barreau, soit dans le monde politique ? Quand donc ferait-il partie de la classe dirigeante ? Les peuples ne sont-ils pas un troupeau qu'il s'agit de faire paître et d'exploiter. Il s'entendrait admirablement à mener ce bétail à la pâture. La fonction de pasteur qui, chaque année, tond la laine de ses brebis, lui plaisait infiniment. Mais il n'était pas le seul à envier les toisons. Ils étaient des centaines et des mille à aspirer au partage de la fortune publique ; des centaines et des mille à faire antichambre à la porte de la renommée, des centaines la tête pleine

de rêves, le cœur gonflé d'espoir et les lèvres brûlées de soif et de faim. Trop d'avocats, trop de futurs hommes politiques dans le vaste Paris. Sur toutes les avenues conduisant à la richesse, au succès, c'était une cohue. A peine un sur dix de ces aspirants devenait célèbre, et tout le reste demeurait dans la foule, inconnu, meurtri, étouffé. Malgré son énergie, le mauvais sort poursuivait Yves. La mode, la vogue, les clients riches ne venaient point à lui. Partout il rencontrait le refus, ce compagnon accoutumé des malheureux, des pauvres, fils des pauvres. Alors, de retour dans sa chambre de la rue Saint-André-des-Arts, accoudé sur sa table noircie, il se mettait à pleurer de désespoir. Comme il le connaissait ce mal qui tourmente notre siècle ; la jalousie haineuse de celui qui souffre, et l'oubli égoïste de celui qui jouit.

Las enfin de poursuivre en vain le succès à Paris, il résolut d'aller au loin tenter fortune. On parlait de l'Inde comme d'une terre merveilleuse. Il se créa des chimères en rêvant au pays des rajahs, et réunissant ses faibles ressources, priant sa mère de faire vendre les quelques ares de landes, provenant de l'héritage paternel, il s'embarqua sur le *Ruplex*.

Les heures s'écoulaient, la nuit était toujours pure et tranquille, lumineuse même, car la lune jetait des reflets mystérieux sur l'immensité.

Yves porta la main à son front et son regard prit une étrange fixité.

Oh ! la fortune, cette richesse qu'il avait toujours convoitée, mais elle était là, tout près de lui.

Sa lèvre eut un frémissement et, remuant la tête :

— Non, non, fit-il, d'une voix sourde, cela serait indigne. Tout pour réussir, si je dois échapper à ce naufrage. Tout, mais pas cela, cependant.

Il serra violemment ses mains l'une contre l'autre avec une sorte d'horreur. Maintenant, il ne pouvait détacher ses regards du firmament. La lune lui apparaissait comme une obsédante image blême. Il la voyait suspendue toute seule, toute ronde, au milieu de l'immense vice bleuâtre, et nombre de terrifiants légendes bretonnes lui revenaient à l'esprit. Il n'y croyait pas, mais ses nerfs demeuraient ébranlés sous cette clarté pâle, sur cette mer sans limites, où il n'avait pour compagnon que la mort, aux mains croisées et à la face rigide.

Toujours, toujours, les instants s'écoulaient. La lumière venait remplacer la nuit sans aucune transition. L'air était d'une transparence diaphane, la mer reflétait si fidèlement le ciel, qu'on eût dit que la barque se balançait entre deux firmaments.

Kermorgan s'approcha du cadavre. La mort gardait toujours sa même immobilité tragique et ses lèvres fermées ; ses lèvres qui ne s'ouvriraient jamais pour jeter un cri d'alarme ou pour révéler un secret.

Yves extrêmement pâle, regardait anxieusement ce compagnon rigide, puis, soudain, sa pensée enfiévrée se reporta sur le portefeuille que lui avait confié la suprême volonté d'un moribond ; sur ce portefeuille que lui-même avait pris sur la poitrine du mort. La richesse était là ! cette richesse si ardemment désirée, cette richesse qui, jusqu'à ce jour avait fui devant lui, sans cesse. Mais il pouvait l'atteindre, il n'avait qu'à fermer l'oreille aux recommandations suprêmes et il serait riche. Il posséderait ces pièces d'or, ces idoles qu'il voulait adorer, car elles donnent tout ce qui s'achète, dans un siècle ou tout se vend. Il serait riche ! riche ! Cette tentation le rendait fou. Pourquoi donc dédaigner cette toison d'or qui s'offrirait d'elle-même ? Pourquoi donc hésiter ? Les jouissances sont clairsemées sur le chemin de la vie, il faudrait être un insensé pour ne pas recueillir celles qui se trouvent à notre portée.

Yves enfiévré, le teint ardent, l'œil hagard, ouvrit le portefeuille et compta fiévreusement la fortune du marquis :

Deux millions !

Il jeta un cri de triomphe.

Deux millions ! O Dieu, que de munitions pour entrer dans la bataille humaine ! Quelle certitude de victoire ! Quel levier puissant ! Jusqu'où n'arriverait-il pas si, à son audace, à son intelligence, il adjoignait la fortune ? Deux millions !

Il palpait de sa main tremblante les titres de rente, il les admirait ébloui.

—Deux millions !

Il ouvrit son paletot, et précipitamment y enferma le riche butin, mais il ne l'eût pas posé sur sa poitrine qu'il ressentit une impression de violente angoisse. Il étouffait sous le poids de ces légers billets. Ils l'oppressaient, comme si une cuirasse métallique eût comprimé le jeu de ses poumons. Il haletait, et tout au fond de sa conscience, son honnête nature d'enfance, ses souvenirs d'autrefois, s'écriaient éperdus :

—Tu ne voleras pas ! Tu ne voleras pas ! Tu ne peux accaparer le bien des pauvres et de l'Etat. Tu ne voleras pas. Tu ne peux dépouiller un mort ! Un mort qui voulait te confier son patrimoine pour qu'il fût remis aux malheureux.

Et toute la hideur de son action apparut à Kermorgan.

Quoi ! Il était descendu si bas que cela, lui le fils de la sainte Bretagne ! Il était au niveau de ces rôdeurs qui, sur un champ de bataille, dépouillent ceux qui ne peuvent ni appeler, ni se défendre. Il volait un mort ! Un mort qui avait eu confiance en sa loyauté. Il volait !

Ce mot répugnait au Breton. Vivement, il retira le portefeuille qui l'oppressait. Il respira plus à l'aise. Puis, tout à coup, le rictus de sa lèvre redevint dur. Il regarda le cadavre, toujours rigide à ses pieds, et son œil, avec un éclair d'ironie, sembla le braver.

Était-ce possible ? Il était si naïf que cela ? A quoi donc lui servirait son scepticisme : ce scepticisme péniblement acquis en refoulant toutes les croyances de ses premières années s'il n'osait saisir l'occasion. Voler ! mais c'est un mot, et devait-il se soucier d'un mot ? Le seul péril eût été d'être vu, d'être soupçonné, d'être pris, d'être conduit au baigne. Mais, qui le voyait dans cette solitude ? Qui le soupçonnerait sur ce grand miroir de la mer tout illuminé de soleil ? Il se sentait parfaitement seul, et sa conscience, capitulant encore une fois, lui fournait une abondance de sophismes. Toutes sortes de questions irritantes se posaient à lui : Pourquoi la richesse pour les uns, la pauvreté pour les autres ? Pourquoi ceux-ci sous le talon de ceux-là ? Pourquoi la misère dans la boue du chemin ? Pourquoi le succès sur le piédestal ? N'est-ce pas justice, pour le déshérité, de saisir une part de patrimoine ? Pourquoi ce mort était-il riche et non pas lui ? lui, Yves Kermorgan ! Et d'ailleurs, qui volait-il ? les pauvres. Mais il l'était lui-même ; et plus tard, s'il échappait à ce naufrage, il dédommagerait ses frères malheureux par ces largesses, des largesses royales. Ah ! si la vie lui était prolongée, si le secours lui était envoyé, quelle revanche ! Comme il réparerait les injustices du sort. Son existence ne s'userait plus lentement dans une continuelle attente. Elle sonnerait enfin l'heure de la richesse. Deux millions en portefeuille !

La décision de Kermorgan venait d'être prise avec une volonté implacable. L'audace et l'entêtement se lisaient dans ses yeux noirs ; ses sourcils étaient froncés, ses lèvres serrées.

De nouveau il compta les billets, et d'une main qui, cette fois, ne tremblait plus, il replaça sur sa poitrine le précieux portefeuille.

Yves avait repris place sur le banc. Le naufragé ne perdait pas l'espoir de bientôt apercevoir une voile. Sans cesse il regardait l'horizon et il accumulait les sophismes pour s'absoudre.

—Quel tort ai-je fait à ce naufrage ? Que lui importe d'être dépouillé. Il n'est plus qu'un néant. Il m'avait dit : " Vous remettrez mon patrimoine aux pauvres de ma commune." Mais l'état aurait-il eu foi en ma parole ? Il aurait accaparé ces deux millions. Ces deux millions, c'est mon droit de bris ; c'est le droit du pirate. Les restituer à l'Etat ? Allons donc ! Autant jeter un denier dans la cassette d'un satrape.

Et tout à coup, aspirant le souffle du large, portant l'index à son front, comme pour y retenir la soudaine pensée qui venait d'y naître :

—Eh ! mais.. eh ! mais, si, avec les millions, je m'emparais du nom et du titre ? Marquis Yves de Villepreux.

—Il demeura ébloui. Si le secours venait, s'il échappait au naufrage, il verrait son élégante personnalité reçue dans les salons, choyée adulée. Tous s'inclineraient sur son passage. Marquis ! Il aurait un titre.

La conscience du Breton jeta son cri : " C'est indigne."

Mais Yves haussa les épaules. Après tout, quelle naïveté que le remords. Est-ce que le remords n'est pas un effet de l'imagination des dupes et des faibles ? Lui ne croyait plus aux chimères. Le vaste ciel qui l'environnait était parfaitement vide ; il l'avait lu dans les livres. Puisqu'il n'y avait pas de Dieu dans l'espace infini, pourquoi pâlir et trembler en se substituant à une personnalité ? Il serait marquis, s'il devait vivre.

Et Kermorgan prouva, une fois de plus, l'étrange faiblesse de l'homme incroyant devant la tentation. Elle donne le vertige, rend sourd, aveugle, chancelant. Le gouffre attire et l'homme incroyant et tenté y tombe infailliblement.

Yves s'approcha de celui dont le souffle s'était éteint. La tête pâle, endormie dans la mort, était restée très belle avec un sourire paisible. Longuement, le jeune homme regarda chacun des traits. Une certaine ressemblance existait entre le vivant et le mort. Tous deux avaient les mêmes cheveux bruns, les mêmes sourcils épais, l'œil noir, le nez aquilin et le visage allongé.

Le Breton parut satisfait de sa ongue étude. En taillant sa barbe comme celle du marquis, la ressemblance s'accroissait encore. A présent, d'une main fébrile, il feuilletait un manuscrit trouvé dans une des poches du naufragé. Ce petit livre, soigneusement relié en cuir de Russie, était une sorte de journal où celui qui avait cessé de vivre avait noté ses pensées et les principaux événements de sa vie. Ce vade mecum serait précieux à Yves et l'aiderait à s'incarner dans son nouveau rôle. Il prendrait non seulement la richesse et les titres des de Villepreux, mais encore l'âme de leur dernier descendant.

Kermorgan tressaillit et devint d'une pâleur mortelle.

Il venait d'éprouver cette sensation troublante d'être surpris par quelqu'un. Son oreille avait perçu un cri. Il s'était retourné brusquement, croyant sentir le contact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne ! Toujours l'éternel horizon bleu ; mais à une excessive hauteur, traversant les espaces de l'air, filant droit agitant ses grandes ailes, planait un aigle de mer, cet oiseau mystérieux qui est toujours seul, qui erre sans cesse au dessus de l'Océan, et qui vole, se hâtant comme s'il avait un but. Yves le suivit du regard tant qu'il resta visible. Quand donc arriverait, non l'oiseau, mais la voile ? Le navire qui lui porterait secours n'apparaîtrait-il donc jamais ? Est-il si vaste, cet Océan Indien, que les hommes ne puissent s'y rencontrer ?

Il reprit ses sinistres perquisitions. Le portefeuille contenait encore une miniature représentant une femme au visage noble, aux cheveux blonds : c'était Mme de Villepreux, la mère du marquis. Yves compara les deux visages et tressaillit lorsque son regard s'arrêta sur celui du fils. Celui qui ne pouvait se défendre s'ennoblissait tout à coup. Il le revoyait comme au temps de sa vie et de sa force. Il le revoyait comme aux premiers jours de la traversée, jouant aux échecs avec les officiers du bord, et, le soir, assis au piano et faisant valser, dans le salon du steamer, les élégantes passagères. Où étaient-elles, les belles danseuses ? Où étaient les joyeux enfants qui animaient la fête ? Où bientôt serait-il lui-même, ce riche marquis de Villepreux ?

Yves frissonna. Il était temps qu'il disparût, cet homme muet, mais dont le visage sévère semblait avec abstinence lui reprocher le vol indigne. Maintenant Kermorgan avait horreur de cette dépouille humaine. Quel donc serait-il délivré de cette vue odieuse ? il avait beau se dire : "C'est mon droit de jouir," sa conscience l'aiguillonnait. Peut-être... peut-être allait-elle faire silence quand l'homme dépouillé ne serait plus là sous ses yeux.

Un lambeau de voile était demeuré dans la barque. Yves le prit d'une main tremblante, enveloppa le mort de cette toile rude, puis, vivement, abattit sur la figure pâle le dernier pan de l'étoffe, et le visage rigide fut à jamais voilé.

Aux pieds, il attacha une poulie en fer qui servait à hisser la voile. Il faut quelque chose de lourd pour faire sombrer les morts, autrement ils s'obstinent à revenir à la surface. Avec un pénible effort, Kermorgan souleva cette gaine de toile grise, qui accusait une forme humaine, et qui était très lourde. Il l'appuya sur le bord de la barque, la laissa glisser, et l'on entendit le bruit d'un grand remous dans les eaux. Le canot était toujours doucement balancé et le corps s'abîmait dans le gouffre immense ; mystérieuse descente, voyage sans retour ; d'abord

rapide comme une chute, puis la descente se ralentit, se ralentit, tandis que les vagues montent et s'entassent sur la tête du voyageur.

Le mort descendait, descendait Yves très pâle, le corps secoué de frissons, ne le voyait plus ; mais sa pensée suivait la chute profonde, et bientôt il se dit :

— Il aura pour sépulture une prairie d'algues et de madrépores ; qu'il y dorme en paix.

La journée s'avavançait, et toujours obsédée de voile à l'horizon. La brise, maintenant levée, envoyait sur les solitudes de la mer ses souffles vivifiants. La chaleur et la lumière étaient répandues sans mesure. Il y avait au ciel des voûtes formées par des successions de légers nuages ; leurs perspectives fuyantes allaient se perdre dans le lointain ; puis, tout-à coup ces nuages prirent des tons de flamme ardente ; ils ressemblaient à des draperies de pourpre ; et, se dérochant à ce cortège, le soleil disparut comme un vaisseau enflammé qui sombre.

Le Breton, celui qui désormais voulait s'appeler le marquis de Villepreux... s'il devait vivre... se sentait très faible. Depuis soixante-douze heures il n'avait pris aucune nourriture. La nuit se passa dans une mortelle attente. Au matin, le souffle qui s'était levé du large, avait déplacé la barque. Elle s'approchait d'une couronne d'écume blanche faisant, au milieu du grand calme de la mer, un bruit saisissant. Les vagues se plaignaient éternellement en frappant l'écueil. C'était une île de corail qui, lentement, avec des longueurs de siècles, avait surgi des profondeurs.

— Vais-je me briser sur ce récif, pensa Kermorgan ?

Mais la barque désemparée changea de direction par une nouvelle saute de vent.

La faim torturait Yves. Il souffrait comme si une tenaille lui eût arraché les membranes de l'estomac. Malgré son énergie, une plainte continue lui échappait. Il appelait, il tendait les bras à l'espace. Où donc était-il ce navire attendu ? N'apparaîtrait-il pas dans les rayons enflammés du jour qui se levait ? Ne serait-il pas bientôt visible ?

Il n'y avait pas de navire à l'horizon, mais des oiseaux planaient au dessus de l'île de corail ; des oiseaux d'un blanc de neige, avec des plumes soyeuses ayant un damier noir finement dessiné sur leurs ailes. Puis, dans le sillage de la barque, la suivant toujours entre deux eaux, le requin était là, guettant l'occasion de saisir une proie, et, depuis des heures il nageait sans se lasser. Ah ! si le Breton avait eu une arme à feu pour tuer les damiers ou un harpon pour frapper le requin.

Sa faim devenait intolérable. Il demeurait assis, courbé en deux ; son visage reposait sur sa main, et ses yeux gardaient une fixité farouche. Sa lèvre, ironiquement avancée, exprimait le défi, un défi de révolte qu'il jetait à toutes choses, au ciel, à la vague à l'écueil, à Dieu lui-même, à Dieu qui ne lui envoyait point le secours. Toutes les malédictions des heures de rébellion et de ténèbres lui étaient revenues. La colère et l'impatience s'unissaient à la soif et à la faim, pour le torturer.

Mais cette voile de navire, elle n'apparaîtrait donc jamais ?

La journée s'usait lentement, ajoutant les heures aux heures écoulées ; puis, ce fut la nuit tiède, puis revint le jour, et ce jour montra de nouveau partout le désert.

Yves avait débouclé la ceinture de cuir qui le serrait à la taille : il en coupait de petits morceaux avec ses dents et les broyait lentement. Ses mâchoires ainsi occupées pendant des heures, lui donnaient l'illusion qu'il mangeait. Il s'affaiblissait, les tortures de la faim s'étaient calmées pour se changer en une douleur sourde, l'évanouissement lent et progressif de ses forces. Ses yeux se troublaient de faiblesse. A demi évanoui, il commençait à délirer à voix basse, croyant qu'il abordait à une île inconnue, et que les indigènes lui apportaient des ananas et des oranges ; mais ses pauvres lèvres étaient brûlées d'une telle soif, que le jus délicieux de l'orange imaginaire ne pouvait les rafraîchir. Il n'avait même plus la force de se révolter et d'accuser le ciel. Toute sa rage de la journée précédente aboutissait maintenant à l'anéantissement. Puis tout à coup il se redressa ; un cri strident jaillit de sa poitrine, un cri de naufragé découvrant une voile, un cri d'être égaré retrouvant son chemin. Mais le cri d'espérance et d'appel ne fut pas entendu ;

mais la fragile petite barque ne fut pas aperçue, perdue dans l'immensité des lames. Le navire entrevu continuait paisiblement sa route, battant l'eau de son hélice, et Yves demeurait debout, appelant toujours, les yeux agrandis et les bras en avant, comme si, de ses faibles mains, il eut pu retenir le steamer, qui fuyait à tire-d'aile.

Ils disparaissaient. Il le vit s'éloigner, s'éloigner encore, puis enfin s'évanouir. Alors, muet d'horreur, le naufragé retomba sur son banc et s'abandonna au désespoir. Il pleura longtemps ; il pleura à chaudes larmes ; il pleura avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant. C'était fini. Combien d'heures vivrait-il ? Le délire le reprenait. Il perdait la sensation du réel ; tous ses sens se faussaient ; les bourdonnements de ses oreilles étaient devenus des bruits de cloches ; il croyait entendre le tintement de l'*Angelus* passer sur sa lande bretonne, et cette cloche s'obstinait à le convoquer à la prière. Parfois il redressait la tête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations qui paraissaient venir des lointains infinis, comme une voix de son enfance, peut-être comme un appel de l'autre monde. Puis les bourdonnements prirent un autre caractère. Ils devinrent semblables à des tintements d'or, à des froissements de billets bleus. Machinalement le moribond portait les mains à la poitrine et les crispait sur le précieux portefeuille. Il revoyait dans sa pensée, les trésors du marquis de Villépreux. Il avait à la fois dans la gorge des râles d'agonie et des sécheresses de soif d'or. De plus en plus il s'affaiblissait. Il ne lui restait que la force de tenir encore sa main pressée sur le patrimoine volé. Tout s'anéantissait ; il n'était nulle part. Hors de l'espace, hors du temps.

Ah ! Il y a quelque chose de plus poignant encore qu'un malheureux agonisant faite de pain ; c'est une âme qui meurt privée de la lumière. Quelle nuit profonde dans celle de ce moribond ! Mais là-bas, bien au loin, dans une chaumière bretonne une pauvre mère agenouillée devant l'image de sainte Monique, priait pour son fils. Elle priait avec une ferveur extrême, elle priait avec cette foi vive qui force le ciel. Le rosaire tournait dans ses mains tremblantes. Serait-elle exaucée, cette mère en larmes redisant sans cesse :

— " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort."

Et tandis que la mère d'Yves tournait les grains de son rosaire et que le naufragé agonisait, les heures continuaient à couler. Les mêmes nuages blancs et moutonnés passaient tranquillement sur le ciel profond ; le même souffle salubre, exquis à respirer, ridait la surface des larmes ; les mêmes nuées d'oiseaux de mer aux plumes soyeuses, décrivaient des courbes folles et suivaient, étonnés et confiants, cette barque doucement balancée, où un homme demeurait allongé dans l'immobilité de l'évanouissement.

II

Lorsque le Breton revint de sa profonde torpeur, il se trouva couché dans une cabine d'un navire anglais, ayant le drapeau britannique à l'arrière et des flammes rouges au haut des mâts, flottant avec des enroulements joyeux, sous le vent frais du matin. Ce yacht appartenait à un riche Ecossais, sir Georges Elliott, dont la fantaisie était de voyager sans cesse.

En ce moment, sir Georges, cet athlète blond, au visage coloré et aux yeux d'un bleu clair, allait et venait sur le pont et constatait avec satisfaction la bonne tenue de son navire, coquet comme un salon, ciré, décoré, fleuri, avec un velours de pourpre au-dessus du pont, des tentures de velum cramoisi sur les banquettes, et une serre en rotonde sur l'arrière où s'épanouissait la plus belle collection d'orchidées.

La revue passée sir Georges quitta le pont et pénétra dans la cabine de son hôte.

La veille, le yacht Elliott ayant rencontré la pauvre barque errante, de tout cœur le brave et généreux Ecossais avait recueilli l'épave humaine, cet homme d'une maigreur de spectre, à la peau collée sur les os, au corps tremblant et voûté.

Depuis douze heures on ranimait le naufragé en présentant à ses lèvres avides, dans une sage mesure, des cueillerées d'un vin généreux.

—Eh bien ! marquis, cela va-t-il mieux ? s'écria l'Ecossois de sa voix vibrante en serrant chaleureusement la main de l'hôte envoyé par la Providence.

Le Breton, très pâle, allongé sur sa couchette, tressaillit et sentit un feu lui monter aux tempes. On lui donnait déjà le titre si envié, le titre qu'il s'était frauduleusement approprié.

—Pardonnez à mon indiscrétion, reprit sir Georges, si votre nom ne m'est pas inconnu ; mais vous étiez à demi-mort lorsque je vous ai recueilli. On a dû vous débarrasser de vos vêtements ; on m'a remis votre portefeuille, vos papiers, vos titres. Rassurez-vous, le tout en sûreté, là, dans ce meuble.

Il indiquait, de son index, orné d'une chevalière, un petit secrétaire en bois des îles.

—En voici la clé, monsieur de Villepreux.

Et le naufragé, la lèvre blême, ne démentit point son hôte. Le vol était accompli. Il n'était plus le marquis Yves Kermorgan, l'ambitieux sans fortune, mais bien le marquis Yves de Villepreux, le dernier descendant d'une noble race.

A l'acteur maintenant de jouer habilement son rôle.

Chaque jour lord Elliott faisaient au convalescent une amicale visite et constatait, avec satisfaction, le bon effet produit par les repas succulents et les verres de vieux vin.

—Bravo ! dit-il un matin. Ah ! cher marquis, vous retrouvez votre force et votre jeunesse ; votre taille se redresse ; votre œil prend de l'éclat ; les couleurs vous reviennent.

Il alluma un cigare.

—En-vez-vous ? Ma provision m'arrive en directe ligne de Porto-Rico

Yves prit un havane, et les deux hommes continuèrent la causerie, en lançant au plafond de la cabine des volutes de fumée.

—Vous ne m'avez pas encore demandé vers quels rivages se dirige mon yacht ?

—Je n'ai rien à vous demander, répliqua le marquis, d'une voix où vibrait la gratitude. Où vous irez, j'irai. Peu m'importe la côte où j'aborderai. Je suis seul sur la terre. J'étais fatigué de la vie parisienne et je rêvais d'aventures aux Indes, lorsque le naufrage terrible que je vous ai déjà relaté est venu anéantir mes projets. La destinée a de ces tournants. Je m'attendais à débarquer à Pondichéry, j'ai été précipité dans l'abîme. Sans vous, c'était fini de ma vie. Merci de nouveau.

Il serra la main de l'Ecossois.

Les deux hommes quittèrent l'étroite cabine. Yves était faible encore, cependant il put monter sur le pont. Il s'appuya à la balustrade, et il eut une enivrante sensation de plain air. Il respira avec délices. Depuis une heure le soleil montait à l'horizon. C'était un soleil d'allégresse ; un flot d'or roulait de l'Orient à l'Occident sur l'eau de mer d'un bleu pur, doux et profond. Cette chaleur de vie gagnait et s'étendait, réjouissant tous les êtres, depuis les daniars dans la nœc jusqu'aux poissons volants, à l'aile d'acier, qui flottaient par bancs aux alentours du yacht. Qu'il faisait bon vivre !

Yves eut un sourire épanoui.

—Où vous irez, j'irai répéta-t-il joyeusement.

L'Ecossois, d'un œil attentif, surveillait les manœuvres de son équipage, composé de fiers matelots, tous bien découplés, avec le tricot rayé sur leurs robustes poitrines. Il donna des ordres ; puis, se retournant vers son hôte :

—Eh bien ! je compte me rendre à Athènes. J'adore la Grèce. A chaque printemps, mon yacht vient jeter l'ancre dans les eaux du Pirée. Mon grand-père était Philhellène. Il a combattu à côté de lord Byron. Elle est bien démodée cette amitié qu'en 1830 on portait aux Hellènes ; mais, que voulez-vous ? Le sang de mon aïeul, du héros de Navarin, coule dans mes veines.

Il reprit après un court silence :

—D'ailleurs, j'ai en Grèce de nombreux amis. Si vous le désirez, marquis je vous présenterai à tous ces princes grecs, sans argent, mais à l'imagination vive et qui prennent feu pour les étrangers. Je vous ferai connaître mon meilleur ami,

un vieux savant qui, depuis bientôt un demi-siècle, vit à l'ombre de l'Acropole, ayant mis le bonheur de sa vie dans les fouilles. S'il découvre un débris d'amphore, le voilà délirant de joie. Heureux homme ! Ce vieux Elie Michelin a une petite-fille... la fille de son fils, qui était un frère pour moi.

Un éclair d'enthousiasme passa dans les yeux de l'Écossais ; mais il s'éteignit aussitôt et sir Georges, s'asseyant gravement dans un fauteuil à bascule, poussa, vers le ciel, avec une lenteur calculée, les bouffées de son havane.

— Je vous disais : la fille de son fils, une enfant de dix-sept ans à peine, qui a reçu du ciel le cœur le plus délicat, l'imagination la plus riche ; une âme d'artiste en un mot. Elle modèle avec un goût parfait. Devant ses statuette, je me sens tout rêveur, et je n'ose lui dire ce que j'en pense de peur de faner en elle la fleur si charmante de la modestie. Elle s'ignore, cette enfant, mais, quelque jour, nous connaîtrons tous son nom ; elle deviendra illustre.

Yves prenait à cette causerie un intérêt véritable. Mais s'apercevant qu'il allait peut-être laisser deviner le secret de son âme, sir Georges devint tout à coup silencieux. Son cigare achevé, il revint commander une nouvelle manœuvre. Les matelots aigles grimpèrent dans les hunes, la direction des voiles fut changée et l'officier de quart continua sa marche sur la dunette, en prenant des points.

Cependant le yacht continuait son voyage. Les vents et les courants le favorisaient. Il faisait bon respirer sur le pont cet air si pur du printemps précoce. Les journées étaient superbes et l'hélice battait l'eau avec une telle rapidité, durant les nuits et les jours, que bientôt le navire eut franchi la mer Rouge, traversé l'isthme de Suez. Alors se dessinèrent, à l'horizon, les rivages de la Grèce, avec leur bordure de golfes et leur dentelure de promontoires ; ces rivages les plus illustres du monde ; puis, tout pavoisé, envoyant gaiement dans l'espace son panache de fumée blanche, le yacht Elliott s'arrêta enfin dans le port du Pirée.

Debout sur le pont, le marquis de Villepreux distribuait royalement une poignée de pièces d'or aux hommes de l'équipage, et sir Georges pensait :

— C'est vraiment un gentilhomme ! quelle générosité !

La distribution achevée, le grand seigneur sourit au hurrah des matelots écossais, leur fit un geste gracieux de la main comme pour attester qu'il agréait leurs remerciements ; puis il vint à côté de lord Elliott s'appuyer à la balustrade.

De nombreux navires avaient jeté l'ancre dans la rade du Pirée. À gauche les paquebots de la Compagnie du Loyd autrichien frappaient le regard. À droite, se trouvait l'escadre française, avec le vaisseau amiral, entouré des frégates, de chaloupes, de blancs canots. Plus loin, les stationnaires russes demeuraient immobiles sur leurs ancres, avec le pavillon écartelé de la croix bleue de Saint-André, et, au milieu de tous ces navires, des baleinières à huit rameurs sillonnaient et fendaient l'eau.

Un monde cosmopolite montait ces embarcations, et toutes ces figures, aux traits si caractérisés, aux costumes si variés, présentaient un pittoresque coup d'œil. Cette animation plaisait au marquis. Cependant elle ne pouvait entièrement le distraire d'une absorbante pensée. La terre de Grèce allait être son théâtre. Comment se tirerait-il de son rôle ? Serait-il un comédien parfait, ou bien, parfois, percerait-il, sous son masque, quelque fugitive réminiscence de l'Yves d'autrefois ? Malgré son audace, il pâlisait ; il avait peur. Puis, soudain, levant légèrement les épaules dans un geste dédaigneux :

— Ah ! pensa-t-il, qu'ai-je à redouter ? Sous le patronage de lord Elliott, ne verrais-je pas toutes les portes s'ouvrir à deux battants devant moi ? Qui soupçonne celui qui est riche ? Un somptueux hôtel n'est-il pas le meilleur abri ? Inspire-t-il de la défiance celui qui prodigue l'or ?

Rassuré, il prit, des mains de sir Georges, une lorgnette d'ivoire, et se remit à contempler l'aspect des côtes. C'était un horizon de rochers stériles. Ils se détachaient et découpaient leurs masses d'un gris blanchâtre sur le ciel lumineux de février. La pointe de Taygète les dominait tous, et formait le fond du décor ; puis les yeux se reportaient sur la plaine d'Athènes, fermée d'un côté par l'Hymette, aux formes rondes et molles. En face de l'Hymette, le Parnès semblait découpé par un habile paysagiste, tant les lignes en étaient pures. Entre ces deux montagnes, s'allongeait le Pantélique, en forme de fronton ; puis, enfin,

l'Acropole, couronnée de ruines gigantesques, peuplée de colonnes à chapiteaux et de statues aux grands yeux vagues qui contemplent, depuis vingt siècles, la vie tumultueuse des hommes. Et toujours le soleil montait dans le ciel éclatant, cet ardent soleil du Midi, que pas un nuage n'attristait et qui étendait, sur la plaine entière, une nappe d'or en fusion.

—Superbe ! s'écria lord Elliott. Beau pays, en vérité !

En ce moment, un caique s'approchait du yacht. Il accosta, et un jeune Grec monta sur le pont. Il venait offrir ses services. Il portait le bonnet rouge à gland bleu, la jupe blanche, très ample et très courte, serrée, à petits plis, autour de la taille, et tant de dorures à sa veste, à ses guêtres, à sa ceinture, qu'on eut pu le prendre pour quelque grand personnage. Il s'inclina tour à tour devant Elliott... et devant le marquis. Son visage bronzé était éclairé par des yeux noirs fort intelligents, et sa bouche, sous ses moustaches tombantes, avait à la fois une expression fine et réservée. Ses services furent agréés ; et tandis que le marquis lui confiait sa valise, Constantin Sourousis s'engageait à le servir fidèlement au prix de quinze othons par an.

Et comme le marquis allait quitter son hôte :

—Venez me voir sans tarder, s'écria lord Elliott. Ah ! cher Villepreux, mon yacht est le vôtre.

Yves serra chaleureusement la main loyale qui se tendait vers la sienne, prononça une prochaine visite et descendit dans le caique. Les rames se mirent à battre l'eau en cadence, laissant tomber, sitôt qu'on les levait, des gouttelettes brillantes.

La brise était bonne, le courant facile, et bientôt le petit bateau, manœuvré avec adresse, vint se ranger docilement en face d'une des cales.

Au Pirée, dans ce grand village de quatre ou cinq mille âmes, tout en cafés et en magasins, l'animation était grande. Des matelots nombreux entraient à l'arsenal ; une sentinelle montait la garde devant la poudrière ; dans les chantiers de construction, les marteaux tombaient sans relâche sur les grands navires caparçonnés de blindages, et le long des quais, brûlés de soleil, des hommes, à la fontanelle en loques, au bonnet fané, sommeillaient avec insouciance. Yves les regardait, tandis qu'un sentiment de remords le mordait au cœur. Pauvres hères ! Malgré leur dénûment, ils dormaient insouciantes et ils ne songeaient pas à dépouiller autrui. Ils avaient les traits reposés, aucun signe de révolte sur le visage ; ils se contentaient de cette pierre pour dormir ; pour nourriture, de quelques dattes, avec une galette de maïs. On pouvait donc se résigner à vivre ainsi ?...

Le marquis eut un tressaillement ; puis, nerveusement, il se raidit contre l'émotion et continua sa route. Ah ! lui avait d'autres désirs. Sans doute, ses facultés étaient plus puissantes, ses goûts plus affinés. Il était né pour l'élégance, pour la haute vie. Et, du bout de ses doigts, il laissa glisser une pièce de monnaie dans le bonnet d'un petit garçon, dont le père, en s'accompagnant d'un tambourin, chantait en nasillant.

La voiture, louée par Yves, venait de s'engager sur les sept kilomètres séparant le Pirée d'Athènes, route entourée de landes stériles ; mais bientôt elle perdit son aspect désolé et la plaine ne tarda pas à paraître dans toute son étendue, avec ses amandiers en fleurs, ses oliviers au feuillage maigre, et son mince ruisseau, le Céphise, bordé de lauriers roses.

À l'heure suivante, le marquis de Villepreux faisait arrêter son équipage devant l'hôtel Dimitri.

À la vue de ce voyageur, d'une distinction parfaite et d'une grâce achevée, l'hôtelier, coiffé du bonnet traditionnel et serré comme une guêpe dans son joli costume, s'inclina profondément, car il reconnaissait, aux grandes manières de l'étranger, qu'il recevait un personnage important, un gentilhomme de marque. Il s'empressait à le servir ; et, au bout de quelques instants, le seigneur français se trouva sur la terrasse à prendre le frais, à humer le parfum des fleurs printanières, à voir les ombres des palmiers s'allonger devant lui. Sur un guéridon de marbre fumait le plus raffiné des repas, et Yves se mit à déguster une fine volaille et une bouteille de vieux santorin, "cette *ambrosie des dieux*," disait Sourousis, ce vin incomparable qui réjouit les palais délicats par son bouquet délicieux, et qui flatte le regard par sa belle couleur de topaze.

Yves tendit son verre et but de nouveau.

Il laissa échapper un soupir de satisfaction. Il trouvait doux, exquis, l'état du millionnaire. Il constatait, une fois de plus, qu'il était né pour la fortune ; une prédestination qu'il devait partager avec beaucoup de ses contemporains, sans doute. Mais tous ne se trouvent pas dans une barque avec un mort qui ne peut défendre ses millions.

Il frissonna. Il revit le mort sur la prairie d'algues vertes et le santorin, si exquis à la minute précédente, lui parut plus amer que l'absinthe.

Quelques jours s'écoulerent et le marquis de Villepreux, las de la vie d'hôtel, fit choix d'une élégante maison, décorée de colonnes de marbre, et située rue d'Herminès, non loin de l'École française et de la légation de Russie.

Par un soir de mars, Yves se tenait dans son petit salon, imprégné d'une forte odeur de tabac turc, drapé de tissus de Smyrne, et meublé de divans. Il venait d'écrire à ses tenanciers de Bourgogne. A force d'étudier l'écriture du dernier descendant des Villepreux, il était parvenu à l'imiter. Il signait comme le mort, avec les mêmes parafes autour du nom volé. Il signait en pâlisant, l'œil inquiet, car il n'ignorait pas que voler un nom est une escroquerie plus vile encore que la rapine d'un coffre-fort. Il signait. De sa main enfiévrée, il apposait, sur le cachet de cire, ses armes : un lion en or sur fond de gueules portant cette fière devise ; " Dieu et honneur." Il apposait les armes, et la conscience du malheureux lui enfonçait, au plus profond de l'âme, son terrible aiguillon.

Quand donc trouverait-il le repos ? Quand donc oublierait-il les leçons de droiture et de justice données par sa vieille mère dans la chaumière bretonne ? Qu'était-ce donc que cet odieux et ridicule remords. Sa conscience ne se laisserait-elle pas de la lutte ? Entrerait-elle enfin en léthargie ?

Yves cacheta sa lettre, mit l'adresse et s'approcha d'une coupe en porphyre, où s'entassait une profusion de cartes. On lisait, sur les différents carrés de bristol : Stoutzo, Mavrocardato, Mourrousi, Argyropoulo. Tous les fils des plus grandes familles athéniennes s'étaient empressés de rendre la première visite du marquis. Au milieu de ces cartes, Yves prit un billet arrivé la veille. Il le relut :

" 20 mars 18...

" Je vous attend demain soir, mon très cher. Je vous présenterai à mon meilleur ami, Elie Michelin. Cet illustre érudit vient d'obtenir une médaille pour son beau travail sur l'Acropole, et tous nous porterons un toast à ce remarquable archéologue, aussi modeste que savant.

" Votre tout affectionné,

" ELLIOTT."

Yves passa dans la pièce voisine et sonna Constantin. Ce valet de chambre alerte, habillait son maître avec goût. Le tailleur du marquis excellait dans son art, son gantier avait reçu des médailles, son bottier donnait aux chaussures une grâce inimitable, et, la toilette achevée, Constantin s'écria dans un transport d'enthousiasme :

— Mounsiour le marquouis est incoumparable. Il séra la coqueluche dès damouselles.

En peu de temps Yves fut au Pirée. Presque tous les invités étaient groupés sur le pont du yacht Elliot, lorsque le marquis de Villepreux quitta son caïque. De beaux laquais, raides, attendaient à l'entrée du portique, figurant la porte du salon.

Oh ! les superbes laquais ! qu'ils étaient bien poudrés ; quelle tenue de membres du parlement. Ce mollet blanc, au-dessus des souliers à boucles d'argent, et cette perruque à bourse, liée par un ruban, reportaient l'esprit au beau temps des Stuarts. Yves eut une réflexion amère : " Ils sont déguisés... comme moi !..." Mais il ne s'arrêta pas à cette pensée qui venait de mettre une rougeur vive sur sa joue brune. Un des laquais, posé devant lui, paraissait attendre une confidence. Yves donna son nom, et ce nom : Marquis de Villepreux ! lancé d'une voix retentissante, résonna jusqu'aux extrémités du pont. Toutes les têtes se redres-

sèrent ; les conversations s'interrompirent. Le marquis de Villepreux ! C'était lui, l'intéressant naufragé, dont l'histoire avait le piquant d'un roman, le pathétique d'un drame. Lui, le riche des riches, dont on racontait dans cette ville d'Athènes, où l'argent est si rare, les prodigalités en luxe et en aumônes. C'était le magnifique, le généreux.

Lord Elliott serrait cordialement les mains du nouvel arrivé et le présentait à ses compatriotes, aux officiers anglais en habits rouges, ayant tous le plus grand air, tous parfaitement calmes et dignes. Le marquis fit ensuite le tour du pont. Après s'être incliné devant les nobles dames, avec une courtoisie un peu hautaine, il se rapprocha du héros de la fête, d'Elie Michelin, le vieux savant, à la barbe blanche, au crâne si luisant qu'il semblait en ivoire, et à l'œil bleu, encore plein de vie sous ses sourcils épais.

La conversation s'engagea. Yves s'exprimait bien, avec des expressions pittoresques, des citations heureuses, une mémoire précise des faits anciens, et le vieillard fut bientôt conquis.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que cet homme de science parlait avec un extrême enthousiasme de ses fouilles au Panthéon. Il disait combien il était heureux d'avoir trouvé à Athènes, une chère demeure située aux flancs de l'Acropole, voisine des ruines antiques, où il passait sa vie dans des rêveries pleines de charme ; sa pensée captivée et comme bercée par les souvenirs d'un passé sans égal.

Le vieux Elie s'animait, son œil brillait sous ses sourcils en broussailles, et de plus en plus ravi de l'attention que lui prêtait Yves, et des répliques dénotant la science du jeune marquis, il termina en lui serrant la main avec la plus grande cordialité.

— Venez voir mes collections disait-il, mes curieuses médailles, mes admirables statuettes. Vous êtes digne de les apprécier.

Maintenant, gracieusement appuyé à un portant, Yves regardait avec intérêt, l'aspect de la fête. Le pont du yacht formait un salon des plus élégants, avec ses arcades orientales, ses colonnettes supportant des vases antiques et ses palmiers en profusion.

Toutes les femmes étaient habillées suivant la mode de France ; et sur les divans c'était un charmant assemblage de couleurs diverses : rose, bleu, lilas tendre ; les rubans se mêlant aux dentelles et aux diamants. Les hommes allaient et venaient au milieu de ce monde féminin, tous débitant avec de fins sourires des riens enchanteurs. Tous employant de grandes adjectifs pour encenser la beauté des danseuses, et les tout petits, unis à un geste d'insouciance, pour qualifier leur propre mérite et leurs modestes talents.

Puis, tout à coup, Yves éprouva comme une impression de fraîcheur. Au milieu de tout ce monde maniéré, peu sincère, il venait d'apercevoir un sourire sans apprêt, doux, enjoué et une figure si expressive, avec une pointe de mutinerie et de grâce originale.

On lui nomma Mlle Michelin.

La petite fille du vieux savant était bien jolie dans son costume de soie bleu tendre. Elle ne portait pas de bijoux, et sa toilette n'était égayée que par un bouquet de bleuets au corsage. Elle maniait, sans aucune affectation un éventail de satin blanc, où elle avait peint elle-même avec un réel talent, les plus délicates fleurs des champs. Au repos, ses yeux profonds et purs étaient ceux d'une très jeune fille qui regarde avec candeur ; mais dès qu'elle parlait, ils s'animaient d'une verve, d'une allégresse continue, qui illuminait toute sa physionomie. Elle souriait à lord Elliott, incliné devant elle ; et, au-delà, entre le feuillage et les girandoles, formant un cadre à sa fraîche beauté on voyait le ciel tout diamanté et la mer profonde où luisaient les étoiles.

Sir Georges, cette athlète, qui tant de fois avait affronté les dangers de la mer, semblait comme troublé devant le regard enfantin d'Hélène. Il parlait peu. Il aurait craint d'avouer sa pensée, et Mlle Michelin ne comprenant pas la cause de sa réserve, le plaisantait gaiement sur son manque d'éloquence.

Elle lui jetait complaisamment les petites phrases qui relançant les idées et qui donnent à l'entretien une nouvelle sève. Elle lui racontait familièrement comme

à un père ce qui lui passait par l'esprit. Et il en passait de jolies choses dans cette petite tête blonde, des choses spirituelles et bonnes. Elle n'égratignait pas de ces ongles roses, les hôtes de lord Elliott, la gentille Hélène, car elle ne songeait point aux rivalités, à l'intrigue, à la coquetterie. Là-bas, dans les groupes en face on la déchirait bien un peu, parce qu'elle était belle, parce qu'elle avait du talent naissant, plein de promesses ; mais Hélène ne prenait point souci des envieux. Elle ne soupçonnait même pas leur existence, cette ricieuse enfant contente de vivre, qui n'avait au cœur que l'amour de ses sculptures et le désir de faire plaisir à autrui.

Et, tout à coup, dirigeant son regard vers le portique formant l'entrée du salon improvisé :

— Pressez-vous de me quitter, dit Mlle Michelin. Ah ! cher lord, voilà les hôtes augustes dont la présence embellira votre bal.

Tous s'étaient levés et formaient haie autour du couple royal. Lord Elliott s'était avancé et saluait profondément à dix pas de distance. Le roi Georges portait l'uniforme d'officier de cavalerie. La reine était superbe dans sa robe de satin rose brodée de perles. Tout un cortège les accompagnait. C'était le maréchal du palais avec un surtout de drap d'or, le ministre de France, en frac richement brodé ; le chargé d'affaires de Russie, chamarré de cordons et constellé de croix ; puis suivaient les consuls de toutes les nations.

Le couple royal prit place sur un trône à baldaquin ; un grand cercle se forma autour de leurs Majestés. La reine parlait à ses dames d'honneur ; le roi à lord Elliott et aux membres du corps diplomatique ; puis apercevant Elie Michelin, il tendit la main au vieillard.

— Cher maître, dit-il en employant la langue française, recevez tous mes éloges, toutes mes sincères félicitations. Votre beau travail sur l'Acropole fait honneur à la France et à la Grèce, votre patrie d'adoption.

Le vieillard s'inclina et le contentement brilla dans son regard.

Maintenant, le roi serrait la main de lord Elliott.

— Votre grand'mère, sir Georges, a brodé des drapeaux pour le peuple grec, et votre aïeul a donné sa vie pour notre pays. Il est héroïquement tombé à Navarin. Je n'oublie pas et je remercie les vôtres pour mon peuple.

Puis, faisant un signe courtois au marquis de Villepreux, qui se tenait en arrière l'air grave et fier.

— Appochez, marquis. Depuis un mois vous habitez ma capitale, et bien des fois déjà j'ai entendu prononcer votre nom. Je sais avec quelle magnificence vous avez doté nos musées, avec quelle générosité vous aidez à nos institutions de bienfaisance. Vous serez le Médicis d'Athènes...

Tous les ministres, tous les consuls, toutes les grecques de distinction eurent un sourire pour le généreux et beau marquis. Et il fallut à Yves toute son énergie, toute sa force de volonté, pour ne pas manifester, par un cri de triomphe, par une vive effusion de gestes et de paroles l'allégresse qui était en lui. Comme il triomphait ce fils de pêcheur, dont l'enfance s'était passée sur une lande sauvage... Ah ! oui... sur une lande sauvage et dans une chaumière misérable... dans une chaumière où sa mère pleurait sans doute... sa pauvre mère !

Et le souvenir de la Bretonne, si dévouée à son fils tandis que lui était si ingrat, fut un coup de flèche. Sous cette douleur aigue, Yves oublia la joie de l'ambition satisfaite. Sa lèvre blêmit et ses yeux se voilèrent.

L'orchestre jouait le prélude d'une marche de Rubinstein, et le bal commençait par une promenade majestueuse en laquelle la cour et les grands personnages avaient seuls le droit de figurer. Le roi donnait la main à l'ambassadrice de Russie, la reine avait accepté celle du ministre plénipotentiaire de Bavière ; et toutes les sommités s'avançaient à la suite avec dignité. Le marquis de Villepreux faisait partie du grand cercle diplomatique. Le cœur plein d'allégresse, il donnait la main à Hélène, comblée, ce soir-là, de tous les honneurs comme petite-fille de l'illustre savant, le héros du jour. A chaque tour de salon les groupes se divisaient et se recomposaient. Au bout d'un quart d'heure de marche imposante, les violons et les harpes lancèrent l'accord final, et le roi et la reine reprirent place sur le trône aux draperies de velours.

Alors commença le vrai bal, la fête animée. C'était une suite non interrompue de valses et de quadrilles. Et tandis que les couples enlacés tourbillonnaient, une haie d'hommes, en frac rouge, en habits noirs, en uniformes brodés, regardaient les valseurs, les uns avec intérêt, d'autres avec un mélancolique regret. L'orchestre était enlevé.

Les violons chantaient et les contre-basses marquaient la mesure, tandis que les harpes jetaient, sur toute cette harmonie, le charme aérien de leurs arpèges. La tapisserie, composée de femmes entre deux âges, semblait ravie. Les mères nobles souriaient aux danseuses et surtout aux ambassadeurs, aux diplomates ; et ces causeurs, selon l'usage, s'inclinaient aimablement devant ces beautés à l'autonne et lançaient, avec grâce, le mot complimenteur, satisfaits d'être écoutés et de si bien parler.

Lord Elliott, lui aussi, s'empressait d'adresser galamment à ses invitées la petite flatterie d'usage : " Ah ! milady, que vous êtes charmante." Mais, bientôt, ne trouvant plus de variante au compliment classique, il s'arrêta et demeura pensif non loin d'Hélène.

Comme, en ce moment, il sentait le poids des années ! Qu'il était triste de ne pouvoir se mêler à la danse ! Ah ! certes, la vigueur ne lui aurait pas manqué, mais, il le comprenait, il eût été ridicule. Danser à son âge ! Il ne pouvait se permettre que la marche majestueuse des ambassadeurs et des diplomates. Et, pourtant, qu'elle était jolie cette petite-fille de son vieil ami. Pourquoi n'avait-elle que dix-sept ans ? Pourquoi la traitait-elle non comme un ami tendre, mais comme un père qui accueille, avec indulgence, les innocentes folies de son enfant gâtée. Comme, impitoyablement, elle s'écriait en parlant des hommes de la génération de l'Écossais : " Qu'ils sont responsables... ils ont quarante ans ! " Et lui les avait les quarante ans. Passés de combien ? personne n'aurait pu le dire, tant il avait gardé une fière tournure. Sa vie austère et sobre n'avait pas imprimé, sur son visage, les rides qu'y mettent les folles aventures. Il n'avait aimé qu'une fois. Il n'avait aimé qu'Hélène, mais cela était la pire des folies.

A demi effacée derrière une gerbe fleurie, la jeune fille n'avait plus son expression enjouée et mutine. La tête légèrement inclinée sur son bouquet de mugnets et de lilas blancs, elle jetait un coup d'œil tout à la fois timide et furtif du côté du marquis. Serait-elle invitée de nouveau. Puis, tout à coup, elle perdit son air rêveur ; des fossettes se marquèrent dans ses joues, son œil limpide s'anima, et, remarquant qu'elle changeait de couleur, que sa respiration devenait plus rapide, lord Elliott se dit avec un terrible battement de cœur :

— Ce jeune et fier marquis te serait-il déjà sympathique, que tu rougis quand il approche ? ...

En effet, Yves de Villepreux s'inclinait devant Hélène. Ils échangèrent quelques paroles. Mlle Michelin se leva avec légèreté, sa main se posa sur la main gantée du jeune homme, et le quadrille fut complet.

Comme beaucoup de très jeunes filles, Hélène aimait la danse pour la danser : elle s'y donnait tout entière. D'une oreille attentive, elle écoutait le rythme des violons et des harpes, et, selon l'ordre des figures, elle s'éloignait du marquis puis, joyeuse et légère, elle revenait poser sa main dans la main qui se tendait vers elle. Elle dansait à ravir. Yves le lui dit. Elle rougit et sourit, heureuse de sentir de grands yeux noirs et rêveurs s'attacher sur les siens avec une réelle admiration. Ils n'étaient pas à la pastourelle que déjà elle causait avec confiance. Ils n'échangeaient point ces mots, toujours les mêmes, qui semblent faire partie de la contredanse, dialogue réédité chaque hiver ; mais la causerie d'Hélène était originale, spirituelle, pleine d'élan et de gaieté : pourtant son œil bleu se voila lorsqu'elle dit à Yves :

— J'ai perdu mon père et ma mère lorsque j'étais enfant, mon grand-père m'a élevée avec le concours de mes bonnes grand-tantes de Deauville, les tantes de ma mère.

Du bout de son éventail, elle indiquait très légèrement à son danseur deux vieilles demoiselles très petites, avec des figures souriantes, d'une ressemblance parfaite. Elles étaient vêtues de satin gris, avec une coquette coiffure en malines sur leurs cheveux poudrés. Toutes deux avaient autour du cou de petits colliers

d'étoiles en diamant qui lançaient des éclairs au moindre mouvement.

—Mes tantes sont parfaites, disait encore la jeune fille, si pleines d'intelligence pour toutes mes étourderies. Et quelle amitié dans leurs manières ! Quelle entente cordiale !... Je les ai surnommées les Echos, car tante Irène, la cadette, répète toujours ce que vient de dire ma tante Alix, l'aînée.

Les danses s'achevaient, et maintenant les domestiques à perruque poudrée dressaient, pour le souper, des guéridons garnis de fleurs et de feuillages. On se mit à table.

Les cadences de l'orchestre jouant une lente barcarolle se perdaient au milieu du bruit de l'argenterie sur la fine porcelaine ; les somnemeillers offraient les vins les plus rares, tandis que, de table en table, passaient des mandarines en pyramides, des ananas sur des coupes et du loukoum à toutes les essences.

Yves de Villepreux avait-il aidé au hasard ? Toujours est-il qu'il se trouvait assis près d'Hélène. Il prenait plaisir à la regarder avec ses cheveux blonds et fins, gracieusement ondulés au-dessus de ces tempes. Pas une plus jolie et plus candide enfant ne pouvait exister sur la terre, pensait-il. Pour Hélène, il avait abandonné son air légèrement dédaigneux et hautain. Il se plaisait à être spirituel, à la captiver, et à broder de vives et piquantes variations la chronique mondaine.

Lord Elliott s'était levé :

—A la reine ! cria-t-il en tendant son ver.

Les vins des grandes crues de la Grèce furent versés à flots dans les coupes de cristal et la fête s'acheva sur le plus enthousiaste des hurrahs.

Et tandis que le marquis de Villepreux, de retour à Athènes, allumait dans son salon turc, ces cigarettes du Levant qui portent à la rêverie, tandis qu'il regardait monter lentement les spirales légères, semblant poursuivre à travers leurs anneaux flottants, la forme de la jolie enfant au costume bleu pâle, à l'œil pur, au regard limpides, les tantes d'Hélène discouraient sur les mérites du bel étranger. Elles venaient de poser sur la console de leur chambre leurs colliers de diamant et Mlle Alix de Deauville disait à sa sœur :

—Avez-vous remarqué comme le regard de ce marquis de Villepreux se posait avec admiration sur notre petite Hélène ? Il a pris feu j'en suis sûre. C'est le coup de foudre.

Irène retira sa bague d'émeraude et répondit de sa voix tranquille :

—Le coup de foudre ! C'est évident. Du reste ma sœur, c'est l'habitude française, et le marquis est un vrai Français, de prestance superbe, aimable et spirituel comme ceux du siècle dernier. C'est un gentilhomme accompli.

Mlle Alix eut un sourire approbatif.

—Vraiment accompli !... Avez-vous remarqué, ma sœur, son teint pâle, son front pensif, ses yeux profonds, sa bouche légèrement dédaigneuse. Mais comme il sait tempérer cette expression de hauteur par d'aimables sourires. Comme il est grand seigneur jusque dans ses moindres mouvements. Comme il a su conserver les traditions de ses ancêtres... Ah ! ma chère, la prudence nous enseigne qu'il ne faut pas négliger cette belle flamme qui, soudainement vient de s'allumer dans le cœur de ce jeune étranger. Savez-vous qu'il serait un parti inespéré. Il a vingt-six ans, ce qui est le bel âge ; il est riche ce qui est inappréciable ; il est parfaitement né ce qui est d'un grand prix.

—Fort bien né, ajouta Mlle Irène en écho, extrêmement riche. On dit que ses louis d'or sont aussi innombrables que les étoiles au firmament.

—Ah ! ma sœur, reprit Mlle Alix, préparons sagement l'avenir de notre nièce. Puisse-t-elle trouver un gentilhomme digne de nos aïeux. Nous, hélas ! nous n'avons pas été heureuses... et pourtant, nous étions jolies !... Notre jeunesse s'est passée dans le donjon de nos pères. Pas un gentilhomme de marque n'est venu nous y chercher, et c'est triste, n'est-ce pas, ma sœur, d'attacher l'une après l'autre, les épingles de saints Catherine ?

—Oui, ma sœur, c'est triste... Ah ! bien triste !

Et Alix redressant la tête :

—Mais nous avons su comprendre ce qu'on doit à une grande naissance et jamais, comme la mère d'Hélène, nous n'eussions voulu déroger.

Ayant ainsi parlé, les deux petites tantes satisfaites d'avoir su se sacrifier au blason, se reposèrent sous leurs vastes baldaquins, et tout le reste de la nuit, tour à tour, elles virent en songe leurs jeunesse attristée et le radieux avenir qui semblait promis à leur nièce chérie.

Elles avaient un point faible, ces naïves descendantes des Deauville ; jamais une seule fois, jamais, à un seul instant de leur vie, il ne leur était arrivé d'oublier que leur célèbre ancêtre, Godefroy de Deauville, bien connu pour ses hauts faits d'armes à la quatrième croisade, avait le droit de demeurer assis devant son souverain ; que ce droit il l'avait légué à toute sa lignée, lignée illustre, alliée aux plus grandes familles de l'île de Chypre et du doux pays de France. Aussi, quelle amertume quand leur nièce, la belle Béatrice de Deauville, avait épousé le fils d'Elie Michelin, un roturier !... Et quelle revanche, quelle gloire si Hélène pouvait conquérir un marquisat ! Les mânes des de Deauville en tressailliraient d'aise dans les tombeaux de granit, où les nobles barons et les fières châtelaines dormaient d'un sommeil profond avec leurs levrettes à leurs pieds et un flambeau de pierre à la main.

III

Lorsque le marquis de Villepreux s'éveilla, au lendemain de la fête donnée par lord Elliott, il fut étonné de sentir en lui une émotion fraîche et jeune qu'il ne connaissait pas. La petite fille d'Elie Michelin avait-elle donc produit une impression si vive sur son esprit. L'ambition n'avait donc pas entièrement desséché son cœur. . . Il revoyait, par la pensée, sous la clarté des girandoles, cette enfant blonde et rose qui, timidement, rougissait sous son regard.

Mais il essayait de railler son émotion.

—C'est une pastorale : c'est du Virgile ; une églogue.

Yves était rentré dans son petit salon turc. Il s'étendit sur le divan. Ses yeux se portaient sur les étoffes de Smyrne richement brodées, sur tous ces ors, sur toutes ces soies aux tons éclatants ; et, soudain, il oublia Hélène pour se rappeler cette impression de son enfance, alors que pour la première fois, il avait pénétré dans la demeure de son ami, le fils du banquier millionnaire. Il était demeuré debout, saisi de respect pour les meubles capitonnés et n'osant s'y asseoir. Les tapis moelleux lui causaient du malaise. Comment les fouler aux pieds ? Et, maintenant, il s'étendait avec délices sur son divan broché d'or ; il ne craignait plus de froisser l'étoffe. Ce tissu terni, on le remplacerait et tout serait dit. Ah ! que c'était bon la richesse !

Une fois entré dans cet ordre d'idées, Yves abandonna son idylle. Oui, c'était excellent le millon. Pour rien au monde il ne s'en séparerait désormais, et si sa conscience s'obstinait à le ténasser, il saurait bien la contraindre enfin à demeurer au repos. . . La conscience on la tue. . . et il souriait en disant cela. Il s'entendrait fort bien à dépenser les trois cents francs qui lui revenaient chaque jour. Après tout, qu'étaient-ce que trois cents francs ? Une faible somme ; car les désirs s'en vont toujours grandissant.

—Lé dézouner attend M. le marquis, vint dire Constantin Sourous s en s'inclinant profondément.

Yves passa dans la salle à manger et sourit au fumet délicat. Son cuisinier était un artiste. Sa table était peu chargée : une chère surabondante indiquait les parvenus, les enrichis. Yves dégustait encore son moka fait à la mode levantine : le marc mêlé à l'eau, lorsqu'une sonnerie du timbre le fit tressaillir. Qui pouvait venir ? C'était l'épine de la richesse, le parasite du million, la mouche importune qui voltige dans un rayon d'or, comme l'abeille autour du miel. Les sourcils du marquis se froncèrent légèrement ; cependant, il reçut avec politesse une succession de décavés athéniens : un navigateur qui désirait emprunter pour fréter son navire ; un marchand grec qui offrait des médailles, des vases antiques, des écharpes brodées ; un inventeur qui assurait que le fruit de ses travaux faisait merveille. À chaque demande, Yves ouvrait son portefeuille ; car à tout prix, il voulait la popularité, et, de l'angle du salon turc, Sourous regardait son maître avec admiration.

—La belle chouse qué la rizesse, pensait-il ; lé marquouis signe oune chèque dé mille francs plous facilément qué ze tire oune misérable lepta de ma poche. Heureux mourtel !

Cependant l'heureux mortel commençait à se lasser de la procession des quémandeurs. Lorsqu'il eut enrichi ses collections de médailles antiques de provenance douteuse et soulagé son portefeuille d'une somme assez ronde, il poussa un soupir de satisfaction devant le dernier parasite, qui disparaissait sous la tenture de Smyrne.

—Enfin, le voilà partis. Oh ! qu'ils me lassent, tous ces emprunteurs !

Autrefois, dans sa pauvreté parisienne, il n'avait pas de ces faux amis et de ces flatteurs intéressés.

La portière se souleva de nouveau. Constantin apportait le chibouk de son maître. Le tabac remplissait le fourneau, débordait à l'entour et retombait en grappes dorées, et Sourouis regardait avec une visible satisfaction cette frange qui s'appelle la crème du chibouk. Il n'avait pas son pareil pour préparer la pipe orientale. Yves fut bientôt enveloppé de la fumée assoupissante. Elle montait au plafond en épais anneaux, et le marquis songeait que rien n'est parfaitement doux comme la rêverie. On laisse venir, s'arranger, s'en aller les images flottantes. On regarde apparaître le joli visage qui hante votre pensée, on ferme les yeux on le voit encore, on le voit toujours.

Yves s'oubliait dans sa contemplation, et les aiguilles du cadran s'arrêtèrent sur trois heures. Au bruit de la sonnerie le fumeur se dressa vivement. Il était mécontent de lui-même.

—Allons, fit-il avec une sorte de rudesse, me voici encore en peine idylle. C'est stupide en vérité. Je me croyais plus raisonnable.

Il sonna et ordonna de seller son cheval. Bientôt la bête superbe piaffa devant les colonnes de marbre du portique. Yves, une fine cravache à la main, s'enleva sur les étriers et se dirigea vers la route de Patissia. En cette après-midi d'avril, le monde élégant se pressait sur cette mondaine promenade. On y voyait de gracieuses amazones et de hardis cavaliers. L'air était peuplé de reflets et de rayons joyeux. Il était si pur, si transparent, qu'il aurait suffi, semblait-il, d'étendre la main pour toucher les montagnes à l'horizon. Elles arrondissaient leurs grands dônes dans l'azur, comme les coupôles d'une mosquée gigantesque. Yves dirigeait sa monture avec une sorte d'allégresse. Ces gais rayons de soleil qui couraient sur les pins odorants, le mettaient en joie. Il se sentait jeune, heureux, prodigue, il avait toujours son idylle dans le cœur. Pour un instant sa conscience le laissait en repos. C'était une courte trêve et il songeait.

—Mlle Michelin sera-t-elle sur cette route de Patassia ? Se joindra-t-elle à cette fine fleur qui fait les beaux jours de la promenade en vogue ?

Le marquis, parfait cavalier, car si souvent, il avait accompagné André dans ses chevauchées, mettait tout son art à éblouir ce beau monde. Cette nature, esclave des recherches distinguées, avait besoin d'admiration, disons plus vrai encore, avait soif d'être envié par tous. Et tous admiraient et enviaient ce charmeur. Et, soudain, Yves eut un battement de cœur ; il venait d'apercevoir le groupe désiré. Mlle Michelin, sa longue amazone, élégante et svelte, se laissait aller gracieusement au mouvement de son cheval. Lord Elliott montait, à côté d'elle, un pur sang anglais. Quant à Elie Michelin, encore droit et vert, habitué aux expéditions sur les chemins caillouteux de l'Attique, il conduisait, d'une main ferme, sa jument de forme médiocre. Tous trois quittaient la route de Patissia et s'engageaient dans un chemin de traverse assez étroit, borde de tamaris et de poivriers. Ils avançaient parmi les barres d'or, les ombres feuillagées, les mille points de lumière dont le sol était jonché. Le marquis les eut bientôt rejoints. De sympathiques paroles furent échangées.

—Voulez-vous être des nôtres, s'écria le vieux Michelin. Nous délaissons cette stupide route de Patissia pour nous rendre dans un pli de terrain où je connais un tumulus. Des Albanais y sont des fouilles sous ma direction ; c'est fort intéressant, n'est-ce pas, sir Georges ? D'un passionnant !...

—Certainement... certainement, mon ami... très passionnant.

Le marquis s'était joint au groupe, et une heure ne s'était pas écoulée que la petite caravane arrivait à une ferme grecque, entourée d'un rempart de verdure impénétrable au vent et au soleil. Les cyprès, formant cet écran, étaient plusieurs fois centenaires. Non loin de la maison, se dressait un petit temple en ruine, avec ses colonnes brisées. Elles portaient des sculptures antiques, retouchées bizarrement par les siècles.

L'œil du savant s'anima, et s'adressant à lord Elliott :

— Ah ! cher ami, comme il fait bon d'être ici. Voyez, les ouvriers sont à l'œuvre. Ils attaquent le tumulus. J'entends les coups de pioche. Qu'il me tarde de savoir si les fouilles ont été fructueuses. Et dire que le gouvernement grec néglige d'interroger ces terrains si riches en souvenirs. Je le ferai, moi, à mes frais, dussé-je y laisser une somme considérable. Toutes ces fouilles ont pour la science un intérêt majeur. Qu'est-ce que le vil argent auprès d'une découverte archéologique ? Rien ne doit arrêter dans un but poursuivi. Je me rappelle sans cesse cet illustre Bernard de Palissy jetant dans sa dernière fournée ses derniers meubles. Et il a trouvé le secret des émaux. Moi, je ressusciterai le glorieux passé.

Et l'archéologue, rajeuni par l'espoir d'une découverte, vif, empressé, l'œil brillant de vie, un large panama sur son crâne luisant, se dirigea vers la colline, que l'on creusait du côté nord.

Les ouvriers albanais piochaient avec une grande vaillance.

— Bonjour, bonjour, mes amis, s'écria l'antiquaire. Eh bien ! avez-vous trouvé quelque chose ? Courage ! bon espoir !

Et le vieux savant, oubliant l'univers, toute l'époque moderne, se mit à suivre, d'un regard attentif, chacun des coups de pioche. Il regardait avidement, avec l'intérêt des grands souvenirs, avec l'ardent désir de remonter les âges. Il laissait flotter sa pensée à travers les siècles. D'un tesson trouvé, il concluait à l'amphore ; d'un fragment de ciment, à une habitation athénienne. Dans cette Grèce antique qui s'était éteinte et qui ne formait plus vaste qu'un cimetière, il ranimait les morts. Toutes ces pierres éparces à l'aventure dans le maïs : tous ces débris de colonnes tombés dans la poussière étaient, pour lui, comme les feuillettes déchirés d'un livre, où il tentait de lire le langage ancien. Il s'oubliait au complet. Il pensait en ce moment, au beau soleil couchant qui éclairait les Sages discutant au sommet de la colline, sous l'égide de Minerve ; il fermait les yeux, il écoutait, et il entendait les éclats fongeux de l'éloquence de Démosthènes. Il vivait dans un enchantement au milieu de ce monde chimérique qu'habitent les rêveurs et les visionnaires.

Et pendant ce temps, lord Elliott, assis non loin des travailleurs, mais ne leur prêtant qu'une attention distraite, suivait des yeux, avec une secrète amertume, Hélène, qui, depuis de longs instants, causait avec Yves, il reconnaissait dans le sourire des jeunes gens, dans l'éclat de leurs regards, cet attrait magnétique qui attire, l'une vers l'autre, deux âmes qui s'aimeront un jour.

— C'est dans l'ordre, pensait-il. Il est jeune, intelligent et riche. C'est un charmeur, de quoi puis-je me plaindre ? ... Allions, pauvre Georges, résigne-toi au rôle de confident, sois seulement l'ami, mais l'ami fidèle.

Avec sa loyale nature, lord Elliott repoussait toute mesquine pensée de jalousie, son amour était trop grand pour être égoïste. Si, un jour, Hélène choisissait le marquis de Villepreux pour être le compagnon de sa vie, il continuerait à serrer, d'une main amicale, la main du gentilhomme ; mais rien ne pourrait ni le guérir ni le consoler.

Mlle Michelin était bien jolie dans l'ombre ensoleillée d'un olivier, dont les rayons d'avril doraiement les jeunes feuilles. Son amazone était relevé sur son bras, elle avait au corsage un petit bouquet de roses du Bengale, et avec ses lèvres souriantes, ses cheveux blonds et la fraîcheur de ses dix-sept ans, on aurait pu la nommer la fée Printemps. Elle s'était remise du trouble par l'arrivée du marquis et elle le regardait franchement, ne cherchant pas à dissimuler sa naissante amitié, cette amitié de sincère jeune fille qui allait tout droit à la confiance.

Et Yves, très ému, admirait cette grâce printanière, ce naturel, cette sincérité.

ce manque absolu de coquetterie. C'était comme un souvenir de ses impressions d'autrefois, comme une bouffée de ce parfum vivifiant, qu'il aspirait à pleine poitrine, alors qu'il était un jeune enfant à l'âme pure comme celle d'Hélène, un enfant sans ambition et sans perfidie. Il souffrait de cette obligation où il se trouvait de tromper la petite-fille d'Elie Michelin. Il eût donné des années de sa vie pour être en demeure de lui dire la vérité.

Hélène l'interrogeait sur son passé, et lui, sous la grâce de ses manières, conservait toujours une réserve extrême. Toutes ses paroles étaient calculées. Pas un mot qui pût le trahir.

—Alors, vous n'avez plus de famille, disait Mlle Michelin avec un intérêt profond.

Yves pâlit et sa lèvre trembla.

—Aucune, fit-il avec effort. Je suis seul au monde.

La jeune fille leva, sur le marquis, son regard sympathique où brillait la pitié.

—Moi aussi, je suis orpheline ! . . . Ah ! que de fois j'ai regretté ma mère ! C'est si bon une mère ! . . . Tout ce qu'il y a meilleur au monde, n'est-ce pas ?

Yves détourna l'entretien. Il lui était trop pénible de mentir ainsi, d'assurer qu'il n'avait pas de mère quand, là-bas, dans une chaumière bretonne, une vieille femme pleurait tous les jours et disait la prière des morts pour le fils ingrat qui préférait la richesse à l'amour de sa mère.

Il était bien pâle, Hélène prit cette émotion pour un vif regret, sa sympathie s'en accrut.

—Comme ce jeune homme a du cœur, pensa-t-elle ; comme il regrette sa mère !

Tous deux marchaient, côte à côte et lentement. Devant leurs yeux, le paysage était admirable. Pour goûter le charme de la Grèce, pour la voir dans sa fraîcheur et dans sa beauté, il faut la parcourir aux premiers jours de son printemps, hâtif et trop évanoui. A une grande distance, c'était la mer avec les festons de son rivage et ce lointain de vapeurs où se confondent le bleu des vagues et celui du ciel ; puis, l'œil allait se reposer sur des bouquets d'oliviers légers et frissonnants, sur des bois de citronniers, aux feuilles allongées et luisantes. Sur tous les versants, s'élevaient des maisons turques, carrées comme des tours, couronnées de terrasses et blanches comme la neige avec leur enduit de chaux ; ou bien des ruines anciennes en forme de temples, avec des frontons surmontant des colonnes à demi crispées. Mais ces portiques, où la mousse des siècles collait son pelage fauve, tous ces marbres centenaires qui se découpaient sur le ciel bleu, tous ces rochers agrestes, dans les fentes desquels s'accrochaient des lavandes, les mêmes lavandes qui exhalaient autrefois leur senteur balsamique, n'éveillaient chez les promeneurs, aucune idée des anciens âges. Ils étaient tout au présent et le trouvaient beau. Et n'est-ce pas, en effet, le plus beau des jours, celui où l'ardente sympathie s'éveille, celui où les regards se disent et se confient tant de choses. En vain la bouche demeure muette, le cœur se met à battre et devine. Ils marchaient au milieu des lavandes, contournant des rochers, écoutant le dialogue de centaine d'oiseaux. Ils marchaient, ralentissant leurs pas, très émus tous les deux sous la réserve dont ils s'enveloppaient, et ils eussent voulu que cette journée durât toujours, et que leur promenade durât autant que la journée.

L'heure s'avavançait. Le ciel commençait à prendre des teintes de flammes. La petite-fille du savant ne se lassait pas d'admirer cette lumière divine du couchant d'un rose si délicat et parsemée de légers flocons d'or. Puis, des teintes s'avivèrent, et Hélène ne put retenir un cri d'admiration. De la main, elle désignait l'Acropole. Au loin, comme un roi s'envelopperait, pour le sommeil, dans un manteau de pourpre, la colline rocailleuse, encerclée de ses murailles, de ses créneaux, et surmontée de ses ruines gigantesques, se couvrait des grands plis du ciel incendié.

En ce moment, Elie Michelin s'approchait des jeunes gens, et tout à coup les tirants de leur douce rêverie :

—Pressons-nous, Hélène, nous serons en retard. Que diront tes tantes ?

Et, tout en hâtant le pas, il ajoutait, d'une voix ravie :

—Ah ! marquis, pardonnez-moi de vous avoir délaissé. La belle journée ! Que

je suis heureux. Mes fouilles n'ont pas été infructueuses. Voyez donc l'exquise statuette. Cette Minerve casquée est un rare trésor.

Il retournait la statuette sur toutes ses faces et ne se lassait pas de l'admirer.

— Est-ce joli ! qu'en pensez-vous ? Cette Minerve est peut-être due au ciseau de Praxitèle. Tout me le fait supposer. Quelle pureté dans l'exécution ! Quelle implécity dans les lignes ? Quelle pureté dans ce profil ! Ah ! que la Grèce est bien la patrie des œuvres sublimes !

Elie exultait. Il s'animait, son œil brillait d'une joie sans pareille, tandis qu'il serrait Minerve sur sa poitrine avec une tendresse de père.

Un Albanais, debout près d'une fontaine turque en forme de puits entourée d'auges rustiques en pierres brutes, tenait par la bride les montures. Les jeunes gens furent bientôt en selle.

Elie Michelin tendit à lord Elliott sa précieuse statuette.

— Cher ami, je vous confie Minerve.

Et monté sur une des auges de pierre, aidé de l'Albanais, le vieillard allait se mettre en selle, quand tout à coup il poussa un cri et demeura d'abord immobile.

— Seigneur ! Seigneur ! s'écriait-il en joignant les mains.

Il suivait d'un regard plein d'effroi le cheval de sa petite fille qui, ardent et irritable, venait de s'emporter sous la cruelle piqure d'une guêpe.

L'amazone n'avait eu que le temps de jeter au marquis de Villepreux un regard d'angoisse, et déjà celui-ci enfonçait l'éperon dans les flancs de son alezan. C'était une course éperdue à travers le terrain hérissé de roches. Rien n'arrêtait le cheval d'Hélène. En vain la jeune fille penchée en avant, tenant assez courtes les rênes dans ses deux mains crispées, essayait de diriger l'ardeur qu'elle ne pouvait maîtriser.

Immobiles, près de la fontaine, Elie Michelin et lord Elliott regardaient, avec stupeur, le galop rapide. L'Écossais souffrait. Que n'avait-il pu, lui aussi, tenter d'arrêter cet animal emporté ; mais il était à pied, sa monture n'étant pas encore entièrement sellée, et il suivait du regard, avec une secrète jalousie, le marquis de Villepreux, dont l'alezan, les flancs rougis par l'éperon, courait sur les pas de l'amazone, dont les forces étaient à bout, dont les moins défaillantes laissaient tomber les rênes.

Yves gagnait du terrain de minute en minute. Son cheval était de sang et de race supérieure. Il gagnait toujours, toujours, dans un effort continu, et, debout sur les étriers, le corps en avant, l'œil ardent et la cravache haute, il cinglait d'un bras d'acier la monture rapide. Le marquis continuait à donner de son énergie à l'alezan, il le soutenait, il le portait, l'entraînait, trempé d'écume, les yeux sanglants. Puis tout à coup, il eut un cri d'espoir. Par un effort suprême, il venait de dépasser le cheval affolé d'Hélène. Alors, d'un mouvement brusque, il s'arrêta sauté à terre, et, nerveusement, sans songer une seconde au péril de mort, il se précipita vers l'amazone et saisit le cheval aux naseaux. Il le tenait ferme, lui sciant la bouche d'une étreinte de fer, se laissant secouer, entraîné sur le chemin rocailleux. Enfin, la bête emporté s'arrêta. Yves la tenait toujours de la même étreinte raidie et convulsive ; puis, le sang du jeune homme reflua soudainement à son cœur, et ses lèvres décolorées n'eurent plus de paroles, ses yeux éteints plus de regard.

Lord Elliott et le grand-père, accourus en toute hâte relevèrent Yves évanoui. Bientôt leurs soins le rappelèrent au sentiment.

Il eut un sourire pour Mlle Michelin, dont les yeux s'attachaient sur le siens avec une reconnaissance infinie.

— Oh ! merci, dit-elle, merci ; je vous dois la vie ; jamais je ne l'oublierai.

Yves retenait doucement la main qui, spontanément s'était tendue vers lui. Hélène vit alors sur le poignet du marquis une raie sanglante. La chair avait été déchirée par l'acier du mors. Elle eût voulu étancher ce sang. Elle ne l'osa pas ; mais une larme de gratitude qu'elle essayait vainement de dissimuler, coula sur sa joue. Villepreux serra davantage la chère petite main qui tremblait dans la sienne.

— Ce n'est rien, dit-il, ne vous inquiétez pas ; ma course trop rapide m'a donné

le vertige. C'est stupide d'avoir ainsi perdu connaissance... Me voici complètement remis.

Et, à mi-voix, avec une émotion extrême pour elle seule, il ajouta :

— Ne me plaignez pas, si je souffre un peu... pour vous...

Ses yeux brillaient ; une légère rougeur colorait ses joues et Hélène baissa les yeux.

Les chevaux ayant retrouvé leur calme, la petite cavalcade reprit le chemin d'Athènes. La lune s'était levée ; les oliviers avec leur feuillage grêle, défilaient l'un après l'autre ; le ciel avait des teintes d'opale, et la tête brune et expressive du marquis de Villepreux semblait vraiment poétique dans ces teintes nacrées du soir.

À l'heure suivante, Hélène et ceux qui l'accompagnaient s'arrêtaient devant la paisible demeure de l'archéologue.

Cette maison aux dimensions hospitalières se nommait la villa des Neuf-Muses ; sans doute parce que depuis des siècles leurs blanches statues habitaient les jardins aux bosquets de cyprès. Rien n'était plus calme que cette villa silencieuse ; on n'y entendait guère que les psalmodies aériennes des cloches d'une chapelle voisine et la voix des rossignols dans les quinconces d'orangers.

L'heureux possesseur de ce domaine tendit la main au jeune marquis.

— Comment pourrais-je vous remercier ? Quelles paroles traduiraient ma reconnaissance ? Mais êtes-vous bien remis de cet évanouissement ?

— Je suis admirablement, répondit Yves, et si heureux d'avoir pu être utile au moins un jour.

— Avez-vous des projets pour votre soirée !

— Je suis absolument libre, répliqua le gentilhomme en baissant les yeux pour ne pas y laisser lire une expression de joie trop vive car il prévoyait une invitation.

— Eh bien ! voulez-vous être des nôtres ? dîner avec notre ami Elliott ? Les tantes d'Hélène seront si heureuses de vous remercier, de vous féliciter de votre héroïque courage. Ah ! vous avez beau atténuer votre mérite, ma petite-fille vous doit la vie.

Yves remit son cheval entre les mains du domestique et suivit l'archéologue. Il traversa une cour rafraîchie par une source au jet d'eau retombant dans une vasque de pierre. Au pied de l'escalier une belle lionne en marbre blanc faisait la garde.

Elie Michelin introduisit ses hôtes dans sa vaste bibliothèque, le sanctuaire de ses collections précieuses.

Hélène reparut, elle avait remplacé son costume d'amazone par une robe rose, à fines rayures. Son visage rayonnait, et s'avançant vers son sauveur :

J'ai dit à mes tantes ce que vous avez fait pour moi. Elles en sont si touchées !...

Qu'il leur tarde de vous serrer la main ! Laissez-moi vous conduire dans leur petit salon. Elles vous attendent.

Mlle de Deauville se trouvaient en effet dans leur boudoir. Les deux sœurs étaient assises l'une près de l'autre, sur un divan recouvert d'étoffe de Smyrne. Elles tenaient en main chacune une bande de tapisserie d'un dessin oriental ; et, depuis une heure elle se consultaient pour décider si elles feraient dominer dans leurs arabesques, la couleur verte ou la couleur turquoise. Mais l'arrivée d'Hélène ayant fait disparaître leur indécision, elles ne songeaient plus au dessin, elles étaient transportées d'enthousiasme et de reconnaissance, et dès que le marquis apparut, deux petites mains fluettes, aux ongles roses, à l'annulaire chargé de bagues se tendirent vers la sienne. Mlle Alix prit la parole :

— Ah ! marquis, cher marquis, comment vous remercier ! Vous avez sauvé notre Hélène bien-aimée. Je savais que vous aviez l'âme grande et généreuse, mais quel courage vous avez déployé ! Vous vous êtes laissé traîner par le sol rocailleux jusqu'à perdre tout sentiment. Ah ? vous êtes un gentilhomme héroïque.

L'émotion lui coupa la parole et Mlle Irène reprit :

— On voit bien cher et généreux marquis que vous êtes le descendant des preux. Dix siècles de courage et de grandeur se sont incarnés dans votre personne. Vous suivez les traditions de famille.

Yves devint blême. Cet éloge prétentieux le perçait d'un aiguillon.

— Je vous en supplie, ne parlons jamais de ce que vous appelez mon courage. Mlle Michelin courait un danger. C'est un grand honneur pour moi de l'avoir secourue.

Maintenant il souriait à Hélène, et dans son regard qui, tendrement enveloppait la jeune fille, il y avait de la tristesse et de la mélancolie.

Le repas achevé, les hôtes d'Elie Michelin passèrent la soirée dans le jarein, sous un berceau enguirlandé de roses. Hélène si jolie sous les rayons d'étoiles servit le café.

La soirée continuait à être d'une douceur extrême, et sur la demande d'Elie Michelin, Mlle Alix fit apporter sa harpe.

Mlle Irène, debout près de l'instrument souriait d'un petit air langoureux ; puis elle soupira sa romance, et au dire du savant Michelin, elle fut des plus touchantes dans : " Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi ". Autrefois, paraît-il elle arrachait des larmes à ses auditeurs ravis, en exhalant cette plainte en mineur, cette romance du vieux Gluck, mouillée des pleurs de la reine Marie Antoinette. Elie Michelin qui raffolait de tout ce qui était antique, écoutait avec satisfaction, il remuait la tête et battait tout doucement la mesure sur sa tabatière en émail encerclée d'argent.

Yves applaudit à son tour comme devait le faire tout invité sachant vivre, puis il se mit à causer brillamment.

Quant à lord Elliott, muet et attristé, il trouvait la soirée longue. Il se leva vivement. Onze heures venaient de sonner à l'horloge de la chapelle voisine. C'était une veillée indue chez le savant et de chaleureuses poignées de mains furent échangées.

Yves de Villepreux suivait la route qui le ramenait chez lui. L'ambitieux qui, si longtemps avait cru son cœur mort, comprenait au contraire qu'il pourrait aimer avec fougue. Rien n'était modéré dans cette nature énergique, capable de bien comme de mal, suivant les circonstances. Il s'attardait délicieusement dans les souvenirs de cette jeune fille si gracieuse en amazone, si belle dans son effroi sur le cheval emporté, si touchante dans sa reconnaissance, si timide et si troublée en lui offrant le glyco.

— Et après ! murmurait en Yves l'immortelle conscience. Et après ?... As-tu le droit de l'aimer cette enfant si confiante et si candide ?

Mais, que lui importait après, si pendant était plein d'attrait. Et Villepreux imposait le mutisme à sa conscience, et lui criait :

— Mais fait donc silence. Par pitié laisse-moi un peu vivre... Si j'aime à rêver, pourquoi ne rêverais-je pas ?

IV

Les semaines s'écoulaient et la sympathie du marquis de Villepreux était devenue un sentiment profond. Il se laissait aller au courant et ne réfléchissait pas à l'écueil où, forcément, viendrait échouer et se briser son amour. Il ne voulait pas songer à l'impasse dans laquelle il s'engageait. Séduit par la beauté de Mlle Michelin, par son talent, par son esprit, par sa sincérité même, il la retrouvait toujours avec une joie nouvelle. Peu à peu il pénétrait dans sa confiance, il s'initiait aux détails de sa vie, il la questionnait sur ses travaux, sur l'art qu'elle aimait à la passion. De sa vie antérieure lui ne parlait que bien rarement et toujours avec répugnance comme s'il eût éprouvé un sentiment pénible. Cette réserve lui valait une bonne note près des tantes d'Hélène, sans cesse occupées à observer le beau et jeune étranger, avec tact, esprit et cœur, selon les charmantes expressions de Mlle Alix.

— Il a tout pour lui, murmurait-elle à l'oreille de sa sœur. Richesse, noblesse, et avec cela tant de modestie. Jamais un mot venant rappeler à tous la grandeur de ses ancêtres.

Et elles avaient des sourires émus pour cet homme bien élevé, pour ce gentil homme de race, qui traitait leur nièce avec respect, une délicatesse qui les ravissait.

Que la passion est inconséquente ! Le marquis de Villepreux voulait être aimé et il ne le voulait pas. A chaque visite il se jurait qu'il ne reviendrait plus à la ville des Muses, et chaque dimanche, jour où Mlles de Deauville recevaient les jeunes gens bien élevés d'Athènes, où l'on causait avec l'amabilité française et le sel antique, sous le berceau de roses, où l'on dansait quelquefois à l'ombre des mûriers. Yves reparaisait toujours plus épris. Puis ses visites se multiplièrent, elles devinrent plus intimes, et, au contact d'Hélène, il sentait renaître et palpiter en lui des impressions d'autrefois, flétries et desséchées. Il devenait meilleur, moins sceptique, moins ambitieux, moins afoolé d'orgueil. Il préférait le jardin puisable de la villa à tous les salons d'Athènes. Là, dans ces réunions brillantes, il n'était ami pour personne. On l'admirait, mais on ne l'aimait pas. On désirait sa venue parce que, par sa présence, il donnait du lustre à une fête, mais on ne le regrettait jamais.

Pourtant le jeune marquis avait reçu dans la société d'Athènes un accueil si empressé, ne pouvait et ne voulait abandonner ses anciennes relations. Chaque semaine il réunissait tous ceux qui, dans les salons, se faisaient remarquer par leur élégance. Un des soirs consacrés aux réceptions, il vit donc arriver ses anciens amis. Cette fête l'avait énérvé, sa gaieté avait été toute factice, et là, pensif sur son divan, il demeurait la tête tout à la fois pesante et creuse. Il fallait autre chose pour le contenter que le punch, les cartes et le luxe. Oh ! le cœur a d'insondables désirs. C'est triste d'être solitaire à son foyer, d'être tout seul sur ce divan, où l'on causerait si bien à deux.

Insensiblement, les traits du marquis se détendaient un faible sourire s'esquisait sur les lèvres, tandis que l'idée du mariage se glissait dans son cerveau. Hélène ! Elle se nommait Hélène, celle qu'il eût tant voulue pour être la compagne de sa vie. Hélène ! quel doux nom ! Et il le prononçait tout bas, pour lui-même, avec un sourire de tendresse.

Puis, tout à coup il se leva, les traits durcis et répondant à sa pensée.

— Non, fit-il avec rudesse. C'est impossible.

Il arpenta d'un pas vif son salon que la lune inondait de clartés.

— Impossible, reprit-il. Songer à lui donner un nom et un patrimoine qui ne sont pas les miens. Je suis fou.

Il retomba affaîsé sur son divan, cacha son visage entre ses deux mains.

Le châtimeut commençait. Il allait être puni par son amour. Qu'il allait souffrir ; car il l'aimait ardemment ; il l'aimait à lui donner sa vie. Mais la tromper ! Mais lui mentir ! Oh ! quoique téméraire jusqu'à cette mauvaise action qu'il avait commise, quoique hardi comme ces pirates qui sillonnaient jadis la Méditerranée, son audace n'irait pas jusque-là. Les tromper tous, oui, tous ; il se riait du monde, il se moquait des indifférents, vaniteux, égoïste et flatteurs ; il éprouvait une joie ironique à les obliger à le saluer très bas, lui, le fils du pêcheur. Mais elle ? Quoi, lui mentir, à cette enfant si candide et d'une droiture si noble. Quoi, la tromper, quand elle n'était pas capable de soupçonner une trahison. Tromper cette aimante et confiante jeune fille, comment en avoir le courage ? Offrir son amour à Hélène lui eût paru un blasphème. Il ne serait pas lâche et faux à ce point. Et, si un jour on venait à découvrir son vol infâme ! Il voulait bien rougir devant tous, être accusé devant un tribunal, subir une peine infamante ; mais il ne se sentait pas la force d'encourir le mépris d'Hélène.

La nuit s'avavançait ; la tête d'Yves devenait de plus en plus lourde, ses mains étaient brûlantes.

— Moi devenir son mari, prononça-t-il enfin d'une voix si troublée qu'il en tressaillit ? et son miroir de Venise, éclairé par la lune, lui renvoya son propre visage si pâle qu'il crut voir un fantôme.

— Moi, devenir son mari ! redit-il une seconde fois.

Puis, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il demeura comme anéanti. Audedans de lui-même, c'était un de ces combats plus terrible qu'une bataille sanglante. La passion vive et la conscience indestructible luttait désespérément : l'une, attaquant à fond, furieusement, avec des coups droits ; l'autre, impassible, inébranlable, répétant toujours :

— Tu ne dois pas la tromper, cette enfant si confiante. Non, tu ne le peux pas. Tu ne seras pas lâche à ce point.

Et la passion fuyait, vaincue ; puis elle revenait avec des raisonnements subtils.

Oh ! comme il aimait cette chère Hélène. Elle ignorerait toujours le vol dont il s'était rendu coupable. Elle serait heureuse, n'ayant point de soupçons.

— Tu ne seras pas lâche à ce point, répétait la conscience ; non, tu ne le seras pas.

Oh la conscience. On ne peut donc l'andantir, se disait Yves avec une sorte de désespoir. Mais qu'est-ce donc que la conscience ? Qu'est-ce donc que cette fibre étrange et gênante qui est particulière à l'homme ?

Une expression douloureuse se marquait sur les traits de Villepreux. Il prenait une résolution énergique. Il partirait. Il quitterait cette enfant, dont l'amour eût fait la joie de sa vie. Il la quitterait. Il renoncerait au charme des heures passées près d'elle, passées à l'ombre des mûriers, aux pieds des Muses en marbre. Que son cœur serait brisé ! . . . Mais il s'en irait avec courage. Il errerait d'une rive à l'autre. Il imiterait ces Grecs voyageurs, qui ont dans le sang de leurs veines quelque chose de la mobilité des flots. Sans cesse ils s'exilent, ces enfants de l'Attique. Dès que la famille est trop nombreuse pour le maigre sol qui fournit à sa subsistance, elle se hâte d'essaimer, suivant l'exemple des tribus d'abeilles qui, là-bas, font leur miel sur le mont Hymette. Il partirait ; et, peut-être, il oubliera. Il partirait . . . bientôt . . .

Mais le lendemain Yves revit Hélène, et, au moment de quitter Athènes, d'adopter à jamais la vie errante, la vie d'aventures, il se trouva lâchement faible. Pauvre et fragile roseau que l'homme. Pauvre herbe des champs qui ondule à toutes les brises. Non, il ne pouvait quitter Mlle Michelin, il n'en avait pas le courage. Il ne l'épouserait pas ; mais il la reverrait . . . de loin en loin . . . Puis, ses visites, rares d'abord, redevinrent fréquentes ; et, doucement, Hélène s'habitua à la présence du fier gentilhomme. Elle finit par l'attendre chaque jour. Elle reconnaissait son pas souple sous les arcades de la cour, et, quand il entra dans le salon, elle sentait la joie l'envahir. C'était une impression que jamais elle n'avait ressentie jusque-là ; une allégresse de cœur, un bonheur de vivre qu'elle voulait attribuer à la beauté du ciel, à l'air tiède et embaumé du parfum des fleurs ; mais elle savait bien qu'elle essayait de s'abuser elle-même, et que si ses jours étaient pleins de lumière et de joie, c'est qu'en ce monde il y avait un être de plus qu'elle aimait. Les semaines passaient, et la lutte s'accroissait dans le cœur de Villepreux ; il se prenait en mépris car il se trouvait indignement lâche. Ses nuits étaient sans sommeil. Il éprouvait une angoisse indicible . . . Mais était l'heure de rompre ?

En ce moment, le vieux Michelin se trouvait dans d'inextricables embarras financiers. Il avait inconsidérément sacrifié des sommes énormes pour faire achever les fouilles si heureuses auxquelles il devait la Minerve casquée ; et son homme d'affaires, en lui refusant de nouveaux prêts, lui avait fait sonder un gouffre. Tous ses biens étaient hypothéqués ; ses créanciers devenaient tyranniques et réclamaient. Hélène n'aurait pas d'autre patrimoine que les collections de son grand-père, que des livres, des statues et des médailles. Yves songeait à cette ruine imminente.

— Ah ! s'il partait maintenant ; s'il quittait la Grèce, celle qu'il aimait le prendrait pour un chasseur de dots . . . pour un ambitieux vulgaire.

Mais, si toujours elle ignorait sa faute ? S'il gardait, pour lui seul, tous les remords ? S'il donnait à Hélène toutes joies ? Bientôt elle serait très pauvre ; car le vieux Michelin ne saurait restreindre ses folles dépenses. Il était de la famille de ce Cellini qui, voyant que le bronze en fusion allait manquer dans le moule de son Jupiter, jeta à la fournaise de la vaisselle d'or et d'argent ciselée de sa main. Certes la ruine prochaine de l'archéologue était certaine. Quelle tristesse : Hélène obligée de vivre pauvrement dans un siècle où chacun reçoit des honneurs en raison de sa valeur pécuniaire. Hélène obligée de travailler de ses mains, sans cesse de pétrir la terre glaise pour faire vivre les siens. Ah ! pauvre enfant ! . . . Mais s'il conservait, au plus profond de mon âme, le secret de sa piraterie, elle serait aimée et riche. C'était la vie cela, l'unique existence enviable.

Il pensait ainsi, accoudé sur le mur de la terrasse faisant suite à son salon turc.

La chaude lumière empourprait sa tête brune et faisait ressortir la finesse de ses traits. Plus d'un passant, dans la rue d'Hermès, regardait ce jeune homme si beau et si rêveur ; mais lui ne les voyait pas, absorbé dans sa cruelle songerie. Il subissait une nouvelle fois l'assaut terrible de la tentation. Et, comme il n'avait pour se défendre contre son amour que ses propres forces, à chaque minute il perdait du terrain. Il ne savait plus demander l'aide du ciel aux moments difficiles, et déjà elle s'était évanouie l'énergique résolution prise naguère. Il ne disait plus : " Je n'épouserai pas Hélène. "

Mais s'introduirait-il par fraude dans la famille du vieux savant ? Apporterait-il son passé souillé à cet avenir de jeune femme qui serait glorieux ? Se présenterait-il comme un fiancé noble et riche à cette jeune fille loyale et sincère ? Prendrait-il, entre ses mains avilies par le vol, les mains innocentes et confiantes qu'on lui livrerait ? Poserait-il à ce foyer honnête ses pieds qui, un jour, pourraient traîner le boulet infamant du baigneur ?

Il demeurait abîmé dans ses accablantes pensées. Il revoyait sa vie d'autrefois, sa lande bretonne, sa chaumière basse et sombre, avec sa porte cintrée, son toit de paille, ses murs de granit, tout verdissant par les lichens et les mousses de l'hiver. Et à l'intérieur, les lits en forme d'armoires ; sur le vaisselier, de la porcelaine brute, et près de la table en chêne massif, une vieille femme en coiffe blanche, qui priait, sans doute, et tourna son rosaire.

— Si je me confessais à Hélène, murmura-t-il... Si je lui disais tout... Si je restituais le patrimoine usurpé, mon repentir la toucherait-il ?..

Il eut un rire amer.

— Allons donc, était-ce possible ! Maintenant il pouvait aimer Hélène, parce qu'il était élégant et noble ; mais quel homme serait-il avec la vareuse du pêcheur. Oserait-il déclarer son amour, une fois vêtu du bure et l'âme souillée de la lèpre du déshonneur. On le chasserait comme un aventurier. Que résoudre ?

Sa tête s'égarait. Tout se confondait : crime et vertu, passion et devoir.

Oh ! comme il était nécessaire qu'elle priât, là-bas, sur la bande bretonne, cette mère aux cheveux blancs ; qu'elle ne se lassât jamais de tourner son rosaire pour ce fils qu'elle croyait au fond de l'Océan, et qui allait s'enfoncer de plus en plus dans le gouffre de l'infamie : pour cet ambitieux dont la dernière parcelle d'honnêteté allait sombrer. Yves sentait en lui un déchirement. Sa conscience râlait. C'était un pugilat à outrance entre cette conscience à l'agonie et son égoïsme, qu'il ne nommait son amour.

— Ah ! fit-il sourdement, je l'aime trop ; la passion emporte tout scrupule. Je resterais par ce droit que donne la tendresse désespérée et invincible... Mais non... ce serait trop infâme... Oh ! qui me délivrera de cette tentation qui m'obsède.

Il tressaillit. Une foule faisait haie dans la rue d'Hermès, que traversait le carrosse de la reine. Il était très doré, ce carrosse, très élevé sur ses roues. Des piqueurs le précédaient, et, à côté de la reine élégamment vêtue, deux dames d'honneur étaient assises. Le carrosse passa rapidement. Aussitôt les portes du Jardin de la reine s'ouvrirent.

Dès que la reine s'absente, son jardin, le plus beau de la Grèce, devient public. La tête d'Yves était brûlante. Peut-être trouverait-il l'apaisement, une diversion à ses pensées obsédantes, en se promenant, lui aussi, dans les longues et splendides allées.

Il descendit la rue d'Hermès, contourna le palais, se présenta à la grille du jardin. Les deux sentinelles s'effacèrent pour lui faire place. Les promeneurs étaient déjà nombreux ; et, sous un kiosque, entouré de fleurs rares, la musique faisait entendre un pas redoublé. Les Athéniennes étaient superbes, en robes aux couleurs éclatantes. Sur les traits de plusieurs, la pureté du type grec se retrouvait conservée sans altération, et, au milieu de tous ces beaux profils, de toutes ces figures distinguées, on reconnaissait, aux diverses costumes des hommes et des femmes, les deux sociétés si différentes qui divisent cette race. Les Phanariotes étaient habillés à la mode parisienne ; tandis que les Pallicares, restés fidèles aux coutumes nationales, portaient fièrement le bonnet rouge, la veste chamarrée d'or, et la jupe blanche, avec des riches armes à la ceinture. Ils se saluaient en posant la main

sur la poitrine, se disaient oui en inclinant la tête, et non en la rejetant en arrière.

Yves de Villepreux était connu dans tous les groupes. C'était l'heure coquette du Jardin de la Reine. Les promeneurs allaient et venaient le long des allées, tournant autour des massifs, et prenant place sur des chaises en fer, disposées sur trois rangs ; c'était un incessant mouvement d'ombrelles et de toilettes gaies s'agitant entre les branches. Les jeunes Grecs fumaient la cigarette et leur haute taille, leur démarche souple, leur visage mince, leur nez droit, leurs grandes moustaches, leur donnaient un air martial. Les jeunes femmes se faisaient suivre de leurs caméristes, chargées de leurs mouchoirs de batiste pliés en éventail. Est-il possible qu'une Athénienne de qualité porte le moindre objet, lorsque la nature a créé des Maltaises et des Albanaises tout exprès pour cela ?

Illuminé par son auréole de millions, le marquis de Villepreux était salué très bas ; les hommes lui tendait la main et les élégantes lui donnaient des sourires.

— Elle ignorera toujours d'où vient ma richesse, cette source de la considération dont nous serons entourés, se disait-il ; et, dans cette ignorance, elle sera heureuse, car elle ne connaîtra pas le remords.

Il s'était jeté dans une allée déserte, plus favorable à la rêverie, et là seul, assis sur un banc de marbre, il demeurait absorbé.

Parfois l'ombre lente de quelque promeneur lui faisait lever les yeux. Alors, désirant être plus seul encore, il se remit en route à pas comptés, s'enfonçant dans les profondeurs vertes du jardin. Le bruit des causeries s'éloignait, et bientôt le silence ne fut plus troublé que par le craquement du gravier sous ses pas. Il s'en allait à l'aventure dans les sentiers presque déserts de ce beau parc toujours fleuri. Il ralentissait sa marche dans le bois d'orangers : il contourrait les massifs de palmiers élancés comme ceux qui bordent le Nil. Il traversa la *Salle à manger du Roi*, vaste salon à ciel ouvert, dont les murs sont en rosiers grimpants, serrés, entrelacés, nattés ensemble ainsi que le travail d'un vannier. Il longea le *Cloître de la Reine*, immense galerie de verdure, ayant pour sol un pavé de mosaïque. Il atteignit ainsi l'extrémité du jardin et s'appuya un moment à une baie de romarin.

Devant lui serpentait l'Illissus. En cette journée printannière, il coulait doucement entre les lauriers roses. A peu de distance, un groupe de colonnes rappelait la magnificence du temple de Jupiter Olympien, et, devant ces colonnes, dont la beauté pure et simple s'accordait si bien avec la sobre nature environnante, devant ces derniers débris de la grandeur battue en brèche et vaincue par les siècles, le marquis de Villepreux se disait :

— Comme tout passe ! Comme toutes choses tombent en poussière.

Il ne levait pas les yeux vers l'infini du ciel pour y trouver l'espérance et l'immortalité, mais il disait encore :

— Pourquoi me torturer ? Folie que ces scrupules. Ah ! jouissons de la vie. Ne perdons pas un jour de bonheur, puisque la vie est si éphémère. Qu'importe l'avenir ? L'avenir existe-t-il ?

Sa résolution était prise, sa décision irrévocable. Ses yeux devenaient sombres un pli se marquait à son front, celui de l'entêtement breton. S'il avait de l'angoisse dans le cœur, il la refoulait, et mordant sa lèvre dédaigneuse, il quitta, à pas précipités, le Jardin de la Reine : Hélène serait riche, tendrement aimée. Elle serait heureuse.

V

Une corbeille en vannerie dorée, remplie des fleurs les plus rares, tenait la place d'honneur dans le salon de la villa des Muses. C'était le bouquet des fiançailles. Hélène, debout près des gardenias et des jasmins, ne se lassait pas de respirer leurs subtils parfums. Elle était en beauté ce soir-là, avec une robe de tulle blanc de coupe élégante, une touffe de roses pâles au corsage ; une autre rose de même nuance dans ses cheveux blonds. Elle avait toujours sa même grâce, sa même phisionomie expressive, sincère et spirituelle ; mais de plus, sur son joli visage, ce léger feu de rose que donne l'émotion vive.

Yves se tenait près de sa fiancée. Le matin, chez le grand joaillier d'Athènes, il

avait fait choix d'une émeraude entourée de baillants, montée avec une perfection rare. En ce moment la bague venait de passer des mains de Mlle Alix dans celles de Mlle Irène, et les exclamations se suivaient en écho.

—C'est trop beau, cher marquis, vous gâtez votre fiancée ; mais à quoi bon vous reprocher vos folies ; la générosité n'est-elle pas dans votre nature ?

Et Mlle Alix, en souriant gracieusement, rendit le cercle d'or au jeune homme pour qu'il le passa lui-même, au doigt d'Hélène.

—Eh bien ! mes enfants, fit alors Mlle Irène tout attendrie, de mon temps on s'embrassait au jour des fiançailles, c'était un bon usage.

Et longuement, tendrement, les lèvres d'Yves se posèrent sur le front d'Hélène.

Les bonnes tantes se retirèrent discrètement à l'extrémité du salon, et les jeunes gens demeurèrent près de la fenêtre ouverte sur la terrasse. Si la fiancée parlait peu, Mlle Michelin sentait la pression de sa main, et elle comprenait tout ce qu'il y avait d'amour et de promesses dans cette éloquente étreinte.

—Hélène, fit-il enfin à voix basse, ma chère Hélène, je ne puis vous dire comme la pensée de ce devoir de vous rendre heureuse me donnera de force et de courage. Quoi qu'il arrive, n'en doutez jamais, nul ne vous comprendra mieux que moi, ne vous aimera plus que moi, plus profondément.

Sa voix se raffermissait.

—Quand nous serons unis, n'est-ce pas, vous serez mon ange gardien. En votre présence, je me sens déjà meilleur. Ah ! chère Hélène, avec cette émeraude qui brille à votre doigt, c'est mon cœur tout entier, je vous le jure, et tout mon amour que je vous ai donnés.

Dans les yeux de la jeune fille, on pouvait lire le dévouement, l'affection d'une existence entière. Ils promettaient une tendresse absolue, ces beaux yeux limpides, couleur de pervenche, et ils se fixèrent sur le jeune marquis avec une telle reconnaissance attendrie, que le fiancé se sentit blêmir. Oh ! qu'il était lâche et misérable !... Qu'il était indigne de cette confiance et de cette gratitude.

La nuit venait, et avec la nuit, un de ces beaux clairs de lune, comme on n'en voit qu'à Athènes, les enveloppait, les pénétrait. Ils étaient redevenus silencieux, comme s'ils eussent craint que leur bonheur ne s'envolât au bruit de leurs paroles ; mais leur cœur battait toujours, enflammé de cette inexplicable ardeur qui agite l'âme humaine à son aurore. Elle veut aimer, se donner, se dévouer.

Et puis le charme fut rompu par le lustre d'or qui s'allumait au salon et par les coups répétés du timbre. Les invités arrivaient, convoqués à cette soirée de fiançailles ; ils venaient empressés féliciter la jeune marquise.

Lord Elliott apparut à son tour, le visage pâle, le front pensif. Il faisait appel à toute son énergie pour dissimuler son vif chagrin. Il s'était juré d'être courageux devant la déception. Qu'avait-il à objecter à ce mariage ? Rien. Fortune, naissance, qualité morale, tout y était.

—Qu'ils soient heureux, pensait l'Écossais ; qu'elle surtout soit heureuse, et je pardonnerai à ce jeune et beau gentilhomme la peine qu'il me cause.

Le salon meublé à l'orientale, avec son divan circulaire et ses tables coquettes chargées de fleurs, prenait sa physionomie des soirs de fête. D'instinct en instanciant le nombre des invités grandissait. Mlles de Deauville accueillaient chaque arrivant avec un sourire épanoui. Dans leurs costumes de satin mauve, avec leurs yeux poudrés, surmontés d'un papillon d'or élégamment mêlé à de la dentelle, elles ressemblaient vraiment à deux jolis pastels au profil distingué, ayant gardé, du bel âge, un regard vif et des mains parfaites.

—Oui, my dear sir Georges, cette union réunit tout, disait Mlle Irène à l'Écossais qui venait de s'asseoir près d'elle : les convenances et les sentiments. Quel bonheur que vous ayez sauvé la vie de ce gentilhomme. Que de grâces nous vous devons de nous l'avoir présenté. Non seulement notre Hélène fait un riche mariage, mais ce qui est mille fois préférable, un mariage d'inclination, et d'amour, dans une union, n'est-ce pas le plus doux des rêves ? Ils vont s'aimer pour toujours dans la joie, dans la peine, dans la vie et par delà la mort.

Et, de son côté, Mlle Alix confiait à une amie, Mme Kardilakis, un des noms les plus respectés à Athènes, combien l'hyménée de sa nièce la réjouissait.

—Vous ne pouvez concevoir, ma chère, à quel degré ce jeune homme a conquis vos sympathies. Il est excessivement épris de notre chère enfant. Il se donne tout entier, l'âme avec le nom, celui-ci aussi grand que celle-là. Croiriez-vous que le jour du contrat, il veut faire don à sa fiancée de la moitié de sa fortune. Ah ma chère, qu'en dites-vous ? Un million est une jolie chose à trouver sous les dentelles de la corbeille. Je l'ai toujours dit, et ma sœur Irène, dont le tact est extrême, est de mon avis, Yves de Villepreux est le gentilhomme le plus chevaleresque qui se puisse rencontrer. Du reste, dans son pays, notre futur neveu jouit de la plus haute estime. Je vous montrerai, quelque jour, les lettres élogieuses que nous avons reçues sur son compte.

Les domestiques apportaient, en ce moment, des plateaux chargés de divers rafraîchissements. Les deux sœurs quittèrent le divan, et elles s'activèrent, de groupe en groupe, offrant le jus d'orange glacé, les gelées à l'essence de rose, les grappes de raisins ambrés. La causerie s'anima ; puis les invités se répandirent dans les jardins éclairés par des milliers d'étoiles.

Sous l'avenue des Mûries, Elie Michelin faisait les cent pas avec un archéologue récemment arrivé en Grèce. Oubliant ses hâtes et la soirée des fiançailles, il relatait ses fouilles au tumulus, et bientôt il emmena son interlocuteur dans sa vaste bibliothèque pour lui montrer des fragments d'un vase où se trouvaient modelés des animaux fantastiques. Ce vase en terre avait une anse en bronze, et l'érudit appelait l'attention de son confrère sur ce fait sans exemple en archéologie.

Ils étaient fiancés depuis un mois, et le contrat, signé la veille, assurait à Hélène un million. La corbeille, arrivée de Paris, avait défrayé pendant huit jours toutes les causeries des salons. Les cartons entourés de rubans blanc et embaumés d'un parfum léger, renfermaient des satins, des moires, du velours, des dentelles rares. Dans les tiroirs du cabinet italien, en bois de rose incrusté d'argent, les écrins étaient rangés, et Mlle Alix ne savait que préférer de cette rivière de diamants, une fortune, ou de ce collier en rubis d'une royale beauté.

Les deux sœurs étaient fières de faire constater à la fine fleur de la société athénienne, qui venait défilier devant ces splendeurs, la générosité princière du marquis de Villepreux. Elles allaient et venaient devant les écrins ouverts, souriant, s'animaient, devenant éloquentes, babillant comme des oiseaux de volière, passant d'un éloge à l'autre, avec une mobilité de gestes et une diversité d'expressions des plus pittoresques. Elles exultaient. Elles confiaient leur joie au vieux savant, qu'elles avaient arraché aux délices de sa bibliothèque ; elles lui faisaient remarquer la richesse des dentelles, la splendeur des étoffes, l'éclat des bijoux. Elles lui demandait son goût sur la coupe des vêtements ; puis elles s'indignaient une fois de plus de sa complète incompétence sur pareil sujet.

—Ah ! mon cher monsieur Michelin, s'écria Mlle Irène, la voix fâchée, en vérité vous ne connaissez rien au vocabulaire de nos grandes faiseuses. Que n'est-il question d'une fiancée antédiluvienne ?

—Alors, reprit Mlle Alix, vous pourriez nous renseigner à miracle sur la tunique de lin, sur le diadème en feuilles de chêne, sur les pendants d'oreille en cuivre et les bracelets en fer. Mais hélas ! hélas ! nous ne sommes pas de votre temps, mon cher monsieur Michelin.

Et l'érudit, baissant la tête sous cette avalanche de reproches, retourna devant ses vitrines cataloguer ses médailles de bronze.

Le trousseau terminé, Mlle de Deauville songèrent aux invitations pour la cérémonie nuptiale. Très charmante cette invitation sur parchemin. D'un goût parfait et d'une distinction rare ces lettres gothiques, ce sceau de cire rouge et cette vignette représentant le castel de Villepreux, entouré de ses fosses, de son pont-levis. Quand donc Hélène irait-elle le voir cet antique château aux tourelles crénelées ? Elle aimerait à se tenir sous le porche, et, nouvelle châtaulaine, à verser l'aumône entre les mains de ses vassaux assemblés. Quel délicieux et poétique voyage de nocce. Mais, lorsque Mlles de Deauville insinuaient ce désir de leur nièce, Yves les écoutait avec une extrême froideur. Du reste, il parlait rarement de sa vie antérieure ; et, le faisait-il, contraint par les questions parfois indiscrettes, c'était avec répugnance et tristesse, comme s'il eût éprouvé un sentiment.

possible. Les deux sœurs s'en étonnaient ; puis, aussitôt, elles trouvaient une excuse à ce langage plein de réticences.

—Pauvre Yves, disaient-elles, il a perdu tous les siens, et ce souvenir l'attriste ; il ne peut se résoudre à revoir ce castel où son père a rendu le dernier soupir. Quelle âme d'élite ! Quelle sensibilité rare !

Alors, le léger nuage se dissipait ; l'avenir de leur nièce leur paraissait radieux, et, de tout leur cœur, elles hâtaient le jour du mariage. Il vint enfin. C'était le 10 juillet. Dans cette matinée, la joie était partout ; dans les maïs mûrs où chantait l'alouette ; dans le ciel bleu qui jetait sur les mûriers ses longues traînées d'or ; dans la chambre d'Hélène garnie de fleurs, et où la jeune mariée se laissait parer, heureuse d'être si jolie. Oh ! seulement pour lui, son fiancé... son héros... son culte le plus noble de tous. Ses tantes mettaient, sur ses cheveux blonds et fins, le voile blanc des vierges et les paupières baissées, un doux sourire sur les lèvres, elle murmurait tout bas :

—Je suis trop tôt heureuse !...

Elle était bien sans défiance, la pauvre Hélène, et quand cette toute jeune fille, que les tristesses de la vie n'avaient pas encore effleurée, se promettait de consacrer son existence entière au bonheur de celui qu'elle avait élu comme le préféré, elle le faisait avec une loyauté et une reconnaissance sans bornes.

Mlles de Deauville s'activaient. Elles arrangeaient les plis du voile ; elles attachaient les boutons des gants ; elles plaçaient le bouquet au corsage : puis tour à tour, embrassant leur nièce sur le front :

—Ah ! ma chérie, s'écrièrent-elles, avec une émotion sincère, sois heureuse... Tu le mérites... Mais tu le seras, mon enfant ; quand on aime, les joies sont nombreuses.

Alors toute parée, si sympathique et si charmante dans ces blancheurs d'étoffes, qui l'entouraient comme d'un rayonnement de candeur, sa jupe de satin, ornée de point d'Angleterre, traînant derrière elle, avec des bruissements soyeux, Hélène descendait lentement. Elle souleva la portière du salon cloisonné et elle apparut dans l'encadrement. Oh ! la délicieuse mariée. La beauté et la franchise de son regard surtout n'auraient pu s'exprimer. Ses prunelles bleues et limpides, pleines d'amour et de foi, s'attachait longuement sur son fiancé.

Il s'avavançait vers elle. Avec une effusion ardente, il prit sa main gantée, et, tandis qu'elle baissait ses longs cils sur ses joues rosées, très bas, pour elle seule, il dit avec une extrême tendresse :

—Que vous êtes jolie et combien vous m'êtes chère ! Oh ! si vous saviez à quel point je vous aime... Si vous saviez...

Il avait réellement bu l'oubli. Il oubliait tout, excepté cette grande joie qu'elle serait à lui dans la vie, dans la mort. Cet immense bonheur, qui entraînait dans son existence comme un flot de lumière dans une chambre close, l'aveuglait. Sa faute se voilait pour un instant, et il ne songeait pas que le fantôme du passé pût le poursuivre et le troubler encore.

—N'est-ce pas qu'elle est idéale, lui glissa à l'oreille Mlle Alix. Chère petite colombe ! Quel doux nid vous saurez lui faire.

Très distinguées dans leurs toilettes garnies de vieilles guipures, les tantes de la jeune fiancée conservaient le digne maintien, dont elles avaient étudié les poses pour la circonstance solennelle ; et s'approchant des divers groupes, elles trouvaient, pour tous, un mot aimable. Elle serrèrent longuement et silencieusement la main de lord Elliott.

—Merci d'être venu, dirent-elles, chacune avec une légère variante ; merci de cette preuve de suprême amitié ; merci d'avoir consenti à différer votre départ. Hélène voulait, vous l'avez compris, tous ceux qu'elle affectionne autour d'elle. Vous nous auriez tant manqué ; vous, notre meilleur ami... Et c'est demain que vous quitterez Athènes ? Vous voilà donc repris de la passion des voyag-s. Vous ne redoutez pas les chaleurs brûlantes du désert africain. Pourquoi aller ainsi vous exposer aux dents des lions et des panthères... Dear sir Georges, que nous penserons à vous !

Les paroles de Mlles de Deauville arrivaient à l'oreille de l'Écossais comme un bourdonnement confus. Ses yeux ne voyaient qu'à travers un brouillard, il demeura

rait très correcte et très digne, dissimulant son angoisse ; mais il pensait qu'après cette douloureuse épreuve du mariage d'Hélène, il n'y avait pour lui ni joie, ni repos. Il regardait la blanche mariée. Jamais elle n'avait été si charmante, si candide que sous ce long voile de tulle. Et ce marquis, comme il était jeune et beau.

Hélène s'approcha de son vieil ami. Sir Georges avait si héroïquement dissimulé ses sentiments les plus intimes devant l'amour naissant de la jeune fille, que celle-ci ne les avait pas soupçonnés. D'ailleurs, quand on ne voit plus au monde qu'un seul être, on est incapable d'avoir l'intuition des souffrances d'autrui, ses yeux étaient donc riants comme le ciel bleu lorsqu'elle dit à l'Écossais :

— Vous donnerez au marquis de Villepreux la moitié de l'amitié que vous m'avez toujours portée, n'est-ce pas, sir Georges ? Je lui ai dit quel ami vous étiez pour notre famille. Lui vous doit la vie, et il est de ceux qui n'oublient jamais. Serrez-vous la main tous les deux ensemble.

Yves pâlit extrêmement. Quel homme était-il pour demander l'estime et l'amitié de l'Écossais ? Cependant les fiancés, d'un même mouvement, tendaient leur mains, et lord Elliott les serra loyalement toutes les deux, en supportant avec héroïsme l'affreuse épreuve qu'on lui infligeait.

Midi sonnait à la cathédrale lorsque les voitures y arrivèrent. Hélène, les yeux baissés sous son voile, s'appuyait légèrement sur le bras de son grand-père. Elle montait joyeuse cette large nef au haut de laquelle l'attendait dans une existence de richesse, de noblesse, de renommée. Une lumière multicolore, descendue des vitraux éclairait le pavé de marbre, et lui donnait l'éclat de prisme. Tandis qu'elle avançait dans ces rayons, on eût dit que les saphirs et les rubis venaient d'eux-mêmes se poser sur le satin blanc de sa longue traîne, de sorte que la jeune mariée marchait comme dans un sillon jonché de pierres précieuses. Près du chœur, d'autres vitraux, frappés aussi par le soleil étincelant, entouraient de clartés vives les chandeliers d'or sur l'autel, les bouquets de fleurs, la nappe de dentelle et le tabernacle, voilé de brocart. Hélène s'agenouilla sur le prie-Dieu de velours ; le marquis de Villepreux était à ses côtés, sa belle tête si aristocratique ressortait sur l'habit noir. Il était très pâle et baissait les yeux ; il s'inclina, lui aussi, et sembla s'abîmer dans une méditation profonde.

Les harmonies de l'orgues ne se faisaient pas entendre : On connaît peu, dans les églises d'Orient, le royal instrument ; mais, dans la tribune, un chœur de voix d'hommes, à quatre parties, laissait tomber de la voûte sonore une mélodie grave et pénétrante. Et, saisie par la splendeur de la cérémonie, éblouie par les lustres allumés, enivrée par le parfum de l'encens, Hélène demandait, avec ardeur, au ciel de bénir son union. C'était bien la confiante fiancée qui aime purement, saintement, celui dont elle va porter le nom. Il était bien l'idéal de ses rêves de jeune fille. Quelle confiance absolue elle avait en lui. Comme elle se laisserait vivre, bercée par le flot si doux qui allait l'emporter. Elle vivrait, en lui donnant toutes les joies profondes et vraies. C'était là son devoir maintenant, le cher devoir ! Et son cœur, délicieusement, s'attendrissait ; une larme montait à ses yeux, et de ses lèvres, entr'ouvertes par le sourire, s'échappait un soupir de bonheur.

Un soupir s'échappait aussi des lèvres de Villepreux ; mais un soupir d'indicible angoisse. La pâleur le gagnait ; un feu sombre s'allumait dans ses yeux. Le remords implacable l'avait ressaisi. Il était si coupable, si lâche, si misérable.

Il avait mal vécu, mais il avait été bercé sur les genoux d'une pieuse Bretonne, et des souvenirs de sa petite enfance il restait encore quelque chose. Quoi qu'il eût fait pour trancher dans sa foi, annihiler son espérance, au fond de son âme avait survécu une fibre chrétienne. La tête appuyée sur ses mains, il fermait à demi les yeux, et toute son enfance innocente revenait à sa pensée. Tout jeune il avait incliné la tête quand tintait la cloche à l'élévation ; tout jeune en les répétant avec sa mère il avait récité des prières, et sans qu'il les cherchât, malgré lui, par lambeaux, ces prières lui revenaient à la mémoire, et leur beauté et leur poésie le saisissaient en même temps qu'elles le remplissaient d'effroi. Sa lèvre était blême. Sans un puissant effort de son énergique volonté, tout son corps se fut mis à trembler. bercée par les chants de ce chœur à quatre parties, par ces beaux airs si pleins de mélancolie, sa pensée s'exaltait. Dans le nuage bleu qui montait des encensoirs d'argent, lentement balancés, se dessinaient des images chères au-

trois. Il revoyait une femme pâle et triste, en costume de veuve qui le regardait avec une expression si tendre, qui le serrait sur son cœur alors qu'il était tout petit, un enfant à l'âme innocente, dont les douces paroles le faisaient sourire, dont les baisers calmaient les pleurs. Et cette femme, c'était sa mère... et sa mère le pleurait maintenant comme on pleure un mort. Oh ! qu'il était misérable et qu'il était coupable de laisser couler de telles larmes. Un cri était près de lui s'échapper. Alors, il regardait Hélène, et lâchement, il capitulait avec sa conscience. La vue de cette jeune femme, si belle sous son voile de tulle captivait son cœur et bouleversait sa raison. Et cette jeune femme qui occupait toute sa pensée qui remplissait toute son âme, il la trompait, il lui mentait avec perfidie.

Une voix mélodieuse et bien timbrée le tira de sa cruelle rêverie. Cette voix disait : " Pour les pauvres s'il vous plaît. " Il leva les yeux, et à travers le brouillard de ses larmes, violemment contenues, il aperçut un officier de la marine anglaise donnant la main à une quêteuse vaporeusement vêtue de gris perle. Elle tendait une aumônière en velours rouge brodée d'or, dans laquelle tombaient des pièces blanches.

Oh ! l'aumône ! elle apaise les remords, elle purifie la richesse volée ! L'aumône serait peut-être la goutte de rosée qui tomberait sur son âme brûlée et tourmentée. Et magnifiquement sans les compter, il déposa dans l'aumônière de nombreuses pièces d'or. Hélène lui sourit avec reconnaissance.

Après la cérémonie, l'assistance passa dans une vaste salle dallée de pierre. Le registre fut ouvert sur la table et d'une main fiévreuse le marquis de Villepreux signa du grand nom usurpé aux nobles morts dont il s'était fait le descendant. Lord Elliott le considéra attentivement, étonné de sa pâleur et de son trouble.

— C'est étrange se disait-il à quel point il est impressionnable.

Mais pas un soupçon ne lui vint à l'esprit. Qui aurait pu supposer que ce noble gentilhomme fut le plus audacieux des faussaires. Personne ne le soupçonnait, et tous complimentaient Hélène ravie et souriante. Son grand-père la baisa sur le front et ses tantes s'approchèrent pour redresser sur les cheveux blonds les pétales de la guirlande de fleurs d'orange.

— Bonjour marquise, disaient-elles, chère marquise de Villepreux. Quel nom charmant ! comme il est distingué ! Oh ! ma petite Hélène, que nous sommes heureuses !

Les voitures emmenèrent le cortège. Le lunch fut superbe ; puis la jeune femme quitta le pays des Muses, ce cher abri où s'était écoulée sa jeunesse. Elle pleura en embrassant son aïeul, car l'adieu est toujours triste, lors même que l'on croit aller au bonheur. Elle monta dans le coupé de son mari, le sien maintenant. La ville fut traversée, et les roues de l'équipage amortirent leur bruit sur le sable d'une vaste cour et s'arrêtèrent après un élégant circuit, contre le perron de la belle habitation, récemment acquise par le gentilhomme français. Les mariés descendirent sous la véranda ornée de clématite. C'était, dès le vestibule, une impression de confort et de haute vie, mais Hélène ne voyait pas l'escalier de marbre orné de lampadaires et de statues, les palmiers dans les angles ; elle ne voyait pas non plus le riche mobilier du somptueux salon ; et sitôt qu'ils furent seuls dans cet appartement, où une profusion de fleurs leur souhaitaient la bienvenue, toute tremblante elle s'approcha de son mari.

— Combien je vous aime, lui dit-elle, et c'est pour la vie.

Il lui ouvrit les bras, elle appuya sa tête blonde et confiante sur sa poitrine et ils restèrent ainsi muets avec une telle intensité d'émotion qu'ils entendaient battre leur cœur.

— Mon bien-aimée, répéta Hélène, je vous aimerai toujours. Oh ! si vous saviez, si vous saviez à quel point vous m'êtes cher, si vous saviez comme j'ai mis en vous ma confiance, vous si noble ! vous si généreux !

Et ses larmes inondèrent ses yeux. De douces larmes : elle pleurait de bonheur tandis que le marquis la pâleur au front se répétait :

— Moi si noble ! moi si généreux !

VI

L'hiver était venu, et le marquis de Villepreux ouvrit ses salons. Ce fut alors un défilé mondain. Tout Athènes voulut voir de près ce jeune couple, dont la lune de miel ne pâlisait pas, voulut constater par quel charme cette belle jeune femme avait si complètement captivé le cœur du fier gentilhomme, et sans cesse devant la véranda, c'était un piaffement d'équipages, et dans les salons un frou-frou de robes de soie, un murmure de conversation animée, un cliquetis de porcelaines en vieux japon et d'argenterie armoriée pour le lunch de cinq heures.

—Hélène est bien la plus jolie de toutes, glissaient à l'oreille d'Yves les deux petites tantes, toujours fidèles aux réunions.

Et lui aimait à la regarder avec ses costumes de satin ou de velours, assise comme une reine sur le divan, au milieu de ses palmiers et de ses fougères.

Le vaste salon était meublé avec le goût parfait qui caractérisait le maître et la maîtresse de la maison. Un long divan en damas de soie brochée courait le long de la muraille ; les consoles dorées étaient chargées de vieux bronzes, de statuettes, de petits chevaux drapés en brocart, sur une table ronde, aux incrustations égyptiennes, s'entassaient dans un désordre voulu et calculé, des livres, des revues, des brochures. Les panneaux biseautés des grands miroirs de Venise, réfléchissaient les fleurs du parterre, le jet d'eau à égrete blanche, un pan du ciel bleu, et, dans la cheminée monumentale, décorée l'un beau groupe de marbre, brûlait un feu de romarin, à la flamme si claire et si odorante.

Ce premier hiver de leur union fut complètement heureux. Ils dépensaient leurs cœurs comme des prodiges ; jamais las de se redire leur ardente affection. Mais, pour Hélène les heures de fêtes étaient celles, bien rares, hélas ! où ils se trouvaient seuls. C'étaient pour elles de doux moments que ces instants d'expansion où elle laissait s'échapper l'être intime, délicat, qui vivait en elle.

Un soir de janvier, ils se trouvaient seuls devant la cheminée. Les flammes orangées léchaient l'écorce du romarin, la bouilloire d'argent chantait sur la table. Tout à coup Hélène prêta l'oreille à ce chant de l'eau bouillante.

—Écoute, écoute, mon bien-aimé, quelles jolies choses nous dit cette eau qui murmure.

Elle eut son joli rire, ce rire perlé si doux et si communicatif qui avait le don de dissiper les pensées amères de son mari. Elle continua et ses yeux couleur de pervenche riaient plus encore que ses lèvres.

—Je te préviens que ce murmure de l'eau nous fait un petit discours qui pourrait se dire en chaire.

J'écoute, répliqua Yves, traduit par toi, le sermon sera touchant.

Alors, d'une voix grave qui vibrait d'émotion, malgré l'apparence de ce jeu futile :

—Écoute, fit Hélène, elle dit, cette eau qui bouillonne : "Heureux, mille fois heureux, le mari et la femme qui, la main dans la main, devant la flamme du foyer ne souhaitent d'aller nulle part. Heureux sont-ils si leur demeure leur paraît le plus doux abri, le refuge contre toutes les peines et aussi le cher asile du vrai bonheur.

Et s'exaltant :

—Oh ! moi, mon bien-aimé moi j'aime tant notre chère demeure. La plus grande joie de ma vie, n'est-ce pas de m'y trouver avec toi, près de toi, loin des autres.

Maintenant elle le regardait avec des yeux humides et interrogateurs.

—Mais toi, mon Yves, toi, tu ne l'aimes pas assez notre foyer béni. Il semble que la solitude t'y pèse. Pourquoi tant de fêtes ? Je n'ai pas osé te l'avouer jusqu'ici ; je me suis efforcée d'être la femme élégante, la femme à la mode que tu désires ; mais que ces bals et ces dîners me fatiguent. Ah ! si je t'étais chère comme tu n'es cher, que les autres te seraient indifférents !

Yves était ému à un point qu'il n'aurait su dire. Il était heureux et effrayé du grand amour de sa femme. Il n'était pas digne d'inspirer une confiance si entière à ce cœur si aimant qu'il voulait s'appuyer, s'enlacer comme une liane. Quel guide était-il ? Quel appui ? Le sentiment de son indignité l'accablait, et il ne parvenait

pas à chasser ce nuage de tristesse dont le reflet donnait, d'ailleurs, un charme à son beau visage.

— Je le sens, reprit-elle, tu es triste, et jamais tu ne me confies la cause de ton souci. Jamais tu ne me parles de ton passé. Je voudrais porter ma part de ce qui t'opprime. Tu songes sans doute à ton père, à ta mère, à ceux qui t'ont chéri pendant ton enfance.

Et lui mettant un baiser sur le front :

— Oui, tu as dû beaucoup souffrir dans ta vie d'orphelin. Mais à présent, c'est fini de la solitude. Je suis là. Ma présence ne vaut-elle pas mieux pour te consoler que les bals et les fêtes. Tant de bruit étourdit. Ah ! mon bien-aimé ! je te le répète, tu ne m'aimes pas comme je t'aime.

Yves s'était levé. Jamais expression plus passionnée n'avait rayonné sur son visage ; et, s'approchant de sa femme, d'une voix tremblante, il balbutia simplement :

— Hélène !

Hélène était rassurée, et reprenant sa tâche de maîtresse de céans, elle versa de l'eau bouillante dans la théière de vieux japon.

— N'est-tu pas fière d'être servi par une marquise, une marquise authentique, en robe de satin, avec une rose dans ses cheveux ?

Une marquise authentique ! . . . Toutes ces paroles étaient pour Yves comme des coups de lanicère. Elles le flagellaient ; elles lui faisaient monter la rougeur au front.

Hélène versait avec grâce le thé bouillant dans la tasse de son mari ; il fut pris à deux, sur le guéridon, puis la jeune femme ouvrit le piano. Elle n'avait pas un grand talent, car elle s'était adonnée à la sculpture, mais elle jouait avec un sentiment profond ; elle était née artiste, et si les airs qu'elle exécutait n'étaient pas chargés de difficultés, ils n'en touchaient que davantage. Elle jouait tour à tour les morceaux que préférait Yves, et lui, les paupières baissées, écoutait . . . oubliant peut-être . . . peut-être se souvenant.

Et, tout à coup, quittant le piano :

— Ah ! dit-elle, veux-tu me faire un plaisir ? Le veux-tu ? Lorsque les beaux jours seront venus, nous chercherons, au bord de la mer, quelque nid dans la solitude. Nous oublierons le monde avec ses fausses joies et ses amitiés banales, et nous demanderons à l'existence ce qu'elle a de vrai et de meilleur : travailler et s'aimer . . . s'aimer de tout son cœur ?

Elle s'animait. Sur le guéridon, chargé de croquis et d'albums, elle prit un crayon et, vivement, se mit à dessiner, le front incliné, ses cheveux un peu frisés ombrant son délicieux visage.

Voilà le plan de ma villa, il est bien simple. A-t-on besoin du luxe qui nous entoure pour être heureux ? On l'a dit : le vrai bonheur coûte peu et ne demande qu'une petite place. Là, dans cette maisonnette, nous aurons des hôtes moins nombreux, et j'aurai du temps pour mes travaux. Croirais-tu que depuis huit jours je n'ai pu ni dessiner, ni modeler ; les réceptions ont pris toutes nos heures. Pourquoi user notre vie dans les discours futiles, quand il y a de grandes œuvres à accomplir, des mots si doux à se dire ?

Yves l'écoutait rêveur. Il éprouvait le besoin de l'existence fouettée, fausse et entraînante de la vie mondaine, bien plus encore par le désir d'apaiser ses remords que par un goût naturel. Il voulait s'étourdir pour oublier cette signature donnée, d'une main tremblante, le jour de son mariage, cette signature qui était la plus lâche des trahisons envers la plus noble des femmes. Que de fois le sentiment de cette lâcheté, qu'il s'efforçait d'endormir, s'éveillait tout à coup dans les profondeurs de sa conscience, et des douleurs sourdes, rongeantes comme celles d'un mal intérieur, le tenaillaient silencieusement. Supplice subi tout bas entre l'immortelle conscience et son visage souriant, qui disait à Hélène :

— Sois heureuse !

Elle désirait une villa au bord de la mer, et, dès le mois de juin, le splendide hôtel d'Athènes fut abandonné pour la petite maison blanche de Phalère. Cette maisonnette, enguirlandée de lianes, faisait contraste avec l'aridité du pays. C. n'étaient à l'entour que rochers déserts, champs incultes, divisés par des haies

infranchissables, où les cactus trapus amoncelaient confusément leurs raquettes épineuses. Mais que la rade bleue était admirable. De l'atelier d'Hélène on la voyait, à peine moirée de quelques vagues, et la jeune femme regardait, en poète et en artiste, la transparence du ciel, la perspective fuyante des rivages, la brusque saillie des promontoires. On aurait pu imaginer d'endroit mieux choisi pour le rêve et le travail. La mer venait mourir au pied de la vérandas, et les journées s'écoulaient douces et tranquilles en face de ces eaux frangées d'écume et qui semblaient raconter, dans leur murmure, la longue histoire des siècles passés. Puis lorsque venait le soir, tous deux causaient dans leur jardin, semblable à tous les jardins de la Grèce, qui, en été, sont brûlés et arides, n'ayant d'autres fleurs que des pourpiers et de grands tournesols. Mais, avec l'heure tardive, quand le jasmin y embaume, et que les étoiles les éclairent, qu'ils deviennent poétiques, ces jardins de l'Orient. L'olivier frissonne dans le clair de lune, et le rossignol répond au grillon caché dans les touffes de myrte. Bien souvent, délaissant la vérandas, ils montaient dans leur barque blanche, recouverte d'un tendelet de pourpre, et six rameurs maltais souples et vigoureux les promenaient sur la rade de Phalère.

Hélène écoutait, heureuse, la causerie variée et grave de son mari. Il disait autrement et mieux encore, lui semblait-il, quand elle seule l'entendait.

A force de vivre à côté de cette intelligence d'élite, Yves ressentait son influence salutaire. Près d'Hélène, son sens moral se relevait, et, heure par heure, la nature droite et franche de la jeune femme agissait sur lui, lui rendait ses qualités natives, ses qualités d'autrefois, quand, petit enfant, il demeurait sur la lande près de sa bonne et sainte mère. Que devenait-elle la pauvre Bretonne ? Elle pleurait, elle souffrait, elle regrettait son fils, elle vivait dans une médiocrité voisine de l'indigence, et lui avait un palais à Athènes et une villa à Phalère ! "Je vis !" S'il avait pu lui envoyer une partie de ses richesses, mais elle les eût repoussées avec horreur, préférant l'indigence au bien mal acquis.

Un soir, plus que de coutume encore, Yves, assis dans le petit bateau, songait à sa mère avec un poignant remords. La barque venait d'accoster. Villepreux, sautant sur la plage, offrit la main à Hélène, l'aidant à franchir l'étroite passerelle. Puis, laissant les rameurs se rafraîchir devant une corbeille de grenade, ils se mirent à marcher, heureux d'être ensemble, de serpenter à travers les rochers déserts, de longer les sentiers à peine tracés dans le sable. Devant eux s'élevaient les montagnes aux flancs recouverts d'une végétation brûlée, aux sommets couronnés de ruines. L'horizon était noyé dans cette vapeur dorée qui suit les chaudes journées. De tous côtés, de ci, de là, les grillons chantaient sous l'herbe rase ; de tous côtés, de ci, de là, les barques aux voiles blanches couraient sur la mer bleu. Jamais Hélène n'avait été plus confiante, plus joyeuse. En ce moment, ils gravissaient un étroit sentier. Des brebis à la toison brune agitaient leurs clochettes dans le maigre pacage ; le berger préparait son repas du soir, en essayant de faire rôtir un morceau de chevreau sur l'âtre fumée d'un buisson de lentisques. Au loin, les maisons du village avaient toutes cette forme carrée d'un dé à jouer et cette couleur blanche que leur donne la chaux et qui rappelle le temps de la domination turque. Les promeneurs venaient d'atteindre le petit hameau. Au seuil des maisonnettes, les femmes filaient au fuseau avec leurs longues quenouilles en forme de raquettes. D'autres tissaient le coton filé, à ce métier qui demeure en permanence près de la porte. D'autres encore brodaient ces merveilleux ouvrages qui demandent des années de patience. Elles traçaient sans modèle, de charmantes arabesques, variées par une fantaisie toujours heureuse. Toutes ces pauvres Grecques étaient artistes sans le savoir.

Yves et la jeune marquise furent bientôt entourés. Dans ces campagnes brûlées par le soleil, où l'argent est si rare, l'arrivée d'un étranger est une bonne fortune. Et tous offraient leurs humbles richesses. Les hommes apportaient des pierres, des médailles ; les enfants, des coquillages ; les femmes déployaient leurs longues écharpes si richement brodées, et, en les offrant, l'œil suppliant et la voix tremblante, l'une disait :

— Mes enfants n'ont pas de pain.

L'autre :

— Mon mari est malade, je n'ai pas de remèdes.

Et Hélène achetait, heureuse de soulager ces misères, tandis que le marquis soldait ces pierres, ces coquillages, ces écharpes avec une générosité princière. Sa main ne comptait pas en donnant les pièces d'or ; et toujours il avait cette même pensée, la seule qui calmât ses cuisants remords : l'aumône purifie.

On les bénissait. Les mains se joignaient en signe de reconnaissance ; les yeux étaient humides ; mais si la joie de ces pauvres Grecques était vive, elle n'était ni bruyante, ni exclamative. C'est surtout en Orient que le bonheur est chose grave.

Ils avaient quitté le village et suivaient un chemin bordés de poivriers aux feuilles retombantes comme celles des saules. Dans ce chemin une chaumière se dressait solitaire, et sur la porte, deux femmes étaient assises. La grand'mère filait sa quenouille, la tête basse et un peu tremblante. L'autre très jeune, aux yeux noirs, au teint mât, au profil pur, chantait en filant aussi, tandis que par un mouvement imperceptible du pied, elle balançait un berceau où reposait un enfant. Il est si humble le berceau du petit paysan grec, il tient si peu de place ; il est si près de terre qu'on passe à côté presque sans l'apercevoir et sans deviner qu'un petit homme y sommeille, y rêve et y grandit.

C'est une antique coutume : quelques jours avant le mariage, le fiancé choisit un arbre, et le fait tomber sous la hache. Alors, en songeant à l'enfant qui sera son fils, il coupe un morceau du tronc, le fend par le milieu, abandonne une des moitiés et dans l'autre creuse un nid véritable, où tous ses enfants dormiront l'un après l'autre, et où la mère les bercera en chantant, de sa voix jeune et fraîche, une antique berceuse, un air qui vient de loin, du souvenir et des traditions des générations mortes et que, plus tard, le bel enfant redira à ses fils.

Elle chantait, la jeune mère, en balançant la corbeille de sycomore. Elle chantait et redisait ce "nana, nana," doux mot de tendresse qui se traduirait en France par "dodo, dodo." Elle chantait et elle promettait à son ange endormi, elle si pauvre, des choses merveilleuses.

Au dehors le soleil couchant dorait toujours les branches flexibles ; il filtrait ses rayons sur le berceau : l'aïeule continuait à filer en branlant sa tête blanche, et le marquis et Hélène regardaient et écoutaient très attendris. En rythmant son chant au balancement du petit berceau, si ras de terre, la jeune voix disait, dans la vieille langue grecque :

Nana, nana mon cher fils,
 Mon cher petit Pallicare,
 Dors bien, mon cher enfant.
 Je te donnerai quelque chose de beau,
 Alexandrie pour ton sucre,
 Le Caire pour ton riz,
 Et Constantinople
 Pour y régner trois ans,

Et puis trois villages
 Et trois monastères.
 Les villes et les villages
 Pour t'y promener,
 Et les trois monastères
 Pour y prier.
 Nana, mon cher fils,
 Mon cher petit Pallicare

La jeune femme s'arrêta confuse, car elle venait d'apercevoir les visiteurs. Et se levant avec vivacité, abandonnant la balancelle aux soins de l'aïeule, elle s'avança en donnant le salut grec : les mains croisées sur la poitrine. Hélène franchit le seuil. Elle voulait voir la demeure de cette mère, qui promettait le Caire à son fils et puis Alexandrie, puis des villes, des monastères. Et, dans ce logis, aux murs blanchis à la chaux, elle n'apercevait que de vieux ustensiles de ménage noircis et

poudreux, aux formes primitives. Quelques urnes de terre servaient de buffet : on y enfermait l'huile et le maïs. Quelques paniers en roseaux tenaient lieu d'armoires. Une outre, pendue au mur, représentait la cave. Un grossier tapis, le lit. Et c'était là, sur cette terre battue, recouverte d'un simple feutre, que la jeune mère dormait près du berceau. Et pourtant elle disait à son fils :

Nana, Nana,
Je te donnerai Constantinople.

Hélène souriait, et, s'approchant d'Yves, elle lui murmura à l'oreille :

—Et nous, que lui donnerons-nous, à ce bel enfant, pour son riz et pour son sucre ?

Et le marquis déposant cinq pièces d'or sur la couchette :

—Tenez, dit-il, voilà pour votre cher petit Pallicare.

L'aïeule et la jeune mère se confondaient en remerciements ; puis leurs bienfaiteurs ayant disparu au tournant du chemin, la paysanne reprit son antique berceau et sa voix s'éleva fraîche et pure dans l'air du soir.

Hélène marchait silencieuse et tout à coup prenant la main d'Yves, la porta vivement à ses lèvres.

—Que fais-tu donc ? dit-il étonné.

—Je t'aime, vois-tu, parce que tu es généreux. Tous ceux de ta race ont pu être braves et loyaux, mais tu leur est supérieur encore. Tu as une vertu qui m'a pris l'âme. Je t'aime pour cette vertu si belle : la charité.

Et Yves, saisi de confusion, maudissant son éternel mensonge, se sentit le cœur percé par le cruel aiguillon. Le soleil baissait. Le sentier bordé de myrtes et de touffes d'acanthes, s'emplissait d'ombre. La mélancolie vague du soir descendait sur la terre. Hélène se perdait-elle dans la rêverie des temps anciens ? La vue de ce petit enfant endormi dans le creux du berceau primitif lui avait-elle rappelé toutes les générations qui avaient ainsi somméillé, et qui étaient mortes, jonchant de leurs ossements blanchis, le vieux sol de l'Attique ?

Non, vraiment, le berceau ne lui faisait pas songer à la tombe ; il n'éveillait en elle que des idées de vie et d'espérances, car elle souriait. A qui souriait-elle ? Était-ce à un ange inconnu qui bientôt viendrait charmer sa vie. Oui, sans doute elle y songeait, car elle dit à mi-voix :

—Le cher petit que nous attendons, n'est-ce pas mon bien-aimé, ne dormira pas dans le tronc d'un sycamore, nous lui préparerons un berceau doré aux rideaux de dentelles ?

Et ce sujet, sur lequel elle aimait à revenir, l'animant, elle continua, confiant à son mari, toutes ses rêveries. Leur cher ange serait le plus beau de tous les enfants. Sa vie ressemblerait à une avenue fleurie dont leur tendresse écarterait les ronces, leur fils serait en tout digne de sa race, il prendrait exemple sur son père. En disant ces choses, elle regardait Yves avec une expression d'amour vrai.

—Tu ne réponds pas, fit-elle enfin. N'es-tu pas heureux ? On dirait que tu pleures.

—Oui, répondit-il, je pleure parce que les larmes sont les plus vives expressions de la joie.

Il mentait. Il n'osait lever ses yeux troublés sur les yeux limpides et transparents comme la lumière même. Il sentait le remords vengeur l'envahir à nouveau, et il demeurait accablé sous le poids de son indignité. Une cloche en sonnant attirait leur attention. Cet appel à la prière venait d'une petite chapelle qui s'élevait au milieu de la campagne déserte. Elle était là, bien antique, toute blanche sous les rayons de lune, seule, toujours fermée et mystérieuse ; mais, ce jour-là, la porte était ouverte. Le matin même, des pèlerins étaient venus s'agenouiller devant la statue du saint.

—Allons prier pour lui, dit Hélène ; le veux-tu ?

Ils entrèrent. C'était une tranquillité profonde. Autour de cette chapelle, la grande plaine s'étendait couverte de vers luisants, et des rayons de lune envoyaient leurs reflets par les vitres en forme d'orgive.

Yves s'agenouilla. Et tout à coup, une tristesse invincible s'empara de son cœur.

Il aurait dû être heureux en ce moment, mais à la pensée de son fils, le souvenir poignant de sa mère lui était de nouveau revenu plus vivace, plus douloureux, le souvenir de sa mère abandonnée, toute seule, dans sa chaumière bretonne et qu'il ne reverrait plus jamais ; de cette pauvre mère, si dévouée, si tendre et qui jamais ne connaîtrait même l'existence de son petit-fils. Et pourtant elle aussi, comme la paysanne de l'Attique, avait longuement berçé son cher Yves, dans un berceau de bois grossier en lui chantant les ballades bretonnes.

Il se plongeait dans un songe de passé et d'avenir et il sentait l'angoisse qui grandissait. Son fils allait perpétuer son mensonge. L'ange à l'âme si pur serait à son tour possesseur d'un patrimoine volé. La foudre vengeresse n'éclaterait-elle pas quelque jour sur cette tête innocente ? Que de fois les fils ont porté le poids des crimes de leur père. Il étouffa un douloureux soupir.

Hélas ! n'était-il pas fatalement rivé à cet odieux mensonge qui maintenant lui causait une aversion si grande.

Il lui fallait tromper partout, tromper toujours et montrer à tous un visage souriant, quand il avait le désespoir dans l'âme. O Dieu ! O Dieu puissant ! mais il n'a donc plus jamais un moment de paix, un moment de joie, l'homme qui porte dans sa conscience, le poids d'une faute ! Ah ! comme ils changent les aspects par lesquels se présente à la pensée le monde moral. Quel transformation ! Avant son mariage, lorsqu'il était un naufragé au milieu du désert de l'Océan, lorsque la foi de son enfance était en léthargie, engourdie par les sophismes, la fausseté et le vol ne lui avaient semblé que des armes indispensables dans la lutte pour l'existence ; mais après quelques mois passés dans le noble voisinage d'Hélène, à qui un simple subterfuge était impossible, il rougissait de sa duplicité. Il ne se comparait plus au pirate audacieux ; mais il avait envie de s'écrier dans un indicible mépris pour lui-même :

— De quel droit suis-je ici, moi dont la place est au baigne ?

Cette fatalité pesait sur lui ; qu'il ne pouvait avoir que de la considération volée. Pour que les autres le respectassent, il devait, lui, mentir toujours.

— Oh ! quelle vie est la mienne, se disait-il, et pourtant je suis envié de tous !

Hélène, sa prière achevée, se leva et sourit à ce mari loyal, chevaleresque, généreux, en qui elle avait une foi absolue.

Ils regagnèrent leur embarcation. Par ce soir d'été, la mer ressemblait à un miroir phosphorescent ; des milliers d'étincelles folles y couraient ; les plus légers mouvements de la barque dégageaient, dans les remous de l'eau attiélie, des clartés couleur de ver luisants ; les étoiles scintillaient au ciel, et la nuit était si douce que de retour à la villa de Phalère, longtemps ils demeurèrent assis, la main dans la main sous la véranda enguirlandée de clématies et de jasmins. A quelques semaines de là, sur la demande d'Hélène, Villepreux fit seller son cheval et partit pour Athènes. Son but était de s'en remettre au bon goût de Milles de Deauville pour différentes acquisitions. Ces achats de mousselines et de dentelles seraient le commencement de la layette. Hélène désirait coudre, broder elle-même ces vêtements mignons. Quelle joie pour les vraies mères, pour celles qui le sont à l'avance par le cœur, de voir, chaque jour, se grossir l'élégant étalage des bonnets à ruches, qu'on essaie sur le poing et des longues robes blanches ornées de nœuds de rubans.

Yves fut mille fois le bienvenu à la villa des russes, et lorsqu'il annonça les espérances de la jeune marquise, ce furent de délirants transports.

— Quelle bénédiction divine, mon cher neveu, s'écria Mlle Alix ; elle ne va donc pas s'éteindre votre noble race. Quel nom donnerez-vous à votre jeune héritier ? Un nom historique, n'est-ce pas ? Si vous le nommiez Godefroy, comme un des illustres de Deauville mort aux croisades. Ecoutez comme cela s'harmonise : Godefroy de Villepreux !

Et Irène le visage radieux :

— Oui, oui, ma sœur, cela sonne d'une manière délicieuse : Godefroy de Villepreux ! Ah ! je vois déjà notre jeune neveu devenu homme et séduisant cavalier comme son père. Je le vois s'avancant dans un salon, ayant pris vos manières si distinguées, mon cher Yves ! Notre arrière petit-neveu sera ravissant s'il ressemble à sa mère, et plus beau encore s'il ressemble à son père.

Elles serraient toutes les deux les mains du marquis.

—Mon bien cher Yves, nous nous chargerons de la robe de baptême, nous les broderons de nos blanches mains. Nous y mettrons un écusson portant vos armes. Nous le placerons dans les broderies du tablier.

—Oui, oui, reprit Irène, dans les broderies du tablier, et je vous le garantis, vu de face cet écusson sera du plus belle effet. Ah ! mon très cher, dites bien à Hélène que nous aimerons à la folie son petit Godefroy.

En parlant ainsi les deux sœurs posaient, sur leurs cheveux poudrés par les ans, d'élégants chapeaux ; puis, ayant donné l'ordre d'atteler le landau que leur avait offert leur neveu, elles se firent conduire à Athènes, ayant devant elles leur lévrier aux pattes teintes en or, leur beau Raggi, aux formes fines et nerveuses, ce compagnon ordinaire de toutes leurs promenades. Elles devaient aller de magasin en magasin, et, dès le soir, envoyer à Hélène des modèles du meilleur goût.

Et, pendant, ce temps, Yves, laissant Elie Michelin à ses études archéologiques quitta, lui aussi, la villa des Muses pour faire de son côté, divers achats.

Arrivé à l'embranchement de la rue d'Eole et de la rue d'Hermès, il s'arrêta devant la Belle-Grèce, le café en vogue. Autour des tables de marbre, une cigarette à la main, dégustant des sirops ou des sorbets, la fine fleur des citoyens d'Athènes agitait la question de paix ou de guerre, et, lançant dans les airs de légères spirales blâmait ou approuvait le ministère. Les guéridons débordaient jusque sur le trottoir, avec des bruits de monnaie, des appels, des tintements de verres. Au passage du marquis, bien des mains se tendirent vers la sienne, bien des saluts s'échangèrent, et tous s'inclinaient avec respect. Nul mieux que le fier et beau de Villepreux ne savait traverser les groupes avec élégance et gravité. Toujours il circulait masqué, ganté, plastronné. Il ne se départait jamais de son armure de noblesse et de distinction. Homme du monde, homme correct, c'était le résumé de son attitude dans la vie. Du reste, il jouait son rôle de grand seigneur sans le moindre effort ; ce rôle étant devenu sa nature même.

Il pénétra dans une salle chargée de dorures, où les garçons, habillés à la française, servaient comme à Paris. Les journaux lui furent apportés. Dans les différentes gazettes, il ne cherchait guère que les nouvelles politiques, et encore les parcourait-il rapidement, la tête penchée sur les feuilles.

—Tiens, fit-il avec une sorte d'étonnement, et il relut l'entrefilet suivant :

« Hier, le yacht de lord Elliott est entré dans les eaux du Pirée. Notre fidèle ami veut donner à la Grèce une nouvelle preuve de ses sympathies. Une guerre contre la Turquie est menaçante et il met à sa disposition de notre souverain, le roi Georges, une somme de vingt mille livres sterling. Ah ! est lointaine l'époque où l'Europe entière se passionnait pour les Hellènes. Les élans n'ont point de retours périodiques. Comme les vieillards, notre temps vit d'intérêt et non de dévouement. Lord Elliott fait exception : c'est le dernier des chevaliers errants. La Grèce songe à prendre les armes et il accourt. »

En repliant le journal, Villepreux songeait à la vie aventureuse de sir Georges. Depuis une année, il avait rarement écrit. Sa dernière lettre était datée de la côte du Zanzibar.

Yves ne s'étonnait pas de ce besoin incessant de mouvements et d'aventures ; car depuis longtemps, il avait deviné le sentiment du loyal Ecossais.

Le marquis se fit apporter un sorbet, et tout en se reposant des courses de la matinée, il considérait l'animation de la Belle Grèce. Devant la porte, des Italiens voyageurs donnaient un concert de mandolines. Quelques Levantins, la tête couverte du fer, les écoutaient en silence : leur jouissance, c'était la quiétude.

Villepreux, ayant achevé son sorbet, se disposait à quitter la Belle-Grèce, et vivement, sa main se tendit vers celle d'un ami.

—Ah ! cher lord, s'écria-t-il avec effusion chaleureuse, quelle excellente rencontre. Je lisais à l'instant même la nouvelle de votre retour. Vous voilà donc revenu sain et sauf de cette lointaine Afrique. Soyez mille fois le bienvenu.

Lord Elliott, le teint bronzé par ces voyages, le visage toujours énergique, serrait avec loyauté, la main qui avait saisi la sienne ; puis, s'adressant à un jeune homme grand et mince, le compagnon fidèle de son dernier voyage.

—Quelle bonne fortune de trouver ici le marquis de Villepreux ! Que je suis heureux de vous le présenter. Le voilà enfin, mon cher Michel, cet ami que vous désiriez tant revoir. Vous regrettiez si sincèrement d'avoir perdu sa trace.

Et, se tournant vers Yves, dont la lèvre frémissait :

— Mon ami Michel Normand ne vous en voulait pas de vous être ainsi dérobé sa reconnaissance ; il voyait dans votre abandon une délicatesse de plus. Que de fois il m'a dit votre générosité.

Le marquis eut un sourire forcé et tendit la main, essayant de faire bonne contenance, mais il était d'une pâleur livide et il regardait, avec un étonnement difficile à dissimuler, ce jeune homme qui avait quelque chose de militaire dans sa taille très droite et dans l'énergie de son visage. Les yeux bleus de Michel Normand exprimaient la surprise, et sa main avancée, dans un élan de gratitude, s'était subitement retirée.

— Que signifie cette étrange réserve ? se demandait lord Elliott.

Quant à Yves, il faisait appel à tout son sang-froid. Un drame allait se passer ; il le comprenait. Il fallait être audacieux à tout prix ; mais combien son rôle était difficile. Le comédien ne savait rien absolument de cet étranger. Le mensonge lui était familier, et comme il avait fait venir les vieilles chroniques de la famille de Villepreux, la correspondance du mort, et qu'il les avait étudiées avec soin, il pouvait, dans bien des circonstances, sortir des difficultés. Mais pas une lettre ne mentionnait le nom de ce Michel Normand, qui se disait lié à son bienfaiteur par une reconnaissance éternelle.

Quel était le sujet de sa gratitude ? Yves ne pouvait le deviner. O Providence ! l'heure du châtement allait sonner. Ils sont aussi simples qu'inattendus, les moyens employés par la justice divine pour atteindre le coupable. Il aurait dû prévoir cette possibilité de la rencontre d'un ami. Il aurait dû fuir loin du vieux continent, se condamner à l'exil, l'éloigner de tous comme un lépreux. Et maintenant comment sortir de cette impasse ?

— De l'audace, pensa Yves.

Et donnant à sa voix un accent de fermeté, appelant de nouveau à l'aide son plus séduisant sourire.

— Mais je crois, en vérité, mon cher Michel, que vous hésitez à me reconnaître : c'est que les années et les voyages nous changent. Moi-même, en vous voyant près de lord Elliott, durant un instant, je me suis demandé qui vous étiez... Ah ? le souvenir me revient : la mémoire du cœur est infailible. Qu'ai-je fait pour vous, mon ami ? Rien, en vérité, rien... N'en parlons jamais, c'est une bagatelle. Et maintenant, nous allons fêter notre bonne réunion. Qu'êtes-vous devenu ! Racontez-moi cela, mon cher... Moi, vous le voyez, ma vie est bien simple, me voici fixé en Grèce. J'ai épousé une femme charmante, la petite-fille d'un ami de lord Elliott.

Le marquis interrogeait, anxieux d'obtenir des éclaircissements. Un mot de Michel Normand, peut être, lui ferait-il deviner la nature du service autrefois rendu. Mais rien. Le jeune homme avait un sourire singulier, d'une ironie froide, et le vin de Chypre apporté, il refusa de le boire, prétextant une indisposition subite ; puis quittant le café de la Belle-Grèce, entraînant à sa suite lord Elliott jusque sous les ombrages du Jardin de la Reine :

— Je jurerais, dit-il, la main sur le Christ, que cet homme, auquel vous venez de me présenter, est un imposteur.

L'Écossais tressaillit et son regard loyal exprima le plus vif étonnement.

— Que dites-vous, Michel ? Le marquis de Villepreux un imposteur ?... L'homme le plus généreux qui fût jamais.

L'étranger eut encore, sur les lèvres, son sourire incrédule, et, d'une voix très lente, la tête baissée et l'œil pensif, comme s'il rappelait ses souvenirs.

— Je vous jure de nouveau que, dans la vie de cet homme, il y a un mystère.

Et s'animant :

— Croyez-vous que je puisse avoir oublié, au point de ne pas le reconnaître, ce marquis si généreux, qui, un jour, me sauva plus que la vie. Un soir, à Monte-Carlo, je jouais... je jouais sur l'honneur, et je perdais toujours... Eperdu, j'allais poser un revolver sur ma tempe. Personne, je le savais, ne m'aurait prêté la somme énorme que j'avais engagée. Ma mère, veuve, était sans fortune. Des amis, je n'en avais plus, puisque j'étais ruiné. Et, tout à coup, la porte de ma chambre s'ouvrit. Un inconnu, que j'avais à peine remarqué dans la salle de jeu, venait à moi. Il avait un beau visage que la pitié rendait presque divin. D'un coup d'œil rapide, il

aperçut l'arme et, devinant mon désespoir, il m'arracha brusquement ce revolver; que j'avais déjà chargé.

— Ah ! me dit-il sévèrement, est-ce ainsi qu'on déserte la vie."

Puis d'une voix plus douce :

— J'ai vu, à la contraction de vos traits, qu'elle était votre angoisse. Vous êtes trop jeune pour mourir. Vous n'avez pas vingt ans. Je solderai votre dette : en retour, jurez-moi de ne plus toucher une carte."

— Il a payé ma dette, continua Michel, et moi j'ai tenu ma promesse. Ah ! dans ma vie de soldat, durant les r... les campagnes africaines, j'ai revu sans cesse, dans ma mémoire et dans mon cœur, ce visage béni, si grave, si beau. Oui... oui..., je l'affirme encore, celui qui a eu l'audace de m'appeler son ami à la Belle-Grèce n'est pas le marquis de Villepreux. Ma gratitude ne saurait me tromper.

Lord Elliott écoutait, ne pouvant croire à cette étrange histoire. Il y avait donc un drame dans la vie du mari d'Hélène... Peut-être un vol infâme... qui sait... un assassinat. Il se rappelait maintenant cet air si souvent préoccupé de Villepreux et ses retours subits à la causerie du moment. Et puis, le jour du mariage, qu'elle pâleur, qu'elle émotion vive, comme sa main avait tremblé en donnant la signature qui le faisait à jamais le mari de Mlle Michelin. Une épouvante s'emparait de l'Écossais. Était-ce possible que la confiante Hélène, au bonheur de laquelle il s'était sacrifié, fut devenue la femme d'un voleur et d'un faussaire. Oh ! non, Michel Normand se trompait. Et, vivement, s'accrochant à un espoir :

— N'y aurait-il pas deux Villepreux. Où habitait celui que vous avez connu ?

— Au château de Villepreux, en Bourgogne. Il était le dernier de sa race.

Lord Elliott baissa la tête ; puis, tout à coup, le sang empourprant son visage.

— Mais savez-vous que c'est moi qui l'ai présenté à mon vieil ami Michelin. Savez-vous que c'est moi qui l'ai patronné dans la société d'Athènes. S'il est le mari indigne de la femme la plus charmante qui soit au monde, je puis me frapper la poitrine et m'écrier : C'est ma faute... Cette pensée est horrible... Vraiment, vous m'affirmez que cet homme n'est pas le marquis de Villepreux... En êtes-vous bien certain ?

— Je suis parfaitement certain de ce que j'avance, répliqua Michel de sa voix grave et lente. Il y a, sous ce titre usurpé, une machination quelconque. J'ignore quelle est cette trame ; mais il est un moyen bien simple de confondre l'imposteur. Demandez-lui ce qu'il a fait pour moi, et, je vous le jure, il ne pourra vous répondre, car la bonne action du marquis de Villepreux n'est connue que de lui et de moi.

Il reprit vivement :

— Nous devons agir. C'est un devoir. Il y a eu peut-être un crime commis, et les crimes doivent être punis.

Lord Elliott chancelait en marchant.

— Quoi, disait-il, celui que j'ai appelé mon ami... celui que j'ai donné pour protecteur à ma chère Hélène serait l'être le plus vil qui soit sur terre. S'il en est ainsi j'arracherai le voile qui couvre son mensonge. Ah ! le misérable, le bandit, le traître, l'hypocrite Judas.. Et dire que je l'ai sauvé du naufrage...

Une colère violente s'emparait de l'Écossais. Michel dut le calmer.

— Rentrons, dit-il, les promeneurs arrivent dans le Jardin de la Reine ; ne leur donnons pas en spectacle notre indignation. D'ailleurs, avant de poursuivre l'imposteur, réunissons nos preuves. Sommez-le, je vous le répète, de vous dire ce qu'il a fait pour moi. Son ignorance sera notre certitude.

Et, tandis que ces deux hommes concevaient les terribles soupçons, Yves quittait le café de la Belle-Grèce et reprenait, à cheval, la route de Phalère.

La soirée s'avavançait. Bientôt, quelques étoiles se mirent à trembloter au-dessus des rares bouquets d'oliviers. Mais, pour lui, le calme de cette soirée demeurait sans influence. Il éprouvait, dans tout son être, une impression d'effroi. Lui, si audacieux pourtant, se sentait pris d'une folle terreur. Une voix infallible lui disait que Michel Normand avait percé le mystère. Lord Elliott allait-il se dresser comme un justicier sur la route du lâche et du voleur?... Villepreux dut ralentir le galop de son cheval. Il sentait comme une main de fer le saisir à la gorge et l'étrangler.

— Le malheur est là, balbutia-t-il, c'est la justice du ciel qui va m'atteindre... ce ciel dont je m'obstinais à nier la puissance... Ah! j'y croyais quand j'étais enfant! Pourquoi, mon Dieu! pourquoi avoir étouffé les enseignements de ma mère!

Il frémissait. Puis, par un effort violent de sa volonté, il chercha comment conjurer le danger.

— Si je m'enfuyais!... Non, cela serait tout avouer: Hélène me mépriserait... Peut-être, après tout, parviendrai-je à dominer la situation... Peut-être, devant mon assurance, ce Michel Normand croira-t-il à une erreur de ses yeux.

Mais Yves n'avait point foi en ce peut-être. Et, tout à coup, il tressaillit: le long des falaises basses, sur le terrain émaillé d'herbes marines, Hélène, une dentelle blanche jetée sur ses cheveux blonds, venait à sa rencontre. Loin d'Yves, le jour ensoleillé lui avait paru sombre, solitaire et triste. Plus d'une fois, l'ébauchoir lui était tombé des mains; et maintenant, elle s'avavançait, une lueur joyeuse dans les yeux, sa jolie tête baignée dans un blanc clair de lune. Yves s'arrêta, sauta lestement à terre, et tout deux, dans cette solitude, restèrent un instant les mains dans les mains.

— Je t'aime trop, dit enfin la jeune femme; je ne puis me passer de ta chère présence. Dès que tu n'es plus là, je commence à souffrir. Loin de toi le temps est long.

Yves lui souriait et, pourtant, son cœur se serra, tandis qu'il pensait:

— Si elle apprenait la vérité!

Il avait remis son cheval aux mains de Sourousis, et, donnant le bras à Hélène, étroitement serrés l'un près de l'autre, ils se mirent à marcher d'un pas lent, sous le charme de la nuit d'été. Ils traversèrent le jardin, où les genêts d'Espagne embaumaient, où les yuccas dressaient leurs feuilles métalliques; puis, ils se trouvèrent assis, côte à côte, sous la véranda.

— Eh bien, fit doucement la jeune femme, parle-moi de mon grand-père, de mes tantes. Que dit-on là-bas? M'enverra-t-on promptement les mousselines, les broderies? Pendant bien des jours, j'abandonnerai la sculpture pour n'être plus qu'une simple ouvrière. Quel bonheur de tirer l'aiguille pour ce petit enfant, qui sera notre fils.

Il répondait avec douceur, mais brièvement. Il ne pouvait se soustraire au souvenir de la fatale rencontre. Sans cesse, il cherchait dans son esprit quel service le marquis de Villepreux avait pu rendre à ce Michel Normand. Sa tête était en feu, il souffrait cruellement.

— Que c'est bon de vivre, s'écria soudainement la jeune marquise. Près de toi, tout me paraît charmant. Comme tout est tranquille à l'entour. Pas une feuille ne frissonne, on dirait que les arbres s'endorment; le rossignol leur chante sa berceuse. Que j'aime la vie, que je la trouve belle... belle comme la lumière du ciel sur les eaux. Vois donc cette mer devant nous, cette étendue infinie si pure et si transparente que le regard y pénètre... Comme les étoiles se jouent sur les vagues... quels reflets diamantés! Oh! j'aime la mer... Et toi, l'aimes-tu aussi, ce grand champ libre, sur lequel nous voguerons ensemble lorsque tu m'emmèneras là-bas, dans cette France lointaine, où tous les tiens ont vécu? Que je désire connaître ton vieux château, prier sur la tombe de ta mère. Yves cacha son visage dans ses deux mains; puis, au bout d'un instant, relevant le front:

— Plus tard, dit-il d'une voix étouffée, plus tard je t'emmènerai à Villepreux; mais attendons encore. Il est si triste le vieux castel avec ses hautes murailles grises. Nous y conduirons, quelque jour, notre enfant.

Il parlait du castel de ses ancêtres, mais ce qu'il revoyait, c'était sa chaumière bretonne perdue dans la lande déserte; ce qu'il contemplait, c'était la mer sauvage et terrible de là-bas, qui, aux jours de tempête, hurlait en se déchaînant sur les rochers de Quiberon. Ah! ils revenaient tous ses souvenirs d'enfance et de Bretagne; ils se pressaient, implacables, dans sa mémoire; ils redevenaient vivants. Et ce n'étaient pas les eaux diamantées de Phalère qui passaient sous les yeux d'Yves, mais, au contraire, la sombre vision des récifs de l'Armérique, les feux de la côte, les vagues blanches d'écuene s'acharnant sur les écueils avec un fracas terrible, et la tristesse du ciel breton, presque toujours plombé. Tout cela lui semblait la vision d'un pays plein d'épouvante, et il se rapprochait d'Hélène en disant:

—Restons en Grèce quelques mois encore. — c'est le pays qui a toutes mes préférences, puisque c'est celui où je t'ai connue, où je t'ai aimée. — où je t'aime. . . si tu savais à quel point.

Elle eut un mouvement de léger reproche ; elle était déçue.

—Ah ! je vois bien que je ne ferai jamais ce voyage. Tu le retardes toujours. Mais, au moins, parle-moi de ton enfance. N'est-ce pas une belle soirée pour les confidences. Pourquoi ne jamais t'ouvrir sur ton passé ? Pourquoi ce mot seul met-il une ombre sur ton front ? Aurais-tu éprouvé un grand chagrin ? . . . Aurais-tu aimé une belle jeune fille qui serait morte ? . . . Aies confiance en mon cœur. Dis-moi tout.

Dans le silence de cette nuit d'été, dans la tiédeur et les parfums de ce jardin éclairé par les étoiles, il crut, un instant, qu'il allait suffoquer d'émotion et de terreur. C'était intolérable, cette crainte atroce : être reconnu . . . Son secret divulgué . . . Son vol infâme publié dans Athènes. Le sang lui battait aux tempes, son cœur était comme glacé ; les rayons de la lune prenaient à ses yeux des reflets livides.

Hélène le considérait avec anxiété.

—Comme tu es pâle. Serais-tu malade ? Je te trouve le visage altéré.

Et lui, heureux de saisir un prétexte qui expliquait son trouble, répondit :

—Ce malaise ne sera rien, je l'espère. En effet, cette course en ville m'a fatigué. Le repos me remettra.

Ils rentrèrent. Yves avait hâte de se recueillir, d'arrêter un plan de conduite. Il demeura seul dans sa chambre, les coudes sur la table, le front dans les mains. Comment allait-il sortir de cette impasse ? Il prévoyait un écroulement dramatique, brutal, de tout l'édifice si habilement construit. Un ouragan allait passer et tout tomberait à terre. Le bonheur édifié sur un mensonge ne pouvait avoir d'assises solides.

—Quel choc ! balbutiait-il la voix amère ; quel coup de massue que cette rencontre !

Son cœur était mortellement triste. Il était puni par l'amour même qu'il portait à sa femme. Si seulement il avait été seul à souffrir ; mais, bientôt peut-être, le cœur d'Hélène serait déchiré. Le malheur allait fondre sur cette enfant, amante et confiante. Si au prix de tortures, si même il eût suffi de donner sa vie pour lui épargner cette souffrance, il n'aurait point hésité.

Un feu sombre luisait dans ses yeux, et il continuait à songer avec une douloureuse amertume. Les heures de la nuit s'écoulaient lentement, et il était toujours là, l'avenir. Et que serait cet avenir si, par son audace, il parvenait à triompher une fois encore ? Ah ! son avenir, qu'il serait lourd à porter. Un nuage se dissipait, un autre se reformerait aussitôt.

Il se mit à marcher fiévreusement ; mais, toujours dans son cerveau, c'était un tumulte de pensées et d'images, et, dans ses oreilles, un sifflement confus. Il croyait entendre l'effondrement de cet édifice de richesse et d'honneur qu'il avait eu tant de peine à construire.

Quel était donc le service rendu par le marquis de Villepreux à ce Michel Normand ? . . . Mais quel était-il donc ! . . .

Ouvrant alors tour à tour divers tiroirs de son secrétaire, il se mit à feuilleter les papiers de famille, à relire la correspondance du mort. Il relisait fébrilement toutes ces lettres jaunies, espérant que quelque phrase lumineuse lui avait échappé ! . . . Mais rien, rien, c'était le mystère ! Quand vint le matin, Yves, la tête en feu et les mains enfiévrées, se disposait à descendre sur la plage. Peut-être la brise apaiserait-elle sa fièvre ? En passant devant l'atelier d'Hélène, il la vit au travail. La terre glaise, le plâtre, ne permettent pas aux sculpteurs les élégances raffinées qui séduisent chez les peintres ; cependant, des palmiers de Chine ornaient les angles de la vaste pièce ; et dans une énorme coupe en marbre, sorte de bassin, se trouvait une eau limpide qui servait à la jeune femme à entretenir la fraîcheur sur ses travaux inachevés. En ce moment, elle travaillait avec une extrême ardeur au buste de son mari. La vie passait de son cerveau, plein d'enthousiasme, dans ses doigts habiles avec un léger frémissement nerveux, un désir de réaliser l'image. Puis, elle s'éloignait et, d'un geste rapide et familier, penchant légèrement la tête,

« Elle jugeait son œuvre : l'amour inspirait l'artiste, et la jeune femme, rarement contente d'elle-même, devait être satisfaite car un sourire éclairait son visage. Puis ce visage s'anima tout à coup d'un radieux éclair : dans la glace de Venise, elle venait d'apercevoir son modèle. Vive et joyeuse, d'un bond, elle s'élança vers lui.

— Oh ! viens, je t'en prie. Ce matin j'ai, de souvenir, taillé dans la terre glaise ; mais le souvenir ne me suffit plus. Viens, viens.

Elle l'entraînait, et, lui donnant la pose :

— Là... c'est bien... pourtant recule un peu... Te voici bien éclairé... Demure immobile, que je puisse modeler ton cher visage.

Et, gaïement, elle ajouta :

— Après l'avoir modelé en terre, je le taillerai dans le marbre. Ce buste sera ma gloire ! Maintenant, à l'œuvre. Tu le sais, il n'est pas défendu de me parler. Dis-moi de jolies choses !... Anime-toi... J'aime tant te voir une expression heureuse. Le sourire est la lumière de l'âme et du visage.

Elle était charmante en modelant. Elle s'exaltait, on voyait qu'elle aimait passionnément son art.

Et Yves la contemplant, essayant de lui sourire ; mais, à ses lèvres, ne venaient que des sanglots étouffés. Peut-être, le soir même, la vérité révélée allait-elle broyer cette jeune âme, détruire tout ce radieux bonheur. Elle le regarda attentivement.

— Yves, mon bien-aimé, ton sourire est forcé... Tu me caches une préoccupation... un chagrin peut-être... Je le lis dans tes yeux.

Il avait reconquis son empire sur lui-même.

— Pourquoi toujours me supposer un chagrin. Comment ne serais-je pas heureux quand je suis près de toi. Seulement, j'éprouve des douleurs de tête, elle me reviennent par instant et me font souffrir.

Elle devint inquiète, et, s'élançant vers lui :

— Pardonne-moi d'avoir été si tyrannique... Au moins, tu m'assures que tu n'as pas de chagrin ; tu m'affirmes que c'est un simple mal de tête ; tu me jures que je ne t'ai pas causé de peine et que tu m'aimes toujours.

— Si je t'aime ! répliqua-t-il la voix sourde.

Elle était rassurée et se mit à modeler de souvenir. Depuis une heure Yves longeait le rivage. Il venait d'atteindre une crique déserte, lorsque soudainement son regard crut discerner deux silhouettes bien connues. Se dérober !... Impossible. On l'avait aperçu. Mieux valait marcher droit au danger, et, s'avançant la main tendue, il allait trouver des paroles dorées, mais la froideur et le regard hautain de lord Elliott lui commandèrent le respect.

— Notre rencontre est fortuite, dit enfin l'Écossais ; elle m'évite de vous avoir fait demander quelques minutes d'entretien. Je vais aller tout droit au fait, monsieur, n'aimant pas les détours.

Et regardant en face le mari d'Hélène, martelant tous ses mots :

— Êtes-vous vraiment le marquis de Villepreux, ou êtes-vous un faussaire ou un voleur ?

Le coup avait porté droit. Yves demeurait atterré.

— Qui peut vous faire supposer... balbutia-t-il, la lèvre blême.

Lord Elliott gardait son attitude hautaine et son froid dédain.

— Je ne suppose rien... Je vous interroge.

Et faisant signe à Michel Normand d'approcher.

— Continuez-vous à m'affirmer que monsieur s'est substitué au marquis de Villepreux ?

Michel, le coude appuyé sur un rocher, se tenait éloigné de l'accusé, comme si son contact eût été une lèpre. Il s'avança sur la demande de l'Écossais. Il enfonça son regard bleu dans les yeux troublés du coupable, et la voix brève, cinglante, sans pitié, il répondit d'un ton plus dur encore que son regard implacable :

— J'affirme... Je jure, sur mon salut éternel, que celui qui est là devant moi est un indigne imposteur.

Yves avait baissé les yeux sous l'outrage. Tout son audace l'avait abandonné. Puis, la colère lui monta au cerveau, et menaçant d'un regard terrible celui qui l'accusait :

—Et qui vous donne le droit de me calomnier ainsi? je ne suis pas le marquis de Villepreux, prétendez-vous... Et qui suis-je donc? Voulez-vous que je déploie devant vous tous mes titres, tous mes papiers de famille. En vérité, votre imagination est féconde; elle invente d'étranges romans. Mais, sachez-le, si on me diffame, je saurai me défendre, dussé-je recourir aux tribunaux.

Ses joues s'étaient colorées; il parlait avec assurance comme si la vérité s'échappait de ses lèvres. Lord Elliott restait hésitant; mais Michel, très froid, très calme, répliqua simplement :

—Inutile, monsieur, de nous jouer une scène de tragédie. Ménagez pour plus tard vos effets scéniques. Un mot de vous suffira pour nous prouver que ma mémoire et que mes yeux sont en défaut. Qu'avez-vous fait pour moi, il y a trois ans? Dans quelle ville étions-nous tous les deux? Ah! dites donc... Prouvez-nous que vous ne vivez pas de mensonges. Prouvez nous que vous n'êtes pas un voleur qui avez extorqué le patrimoine d'un mort... Qui sait même si vous n'avez pas assassiné cet homme, que vous avez lâchement dépouillé!

Yves fit un geste d'énergique dénégation; mais sa langue se collait à son palais; il ne pouvait répondre; il se sentait perdu. Michel éclata d'un rire méprisant, et, se tournant vers lord Elliott :

—Voyez, il ne répond pas, il ne peut se disculper.

Yves le comprenait : toute lutte était impossible. Menacer de nouveau son dénonciateur des tribunaux était une audace dont il serait la première victime, car on appellerait des témoins.

—Mais défendez-vous... défendez-vous donc, reprit Michel Normand. Vous parlez de tribunaux? Qui doit les redouter, monsieur, si ce n'est vous? Le délit dont je vous accuse, avec une entière certitude, est punissable, sachez-le bien, de quelques années de fer... Ah! prenez garde, prenez garde qu'on ne vous fasse même monter sur la plate-forme de la guillotine, comme un lâche assassin.

Les insultes atteignaient le coupable jusqu'au fond de l'âme. Il se mordait les lèvres au sang pour ne pas rougir de douleur, de colère et de honte... Lui, un lâche assassin!... Ses mains crispées eussent voulu étouffer cet homme, qui prononçait cette odieuse accusation. Et, pourtant, il restait muet, affreusement bouleversé. Chaque insulte, comme un coup de cravache, le cinglait et se traçait sur son visage.

—Assez, assez, dit-il enfin.

Et se plaçant devant lord Elliott :

—Écoutez-moi, fit-il avec effort.

Leurs regards se croisèrent, et celui de l'Écossais était si ferme, si droit, si puissant, que l'accusé ne put le soutenir.

—Écoutez moi, reprit-il oppressé. Ah! que vous dire...

Il s'arrêta sous le poids d'une émotion violente.

—Eh! bien oui, fit-il après un silence... oui, je suis coupable. J'ai été tenté sur cette barque, où j'étais le seul survivant d'un horrible naufrage. Mais, quant à cet assassinat dont vous m'accusez, c'est une infamie; je ne suis pas un assassin. Je le jure sur mon honneur.

—Votre honneur!... fit Normand avec ironie.

—Je le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré; je le jure sur le Christ.

Puis, passant la main sur son front où perlait une sueur d'agonie :

—Oui, c'est vrai, j'ai volé un nom et un patrimoine. Plus tard, j'ai compris la lâcheté de cet acte inique; mais alors j'aimais Hélène comme un fou; parler était la perdre, et j'ai commis ce crime, le plus vil de tous : la trahison.

Il baissa la tête en proie à une réelle douleur; puis la relevant résolument :

—Messieurs, la peine sera ce que vous déciderez. Je n'ai qu'une prière à vous adresser : ménagez une jeune femme innocente.

Il continua d'une voix éteinte :

—Je disparaîtrai, si vous l'exigez, j'irai chercher le refuge et l'oubli dans la mort; mais qu'Hélène ignore... qu'elle ne sache jamais que j'étais un indigne. Épargnez-moi cette atroce torture; ne me condamnez pas à mourir de honte devant elle... Ah! tout mon sang pour expier mon mensonge... ma vie pour lui éviter une larme.

Lord Elliott demeurait comme pétrifié. Ses yeux froids ainsi que l'acier étaient pleins d'une inexprimable haine. Il regardait cet homme dont la pâleur était extrême, et qui n'avait jamais été plus beau que dans cet accès de désespoir ; cet homme dont les yeux d'un noir ardent, avivé par l'éclat d'une larme violemment contenue, suppliaient... Mais l'agonie morale du coupable ne pouvait rien sur la colère de l'Écossais, une colère muette et glacée comme les neiges de son pays.

Yves, ne recevant pas de réponse, reprit avec angoisse :

— Prenez pitié d'elle ! Ah ! malgré ma lâcheté, malgré mon crime je l'aime... je l'aime... et je souffre à la pensée que mon cœur sera broyé... De grâce, que ma difamation ne soit pas publique... Qu'elle ignore toujours qui je suis.

Il joignit les mains.

— Voyez, je supplie, moi qui n'ai supplié de ma vie. Je vous implore... Je m'adresse à votre pitié. Oh ! pitié pour elle.

Lord Elliott le regardait froidement, avec le profond mépris d'une nature loyale pour une âme vile. Cet homme, ce faussaire, ce voleur, prétendait aimer Hélène, et il n'avait pas su taire son amour égoïste. Il avait fait de ce cœur confiant de jeune femme sa proie, son larcin. Est-ce la véritable amour ? Non, l'amour vit de sacrifice. Sir Georges le savait. N'avait-il pas su demeurer silencieux ; et, pourtant, il avait un cœur loyal à offrir, un cœur sans tache, sans lèpre hideuse. Sur le front quelques rides, dans sa chevelure quelques cheveux blancs avaient suffi pour arrêter son aveu.

— Pour l'amour d'Hélène, gémissait le coupable, que ma honte demeure cachée. Moi je courberai sous tous les outrages dont il vous plaira de m'accabler.

Lord Elliott prenait enfin la parole :

— Pour l'amour d'elle, fit-il lentement, les tribunaux, par leur publicité, ne jetteront pas de honte sur la petite-fille de mon ami ; mais, si la loi vous épargne, moi, je ne vous épargnerai pas. Vous m'avez fait le complice de l'infamie la plus basse qu'un homme puisse commettre. Trompé par vous, je vous ai présenté partout comme un gentilhomme... Et le gentilhomme était un voleur !... Vous m'avez menti, et je vous en demande raison... Si vous refusez de me donner réparation, ma main se lèvera pour souffleter le dernier des misérables...

Les ongles de l'accusé s'enfonçaient dans la paume de sa main. Il était aussi défait, aussi pâle que puisse l'être un vivant : mais il eut la force de ne pas répondre par l'insulte à l'insulte.

— Je suis à vos ordres, dit-il simplement.

— A mes ordres ! J'y compte, répliqua l'Écossais avec une souveraine hauteur. Demain, au point du jour, je vous attendrai ici même, dans cette anse solitaire. Notre duel ne sera pas au premier sang, mais un duel à mort. L'un de nous tombera, et si les balles ne servent pas le bon droit et la justice...

Il s'arrêta, et se tournant vers Michel Normand :

— Alors, monsieur, vous me vengerez et vous tâcherez d'être plus heureux et de débarrasser la terre d'un reptile malfaisant.

VII

Minuit sonnait à l'horloge de boule lorsque tous les préparatifs d'Yves furent terminés. Il avait écrit de nombreuses lettres, car il savait qu'il ne reviendrait pas de ce duel. Le départ pour l'anse sauvage, où était assigné le rendez-vous, serait pour lui, le grand voyage, le voyage sans retour. Il était bien décidé à ne pas défendre sa vie. Qu'en ferait-il désormais ? Il était trop las de toujours mentir : Il était trop accablé sous le poids de sa faute. Il voulait disparaître à jamais, se cacher de l'autre côté de la mort. Il était résolu à ne pas commettre un crime de plus en devenant l'assassin de lord Elliott. Cet homme qui, emporté par la colère, dans sa droiture indignée, oubliait ce commandement divin : " Tu ne tueras pas," était cependant bien supérieur à lui, le faux marquis ; à lui le gentilhomme perfide et menteur. Oui, c'était à lui le coupable, à lui de mourir. Et Yves souriait à cette pensée d'antécipissement comme on sourit à une espérance dernière. Le sang laverait son crime, et quand il serait étendu sur l'herbe, sans mouvement, sans vie, les yeux clos, les lèvres fermées, son cœur arrêté et ne pouvant plus jamais

battre, l'Écossais aurait un regard de pitié pour son adversaire vaincu. Le justicier redoutable sentirait tomber sa haine et sa colère ; il épargnerait la mémoire d'un mort ; il ne briserait pas le cœur d'Hélène.

Les yeux d'Yves s'étaient mouillés ; mais pas une prière ne venait à ses lèvres. Il était bien, en ce moment, abandonné du ciel et de la terre, car le malheureux souriait, d'un pâle sourire, à la plus terrible des morts, à la mort sans repentir et sans absolution, à la mort qui ne lave point, dans l'amertume des dernières larmes, les fautes inexpiables de la vie.

—Allons, se dit-il, l'heure est venue.

Il s'approcha de la fenêtre. Au loin, la mer était enveloppée de brumes, mais bientôt elles se dispersèrent pour faire place au soleil, qui apparut dans la pourpre royale de son lever.

Yves frissonna et se sentit au cœur une mortelle tristesse.

—La terre est belle, murmura-t-il. O nature immortelle, toujours vivante, toujours fraîche et jeune !

Il s'arracha de cette fenêtre, mit de l'ordre dans sa toilette, peigna sa barbe, noua sa cravate avec un soin extrême, car il voulait tomber avec la mise soignée d'un gentilhomme. Quand il fut prêt, très doucement, faisant ses pas légers, il passa dans la chambre d'Hélène. Elle dormait, le visage très calme, et, dans son rêve, ses lèvres murmuraient le nom d'Yves... le nom du bien-aimé.

—Tout d'elle m'appartient, pensa-t-il ; même ses songes ne peuvent l'écarter de moi. Pauvre enfant !

Il la considérait d'un regard profondément triste, et, d'une main tremblante, essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues. Il s'était agenouillée devant le lit. La main blanche de la jeune femme reposait sur le drap de toile fine dans une pose abandonnée ; l'alliance d'or brillait à l'un de ses doigts. Il eut voulu effleurer de ses lèvres ce doigt effilé encercelé de la bague, symbole de leurs mutuelles promesses. Il ne l'osa pas.

—Ah ! songeait-il, si j'avais été un honnête homme, quelle joie de passer ensemble notre existence entière, de vieillir l'un près de l'autre. Et penser que désormais je ne puis être qu'un voleur, qu'un faussaire. Ils me l'ont bien dit, ces deux hommes qui vont prendre ma misérable vie. Penser que j'ai cette tache au front, cette honte au cœur, pour toujours... Oh ! si l'on pouvait prévoir l'avenir !

S'étant relevé avec d'innombrables précautions, il marchait d'un pas mesuré, encore amorti par la natte, afin de ne pas éveiller la paisible dormeuse. Il s'approcha de la muraille. Une miniature d'Hélène y était suspendue. Il prit le médaillon et le glissa sous son habit. Il voulait mourir avec cette image sur sa poitrine ; puis, d'un pas attardé, il quitta la chambre, avec la sensation terrible qu'il n'y rentrerait plus. Au seuil, il frémit et chancela, comme s'il se fut agi de l'arrachement d'une patrie, d'un départ pour l'exil. C'est qu'il était loin, le pays où il se rendait, si loin que jamais rien de lui ne reviendrait vers Hélène.

—Adieu ! fit-il d'une voix étranglée... Adieu !

Et appelant à l'aide toute son énergie, bientôt il se trouva sur la grève.

Yves avait reconquis son empire sur lui-même. Il mordait légèrement sa lèvre dédaigneuse en écoutant ses témoins lui soumettre les conditions du duel. L'arme choisie était le pistolet ; la distance, trente pas ; le feu, à volonté.

—C'est bien, dit-il.

Et les trois hommes se dirigèrent vers le rendez-vous en traversant un bout de plaine couvert de buissons chauvres et de lentisques. Encore une heure, et l'on ne respirerait plus que de la flamme et de la poussière.

Yves et ses témoins rencontrèrent trois pèlerins. Ils tenaient à la main un bouquet de lauriers-roses pour l'offrir au saint qu'ils voulaient vénérer, et ils étaient munis d'une de ces larges coupes de cuivre ciselé que l'on porte, en Grèce, pendue au cou dans un écu de maroquin, et qui sert à se rafraîchir à tous les puits, à toutes les citernes.

—Que le ciel vous protège ! dirent les pèlerins auxquels Yves venait de faire l'aumône.

Mais leurs paroles n'eurent pas de sens pour celui qui, cependant, marchait vers l'éternité. Hélène remplissait sa pensée. Il ne priait pas. S'il songeait à son passé.

à rili, c'était pour en rougir, mais non pour frapper sa poitrine avec contrition. Il marchait et oubliait que l'âme doit revêtir l'armure du pardon pour se présenter devant le Juge redoutable. Elle partait la pauvre âme d'Yves, choissant elle-même son heure, et s'insurgeant contre cette loi divine qui défend à l'homme de devancer l'appel. Ils étaient arrivés sur le terrain. Cette petite anse, entourée de rochers, était bien un lieu solitaire et morne, propre pour une rencontre. Lord Elliott apparut à son tour. Michel Normand et un capitaine de l'armée anglaise l'accompagnaient. Six heures sonnèrent à une chapelle voisine. Les témoins chargeaient les pistolets. L'Écossais, debout, plein de terrible haine sur son adversaire, Yves se tenait impassible, les bras croisés, et regardait Michel Normand compter les pas pour marquer la distance. Il fit demander, par l'intermédiaire du capitaine anglais, d'échanger quelques mots avec lord Elliott.

— Soit, dit brièvement sir Georges.

Ils se rapprochèrent. Les témoins se tinrent à distance, afin de ne pas surprendre le secret de ces deux hommes, dont l'un, dans quelques instants, serait étendu sur le sable. Un nuage passa sur les yeux d'Yves.

— Monsieur, dit-il, hier je ne me suis pas défendu ; j'ai baissé la tête sous vos outrages ; je les méritais... Mais, pour ces insultes que j'ai supportées en silence, je vous demande une grâce : Si je succombe, ménagez la petite-fille de votre ami, qu'elle ne méprise pas ma mémoire. Gardez le secret de mon lâche mensonge.

Sa voix suppliait ; l'Écossais n'en parut pas ému.

— Monsieur, répliqua-t-il sèchement, je n'ai rien à vous promettre, rien à vous répondre.

Les deux adversaires étaient maintenant en ligne. Michel devait donner le signal du tir. Il tenait les mains levées regardant les champions, tous deux droits, boutonnés jusqu'au collet, le canon du pistolet en l'air, le long de la joue. L'Écossais semblait de granit, tant son immobilité était complète ; le Breton, grand souple, musculeux, donnait le sentiment de la force tranquille et légèrement dédaigneuse. Son visage, habituellement pâle, au teint d'Arabe, s'était couvert d'une faible rougeur. Il faisait mentalement l'abandon de sa vie, et avec la rapidité de l'éclair, dont est douce la pensée, il songeait :

— Qu'il me tue donc, puisqu'il est sans pitié, mais qu'il fasse vite.

Michel Normand comptait.

— Un ! deux !

Il s'arrêta un moment, oppressé. On ne prononce pas, sans effroi, le mot qui est un arrêt de mort.

— Trois ! fit-il brusquement.

Un seul coup partit. L'Écossais était debout, ne comprenant pas encore pourquoi une balle ne l'avait pas au moins effleuré. Yves portait sa main à sa poitrine ; il était d'une pâleur livide ; puis, soudainement, il s'affaissa, les deux genoux à terre. Ses témoins se précipitèrent vers lui et tentèrent de le relever.

— Inutile, bégaya-t-il, c'est bien visé... adieu... Dites à Hélène qu'elle a ma dernière pensée... Voici la mort... l'oubli est là.

Un filet de sang, lui venant aux lèvres, arrêta ses recommandations dernières ; une douleur atroce se peignit de nouveau sur son visage ; il leva sur lord Elliott un regard plein d'angoisse, comme pour le supplier encore, puis ses paupières se fermèrent. Il avait entièrement perdu l'usage de ses sens.

Et pendant ce temps, Hélène s'était levée gaiement avec un bout de chanson sur les lèvres. Elle avait revêtu une toilette du matin, un peignoir de mousseline brodée garni de ruans roses. Elle s'était mise à sa fenêtre et regardait le paysage baigné dans la fraîcheur de l'heure matinale. C'était le jour de la Saint-Cyrille, une grande fête dans la religion grecque ; elle se célèbre par des jeux. Les paysans des environs s'apprétaient à se mettre en danse avant la grande chaleur du jour. Sur un coin de la plaine, où les lauriers-roses étaient en fleur, l'orchestre se tenait adossé aux colonnes brisées d'une ruine antique. La farandole s'organisait. Deux flageolets sifflaient un air rapide et monotone du temps passé, un tambourin marquait la mesure, et des hommes et des femmes, en costume national allaient danser à cette musique centenaire, comme avaient dansé leurs aïeux. Hélène regardait, très intéressée. Si elle prenait un croquis de cette scène pittoresque ? Bientôt elle fut établie à sa fenêtre, un album devant elle.

Hélène souriait en dessinant. Si son éroquis s'achevait, le serpent ne se lassait point de s'enrouler sur lui-même. Pourtant il y eut un arrêt. Les danseurs s'épouventèrent le front, tandis qu'un des musiciens, parcourant les groupes, présentait à tous son tambourin. Il s'approcha du balcon de la jeune marquise, fit un profond salut et reçut un othon en or, ce qui excita sa vive reconnaissance : puis il reprit son poste près des colonnes brisées, et le serpent se remit à onduler avec une nouvelle ardeur.

Hélène ne dessinait plus. Ayant abaissé son store pour s'abriter contre les regards curieux, elle prit dans son buvard une feuille amoriée. Et, maintenant, elle écrivait à ses tantes sa missive quotidienne. Elle laissait courir sa plume sans souci du style.

“ Mes bonnes chères tantes,

“ Merci mille fois. Elles me sont arrivées, les merveilleuses choses que vous adressez à ce petit enfant, que nous attendons avec impatience. Je lui aurais choisi pour marraines toutes les puissantes fées d'autrefois, qu'elle n'aurait pu vêtir leur filleul avec plus d'élégance. Le berceau est délicieux avec ces barreaux d'or et ses rideaux en dentelle. Longtemps je suis restée à le contempler ; puis j'ai appelé Yves pour qu'il vint aussi l'admirer. Si vous aviez vu son émotion. Comme il aimera son petit enfant. Depuis quelques jours il m'inquiète ; je le trouve triste et souffrant, mais je me tourmente à tort, m'affirme-t-il. Croiriez-vous que ce matin, à mon réveil, il était déjà sorti. Il sera sans doute descendu sur la plage pour respirer l'air matinal, afin de dissiper un mal de tête qui le fatiguait hier. Qu'il me tarde qu'il soit de retour. Loin de lui les heures me semblent longues. Pourtant tout est en fête autour de moi. C'est aujourd'hui la Saint-Cyrille, et les pêcheurs de la côte dansent sous mes fenêtres. Je les vois à travers mon store.”

Et, tout à coup, Hélène cessa de faire courir sa plume, effrayée par une grande clameur. Le tambourin et les flageolets avaient arrêté leur musique monotone. Que se passait-il ? Elle souleva son store. Toutes les têtes se tournaient vers un groupe, et ce groupe s'avavançait en portant un brancard. Elle ne pouvait discerner les traits du blessé, mais elle s'étonnait de la direction que prenaient les porteurs. Puis, soudainement, ses yeux se dilatèrent ; l'effroi se peignit sur son visage.

— Lui ! Lui ! fit la jeune femme dans un cri déchirant.

Sur le brancard elle venait de reconnaître le marquis de Villepreux, les paupières closes, le visage d'une pâleur mortelle.

— Lui ! répéta-t-elle.

Puis, éperdue, elle se précipita dans l'escalier. En quelques secondes elle fut près du moribond. La voix lui manquait. Il lui semblait qu'elle ne respirait plus, qu'elle ne voyait plus, que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine. Enfin, elle fit un signe. D'un geste de la main, elle indiquait la chambre de son mari. Les domestiques s'empressèrent près des porteurs, et le blessé fut déposé, avec d'innombrables précautions sur le lit où, bientôt tout le faisait prévoir, il allait rendre le dernier soupir. En vain le médecin s'efforçait de le rappeler à la vie, le faisait respirer des sels et lui baignait d'eau glacée le front et les tempes. Tous les soins demeuraient inutiles, et le désespoir d'Hélène était tel que personne n'osait lui adresser une parole de consolation. Toute sa vie s'était concentrée dans son regard sombre, qui était rivé à quelque épouvantable vision. Puis, tout à coup :

— Qui l'a tué ? Qui l'a tué ? s'écria-t-elle avec égarement.

Elle vit lord Elliott devant elle, pâle et impassible. Il avait sur ses traits la rigidité du justicier qui vient d'accomplir un terrible devoir. A la vue de l'Ecos-sais, une intuition secrète lui dit que cet homme était le bourreau de son mari. Un cri déchirant s'échappa de son gosier.

— Ah ! vous... c'est vous !

Lord Elliott lui prit les mains, et d'une voix triste et ferme :

— Laissez-moi tout vous dire.

Elle l'arrêta par un regard terrible ; elle dégagea, avec un mouvement d'horreur, ses mains glacées et frissonnantes, et montrant la porte d'un geste éperdu :

— Sortez, sortez, fit-elle avec véhémence. Je ne veux point vous voir, je ne veux

pas vous entendre. Mais vous voyez bien que votre vue me fait mourir. Ah ! vous l'avez tué... S'il meurt, je mourrai aussi.

Elle était secouée de tremblements convulsifs ; puis, vaincue, elle fondit en larmes. Que dire à cette pauvre femme à demi folle ? Était-il possible de lui enfoncer un nouveau glaive et de l'achever en lui révélant que son mari, que celui qu'elle pleurait avec tant de violence était un lâche, un faussaire. Elle n'aurait pas cru, en ce moment, à la parole de sir Georges : elle l'eût appelé bourreau, meurtrier, infâme colomniateur. Il fallait attendre que le temps apaisât l'excès de sa douleur, alors seulement lord Elliott dirait la vérité ; alors il tenterait de se disculper. Et, lui jetant un regard de profonde compassion, il quitta la maison de Phalère, tout enguirlandée de jasmins et de glycines. Hélène, qui s'était levée toute droite pour lui montrer la porte, s'abattit de nouveau sur le divan. Elle y demeura les yeux fermés, étouffant ses sanglots, prête à défaillir. Elle ne demandait à personne des explications sur ce duel horrible, entre un mari qu'elle adorait et un ami de sa famille qu'elle aimait comme un père. Est-ce qu'elle voulait savoir ce qui avait divisé ces deux hommes ? Elle souffrait déjà bien trop sans aggraver sa douleur. Elle appuya son front sur ses deux mains.

— Ah ! fit-elle avec effort, je suis à bout de force, cette douleur me tue... Mon bien-aimé, mon bien-aimé, je ne pourrai te survivre.

Puis il se fit en elle un apaisement. On revient facilement à l'espoir après avoir désespéré, c'est un effet de la mobilité humaine ; et, séchant ses yeux, muette et chancelante, elle s'approcha du moribond, se mit à genoux, baissa la main inerte et glacée, puis elle s'écarta devant le prêtre qu'elle avait envoyée chercher. Ce vieillard en cheveux blancs, plein de bonté et de miséricorde, arrivait à son appel. Il déposa les saintes huiles sur le mourant, mais pas un tressaillement, sur le visage d'une blancheur de cire, n'indiquait la perception dans ce cerveau déjà envahi par la torpeur. Hélène se désespérait. Quelle mort, quelle mort horrible pour son bien-aimé ! Apparaître devant Dieu sans qu'une parole de repentir ne vint de son cœur à ses lèvres, car enfin il avait offensé le souverain Juge en acceptant un duel : Dieu défend d'être homicide... Il avait été le vaincu, mais il aurait pu être le meurtrier... Et ce duel, quelle en était la cause ?

Et la jeune femme, à genoux, les mains jointes et implorantes, priait avec une ardeur extrême. Elle voulait sinon la vie de son mari, du moins son salut.

Combien d'heures s'écoulèrent dans cette prière ardente ? Elle n'aurait su le dire. Vers le soir, Michelin et Mlles de Deauville, mandés par exprès, arrivèrent à la villa de Phalère. Ils pénétrèrent doucement dans la chambre du blessé. Les bonnes vieilles tantes étaient comme stupéfaites et épouvantées. "Quel malheur imprévu !" Leurs yeux s'emplissaient de larmes ; elles joignaient les mains ; puis saisies, silencieuses, elles prirent place sur le divan et, à voix basse, se mirent à réciter un rosaire. La soirée s'avavançait. Le silence régnait dans la chambre, simplement éclairée par une veilleuse d'opale. Quelle fut longue, cette nuit funèbre... une éternité. Les minutes s'écoulant avec lenteur, passaient, une à une, sans amener l'espoir. Vers l'aube, Elie Michelin et Mlles de Deauville se retirèrent ; ils étaient las d'attendre la mort et sentaient le besoin de reposer leurs membres fatigués. Hélène ne consentit pas à les suivre. Restée seule, elle continua ses supplications, espérant contre toute espérance. Le jour naissant entra par les persiennes entr'ouvertes. Yves le verrait-il, ce beau jour au ciel bleu, à la brise tiède ? Elle sentait un frisson lui passer sur le cœur. Elle attendait... elle attendait l'arrêt suprême de la divine Providence.

Puis, tout à coup, elle saisit un imperceptible mouvement sur le visage du blessé ; il entr'ouvrit les yeux et poussa un léger soupir. Et, se penchant sur le front de son mari, y mettant un long baiser :

— Me reconnais-tu, dit-elle la voix oppressée, me reconnais-tu ?

Il la regarda d'un oeil égaré.

— Pardon, murmura-t-il.

— Et qu'ai-je à te pardonner ?

Cependant, ce signe de vie avait ramené l'espérance. Le médecin, rappelé aussitôt, consentit à tenter l'extracoeur. La balle. Il le fit d'une main exercée, habile, et l'opération réussit au delà de toutes les prévisions. Alors la jeune femme put

prendre confiance en l'avenir. Les jours s'écoulaient, et Yves demeurait étendu sur le grand lit à baldaquin. Il passait par des alternatives de somnolence invincible et de délire violent. Admirable d'énergie, Hélène s'acharnait à le sauver. Pâle, de calmer les terribles crises de délire. Après un lourd sommeil, il s'éveillait comme en proie à une indicible terreur ; ses yeux devenaient tragiques en leur fixité, son langage était incohérent, sa voix, parfois très faible, comme celle d'une personne saisie par l'effroi, prenait tout à coup des vibrations d'acier.

—C'est lui ! c'est lui, s'écriait-il... Il revient... Il me menace... Il veut se venger.

Celui qu'il voyait ainsi, c'était ce naufragé qu'il avait dépouillé ; c'était l'endormi sur la prairie des varechs ; c'était le mort ayant pour sarcophage les coraux et les plantes de pierre. Mais ce cadavre, immobile et sans défense, hantait l'imagination en délire du moribond, et il jetait des regards épouvantés à ce fantôme qui s'approchait dans son linceul d'herbes marines ; puis tentant de l'éloigner d'un geste éperdu de la main :

—Va-t'en, criait-il d'une voix forte ; mais va-t'en donc... Eloigne-toi... O Dieu, comme tu es pâle, comme tu es froid, comme ta voix est caverneuse... Oh ! quelle horreur, les crustacés ont en partie dévoré ton visage !

A demi soulevé sur son lit, les yeux hagards, il écartait de la main l'image terrible, l'image de ce marquis de Villepreux descendu au fond des mers, et dont les reproches, remontant jusqu'à la surface, arrivaient terribles à l'oreille du coupable, lui disant :

—Je t'avais confié un dépôt sacré... Qu'as-tu fait de mon patrimoine ?

Yves continuait ; sa voix se faisant suppliante :

—Ah ! prends pitié ! ce fardeau est implacable : il m'écrase... Je succombe... Tous ces souvenirs, voilà ce qui me tue... Tu approaches encore... Mais qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?...

Ses dents se choquaient l'une contre l'autre, et des fragments de prières latines lui revenaient sans suite aucune. Il confondait le *Pater* avec la prière pour les morts.

Maintenant il se figurait être à Villepreux. Il voyait la grande salle des chevaliers ; et, dans son visage terrifié, seuls ses yeux vivaient fixes et brillants comme des flammes, ils s'attachaient avec effroi sur la longue file imaginaire de ses ancêtres en armes. Il lui semblait que ces figures s'animaient sous leurs cuirasses, et allaient prendre l'épée pour le chasser. Il croyait voir les yeux briller d'un feu sombre dans les trous des morions de fer. Des têtes s'agitaient menaçantes sous le heaume, et la voix caverneuse de tous ces aïeux maudissait l'intrus. Et lui baissait la tête ; une sueur froide lui baignait le front ; une angoisse inexprimable se peignait sur ses traits. Alors Hélène s'effrayait, et elle redisait sans cesse ces mots pleins de douceur avec lesquels on calme les imaginations en délire :

—Apaïse-toi, mon bien-aimé. Tu fais un rêve, un horrible rêve. Mais ce n'est pas vrai ce que tu vois dans ta fièvre ; ce qui est vrai, c'est mon amour pour toi.

Et lui se débattait sous l'étreinte imaginaire de ces grands morts qui, pour le châtier, pour le maudire, avaient quitté leurs tombes de granit. Il leur parlait d'une voix saccadée et fébrile, et, la rougeur de la honte sur les joues, il répétait :

—De grâce... de grâce, rentrez dans vos tombeaux !

Hélène le regardait d'un œil angoissé. Quels troubles étranges la maladie apporte dans un cerveau ! Et, pour chasser les hallucinations terribles, elle s'approchait avec une cueillerée de cordial. La potion calmante agissait peu à peu et plus encore la main fraîche qui se posait doucement sur le front brûlant. Les terreurs s'évanouissaient au contact de cette main caressante ; les yeux terrifiés reprenaient leur expression habituelle ; un pâle sourire errait sur les lèvres décolorées.

—Reste, reste près de moi, balbutiait-il. Laisse encore ta main sur mon front...

Et voyant que le beau visage, si farouche à la minute précédente, continuait à s'adoucir, un jour elle se mit à gronder tendrement son malade.

—Pourquoi t'agiter ainsi ? Pourquoi ne pas demeurer calme ? toutes ces hallucinations te font tant de mal.

Et lui avec anxiété :

—Des hallucinations ?... Est-ce que je rêve ? Est-ce que je parle ...

—Oui, tu rêves ; oui, tu parles ; tu vois sans cesse des morts... C'est la fièvre... c'est le délire.

Il devint très pâle et, d'une voix indécise, poursuivant avec regret l'éternel mensonge de sa vie :

—Tu as raison... C'est la fièvre... c'est le délire. Depuis mon naufrage, sans cesse je suis hanté par tout ces morts se débattant et s'abîmant dans les flots.

Il reprit :

—Si tu savais combien je souffre. J'ai la tête en feu et de la glace au cœur.

Elle s'inclina vers lui ; et tendrement :

—Veux-tu reprendre quelques gouttes de cordial ; veux-tu que je fasse de nouveau appeler le docteur ?

Il remua lentement la tête :

—Non, pas de cordial, pas le docteur ; ce que je voudrais personne ne peut me le donner, pas même toi, si bonne.

Elle l'interrogeait anxieusement du regard.

—Je voudrais le repos... Je voudrais l'oubli.

Et, très bas, d'une voix à peine distincte :

—Je voudrais la mort.

Puis, comprenant, à l'effroi peint sur le visage de sa femme, l'imprudence de cette parole.

—Ne me crois pas, Hélène ; je divague ; c'est encore cette fièvre ; c'est encore ce cruel délire... Approche, approche, que ta vue me rende le calme et l'espoir.

Les semaines s'écoulaient. L'été allait finir, et le mieux s'accroissait dans l'état du blessé. Il était devenu maître de sa pensée ; et, si elle le torturait intérieurement, du moins il ne laissait plus échapper un seul mot qui pût le trahir. Sans cesse son regard suivait Hélène. Elle ne se lassait pas dans son dévouement ; mais parfois elle s'étonnait du changement survenu dans les manières de son mari. Il n'avait plus l'ardeur d'autrefois ; il lui témoignait une reconnaissance timide, et il gardait vis-à-vis elle une attitude presque humiliée. Enfin, par une belle journée de septembre, Yves put quitter son lit et changer d'air en passant dans l'atelier d'Hélène. Mlles de Deauville, radieuses de le voir guéri l'entouraient de prévenances. Elles allaient, ainsi qu'Élie Michelin, regagner la villa des Muses, puisque leur aide n'était plus utile pour soigner le blessé, ce beau neveu qu'elles admiraient de plus en plus, trouvant que sa pâleur de convalescent lui donnait un air de mélancolie qui rehaussait encore la distinction. Lorsqu'elles l'eurent quitté, Yves se laissa tomber sur un divan, et appuya, sur un cousin, sa tête encore fatiguée. L'atelier, éclairé par le soleil d'automne, affaibli par les stores abaissés, avait une couleur tiède, un calme que rien du dehors ne troublait. Dans le lointain, on entendait le bruit du flot, et, très près, les fines roulades d'un petit oiseau blotti dans les jasmins de la véranda. L'air était embaumé dans cette vaste chambre destinée au travail. Il y avait des fleurs sur les tables, d'anciennes tapisseries drapées dans les angles, des esquisses éparpillées sur des chevalets, des statuettes sur les consoles. Et, au milieu de l'appartement, Hélène, après avoir enlevé le linge mouillé qui, depuis tant de jours, entretenait la fraîcheur sur la terre glaise, s'était remise à modeler le buste. Il se détachait en relief, admirable de vie. De temps à autre, cessant de manier l'ébauchoir, elle reculait d'un pas, considérait son œuvre, et jamais Yves n'avait vu un plus doux sourire, un plus doux regard. La vue d'Hélène au travail, dans ce grand atelier si calme, aurait dû faire naître une impression de bien-être, de douceur intime dans l'âme du convalescent ; mais malgré toute sa force de volonté, il ne parvenait point à cacher ses angoisses. Ses remords l'accablaient... ses remords joints à une indicible crainte... Jusqu'ici lord Elliott l'avait épargné. Mais combien de temps encore ferait-il grâce ? Un jour ou l'autre il apparaîtrait, dirait la vérité. Ne valait-il pas mieux le prévenir ; et, par un loyal aveu, peut-être obtenir le pardon. Ce qu'il ressentait était intolérable ; cette nécessité d'avouer sa faute devenait une torture. Devait-il tout lui dire ? Pouvait-il se confier à cette tendresse sans borne qui venait de l'arracher à la mort ? Serait-elle implacable pour ce mari qu'elle venait de sauver ?

Une heure entière s'écoula dans cette indicible perplexité. Il songeait toujours. Elle l'aimait d'une tendresse passionnée, c'était incontestable. Elle lui eût tout donné, tout, jusqu'à sa vie. Elle était pour lui véritablement l'ange gardien, et les anges sont placés près des hommes pour les guider ; ils ont de la pitié, de la miséricorde. Jusqu'où irait la miséricorde d'Hélène ?...

— Elle me pardonnerait tout, pensa-t-il, mais ma faute à moi, jamais. Jamais la bassesse, jamais le vol, jamais le mensonge ; elle dont l'âme est transparente comme la lumière du jour.

Enfin Hélène quitta l'ébauchoir, et prenant place près de lui sur le divan :

— Tu sembles soucieux. Tu ne me dis pas une parole, pas un compliment sur mon travail. Pourquoi es-tu muet... pourquoi cet air triste qui me désespère ? Ah ! tu n'es pas heureux... Je t'en conjure, dis-moi ta peine. Mais qu'as-tu donc, mon ami ?

— Rien, répondit-il avec une douceur infinie ; rien. Un peu de fatigue...

Les lèvres disaient rien ; mais son regard exprimait une intolérable angoisse. Ne voulant pas forcer la confiance, la jeune femme s'approcha du piano. Ses doigts couraient sur l'ivoire, exécutant avec simplicité un air où les difficultés ne défiguraient pas la mélodie. Et comme elle jouait pour lui, pour lui seul, son jeu prenait un charme pénétrant. Le jour baissait. Dans l'atelier tout devenait sombre. Elle s'arrêta sur l'accord final de la *Dernière Pensée de Weber* ; puis, tournant la tête, elle aperçut Yves comme une ombre sur le divan. Son front était penché ; toute son attitude trahissait un abattement extrême. Il ne l'entendit pas s'approcher, tant il était plongé dans une absorbante pensée. Une grande pitié lui vint au cœur. Comme il était malheureux ; et, tout à coup, l'entourant de ses deux bras.

— Tu souffres et tu ne veux pas l'avouer. Oh ! oui, oui, tu souffres ! Je sens qu'un vif chagrin pèse sur toi. Tu ne peux le nier. Est-ce lord Elliott qui t'a offensé ? Jamais je ne t'ai demandé la cause de votre querelle... Pourquoi ce duel ? En me le disant, que crains-tu ? Un affaiblissement de ma tendresse ; mais tu le sais, rien de ce que tu pourrais me confier ne saurait amoindrir l'amour que je te porte... Sois confiant.

Il balbutiait :

— Je t'en conjure, ne me demande rien ; je ne puis rien te dire.

Il tenait son visage caché dans ses mains. Elle les écarta avec une douce violence. Une rougeur brûlante couvrait le visage du coupable ; puis, tout à coup, l'horrible étreinte où son cœur se mourrait se desserra, et un sanglot souleva convulsivement sa poitrine. Agenouillé devant son mari, elle couvrait de baisers tendres son visage inondé.

— Tu pleures... Oh ! mon pauvre Yves... mon pauvre Yves... Pourquoi ce désespoir ?... Aurais-tu commis quelque faute ? Dis-le-moi et je te pardonnerai. Éprouve mon amour ; tu verras à quel point il est grand. Pourquoi trembler ainsi... Ah ! tu ne me connais pas !

Et lui, éperdu, ses remords lui montant aux lèvres comme le sang d'une blessure intérieure.

— Ah ! ce que j'ai fait, Hélène, ce que j'ai fait, je voudrais l'effacer par une longue vie d'expiation. L'expiation sera ce que tu m'imposeras. Mais tu me pardonneras, tu me l'as promis. Rien ne m'effraie que ton mépris. Oh ! ne me dis pas de choses trop cruelles. Venant de toi, je n'aurais pas la force de les entendre.

Elle l'écoutait frémissante. A quelle faute faisait-il allusion ? Elle avait cru à une défaillance dans son amour. Lui continuait :

— Jamais je n'aurais dû t'associer à ma honte. Jamais. Mais je t'aimais tant. J'ai tenté de rompre ce lien de tendresse qui m'attachait à toi. Je n'en ai pas eu la force ; j'aurais brisé mon cœur plutôt que de rompre ce lien.

Il s'arrêta. Il lui serrait les mains avec une tristesse infinie. Leurs yeux se rencontrèrent, et elle lut, dans ceux de son mari, une prière suprême de pardon. Il était muet de honte, le sentiment de sa bassesse l'accablait. Plutôt les huées impitoyables du monde entier que la parole de mépris qui allait peut-être tomber des lèvres de cette femme adorée. Ah ! si lord Elliott ne s'était pas dressé devant lui prêt à dévoiler son secret, il l'eût enseveli au plus profond de son âme. Comme il eût préféré à sa honte les aiguillons du remords silencieux.

— Courage, fit Hélène. Courage, dis-moi tout.

Alors d'une voix étouffée :

— Pardonne-moi, pardonne-moi ! Je suis un misérable imposteur. Je ne suis pas le gentilhomme que tu crois. Le marquis de Villepreux est mort dans le naufrage et moi j'ai pris sa fortune et son nom.

Elle s'était levée toute droite.

— Mais c'est de la démente... c'est de la folie... Vous n'êtes pas le marquis de Villepreux... Mais qui êtes-vous donc ?

Il s'était jeté à ses pieds.

— Non, ce n'est pas de la démente ; ce n'est pas de la folie. J'ai toute ma raison, hélas ! Ah ! aies pitié de moi... Ne me repousse pas. Que je souffre, mon Dieu !... Que je souffre !

De la main, Hélène comprimait son cœur, où venait de s'écrire, comme au fer rouge, l'inoubliable aveu ; son cœur se déchirait. Yves voulut prendre cette main convulsée et tremblante pour y appuyer ses lèvres ; mais les yeux de la jeune femme l'écrasèrent de son mépris ; et violemment, elle se dégagea d'une étreinte qui, maintenant, lui faisait horreur. Alors, devant cette répulsion, baissant la tête, il quitta l'atelier d'un pas chancelant. A quoi bon implorer : la tendresse de cette âme loyale et sincère n'avait pu survivre au mépris. La lâche trahison avait tué l'amour. Ah ! plus tard... plus tard peut-être, il pourrait tomber genoux et demander grâce... mais pas aujourd'hui. Et, dès qu'elle se trouva seule, Hélène s'affaissa sur son divan, et la plainte qui s'échappa de sa poitrine fut une, plainte de douleur désespérée. Elle souffrait à en mourir. Quelle catastrophe ! Son bonheur avait sombré. Tout ce qu'elle avait aimé coulait autour d'elle. Désormais, elle était vouée au malheur, sans fin, sans relâche, sans espoir. Elle joignait convulsivement les mains, un nuage de pourpre envahissait son front. Le sang martelait ses tempes, injectait ses yeux secs et fixes, comme agrandis par une vision de honte, de lâcheté, de trahison. Elle... elle... la femme d'un voleur... la femme d'un faussaire... Elle qui s'était crue alliée à un fier gentilhomme... Elle qui se croyait marquise... marquise de Villepreux. Hier encore, ce titre charmait son oreille, mais aujourd'hui elle le redisait avec un accent tragique, voisin de la folie.

— Marquise !... marquise !... Non, non, je suis la femme d'un criminel qui mérite le bagne, d'un lâche imposteur dont j'ignore le nom ! Voilà ce qui reste de mes titres, de ma noblesse !...

Elle demeurait abîmée dans ses amères pensées. Quel scandale bruyant quand tout Athènes saurait la vérité. Quelle lèpre allait ternir le nom sans tache de son grand-père, Elie Michelin ? Comme elle était atteint : en plein cœur. Sa vie était brisée, finie... Jamais elle ne reverrait cet homme indigne... Jamais elle n'oublierait l'injure, car il a des choses si viles qu'il faut être vil soi-même pour les pardonner. Et à la pensée que l'être méprisable, auquel elle était liée, pourrait réparaître et faire entendre sa voix, elle tremblait violemment, comme prise d'une terreur qui la glaçait : elle sentait un étrange ébranlement dans son cerveau ; sa raison allait-elle survivre à cette épreuve ? Supporterait-elle ce choc ? Elle se sentait affaiblie par ses veilles, par ses inquiétudes poignantes. Dieu ! et elle l'avait sauvé pour endurer ce martyre. Elle l'avait aimé au point de ne le quitter ni le jour ni la nuit pendant de longues semaines, afin de l'arracher à la mort. Malheureuse qu'elle était !... Si encore elle avait pu pleurer, délivrer son cœur de cette horrible étreinte qui l'étouffait... Elle demeurait toujours clouée à la même place, l'œil égaré, se sentant défaillir et n'ayant ni la force ni la volonté d'appeler.

Dans la pièce voisine elle entendait un pas saccadé, allant et venant sans cesse, dont le bruit lui faisait mal. C'était celui du misérable. Yves était arrivé aux dernières limites du désespoir. Le fardeau de l'existence l'accablait. Qu'allait-il résoudre ? Une sombre résolution se lisait sur son visage. Et, soudain, ouvrant, vivement une boîte de pistolets, il prit un des revolvers, en fit jouer le cran de sûreté. L'arme était en bon état... Dans quelques instants il ne souffrirait plus. Mais avant de quitter la vie, il voulait revoir Hélène. Pouvait-il partir de ce monde sans obtenir le pardon. Il tremblait cependant à la pensée de paraître devant cette jeune femme, mortellement offensée, et les heures passaient dans une cruelle indécision. Incapable, enfin, de résister davantage à cet âpre besoin de pardon, il se dirigea vers l'atelier. Il marchait d'un pas indécis, et son cœur se mit à battre avec violence devant la porte restée entr'ouverte. La vaste chambre était inondée de blanches lueurs de lune, et Yves demeura comme terrifié en constatant le changement survenu dans les traits de la jeune femme. La tête penchée sur sa poitrine, elle res-

semblait à une fleur fauchée par la foudre. La fièvre brillait dans ses yeux, et un pli se creusait entre ses sourcils, sous l'effort d'une pensée absorbante. Puis elle tressaillit et se redressa violemment avec un geste de répulsion et de mépris sans bornes.

—Vous... vous encore, s'écria-t-elle.

Il était à ses genoux, et, la voix faible et suppliante :

—Je viens chercher le pardon. De grâce ne me refusez pas : dans un instant tout sera fini. Vous serez délivrée de moi.

Elle eut un cri éperdu.

—Malheureux !... Oh ! malheureux, vous allez vous tuer ?

Et, comme il baissait la tête, avouant ainsi sa résolution fatale, elle fut secouée par un violent frisson.

—Vous tuer ! Je vous le défends ! Et votre âme, votre âme immortelle, pour quoi la comptez-vous ? Non, vous n'allez pas commettre cette lâcheté de plus. N'êtes-vous pas encore assez avili. Si vous désobéissez à cet ordre, si vous mettez cette nouvelle épreuve dans ma vie...

Elle s'arrêta. Les mots s'étranglaient dans sa gorge, sa langue s'embarassait, ses yeux s'injectaient ; puis, tout à coup, elle partit d'un éclat de rire, qui fut suivi de mots incohérents. Elle était tombée sur le divan, en proie à une affreuse crise de nerfs. Ses bras battaient l'air ; et, dans la violence de l'attaque, elle répétait le mot qui répondait à la crainte atroce qui l'avait terrassée :

—Je vous le défends... Je vous le défends... Et votre âme !... votre âme immortelle...

Yves pleurait en lui prodiguant des soins. Une heure après, elle revint à la vie. Elle avait tout oublié. Elle eut un sourire attendri pour le berceau aux barreaux d'or offert par ses tentes de Deauville, et doucement, elle se mit à chanter la berceuse que naguère elle avait entendue dans les environs de Phalère. Elle imitait la jeune mère qui, d'un mouvement imperceptible, balançait du pied l'humble nid creusé dans le tronc d'un arbre, et elle disait d'une voix navrée, qui arrachait des larmes :

Nana, mon cher fils,
Mon cher petit Pallicare ;
Dors bien, mon cher enfant.
Nana... Nana.

La pauvre folle chanta jusqu'à l'aube : et, brisée de fatigue, elle s'endormit sur le divan.

Voilà donc où avait abouti son pur et confiant amour, cet amour infini, né doucement, sans effort, sans secousse, comme une belle fleur sous le ciel bleu d'Athènes. La tourmente avait fauché la fleur ; le mépris avait tué l'amour : et, de toute cette fraîche idille, éclosée dans un cœur de dix-huit ans, il restait la folie !

VIII

Depuis trois longues semaines, Hélène dialoguait sans fin avec sa vision intérieure, cette vision du berceau où dormait un enfant, et, sans se lasser, elle repétait de sa voix pure la berceuse athénienne :

Nana, mon cher fils,
Mon oher petit Pallicare.

Si on la laissait seule, elle était calme ; mais, sitôt qu'elle voyait un être humain, elle reculait avec épouvante. Toute sa confiance d'autrefois l'avait abandonnée. Son grand-père l'avait ramenée à la villa des Muses, espérant en la vue de cette maison familiale, où s'était écoulée son enfance, pour lui rendre le souvenir. Il n'en fut rien. Elle conservait toujours sa pauvre figure amaigrie, à l'expression vague et douloureuse.

—La solitude complète est indispensable, disait un célèbre spécialiste, le docteur Arpoukine ; un régime de tous les instants est nécessaire ; la seule espérance de la guérir est de la remettre entre nos mains, dans une maison de santé.

—La maison de santé ! s'écrièrent effrayées les tantes d'Hélène, la maison de santé pour notre nièce, pour la marquise de Villepreux !

—Hélas ! fit le docteur, nul de nous n'est à l'abri de la maladie... Pauvre jeune femme, elle est vraiment touchante.

Il la regardait par la fenêtre ouverte. Toute blanche et toute frêle, avec sa longue chevelure d'or, nattée en deux tresses et tombant sur sa robe de cachemire bleu pâle, Hélène marchait gravement sous le dôme des mûriers. Quel souvenir et quelle espérance flottaient encore dans cette tête blonde, toujours jolie malgré sa pâleur ?

Elle murmurait d'une voix douce :

Nana, Nana, mon cher fils.

Ses tantes essuyèrent leurs yeux ; le vieux Michelin mordait sa lèvre.

—Pardon, fit le docteur, si je suis indiscret ; mais pour ordonner un traitement salubre, il serait bon que je connusse la cause de ce dérangement dans les facultés mentales.

Alors, Mlle Alix répondit avec un sentiment pénible :

—Nous ne savons pas au juste ce qui s'est passé. Nous présumons que notre nièce a été trahie en plein amour, en pleine confiance, et que sa raison n'a pu y résister. Nous ignorons quels sont les torts du marquis de Villepreux ; mais il a dû se rendre coupable, lui que nous jugions si digne d'estime... Enfin, que vous dire... Il s'est battu en duel avec lord Elliott, le meilleur ami de notre famille. Il a été blessé ; Hélène s'est épuisée à le soigner avec un dévouement admirable ; puis, tout à coup, nous apprenons que notre nièce est folle. Le marquis reste seul à Phalère à se lamenter. Chaque jour nous recevons de lui une lettre désespérée, toute baignée de ses larmes. Lord Elliott sait la vérité, nous le présumons ; mais il refuse de nous donner toute explication.

—Plus tard, nous dit-il, quand Hélène sera guérie je lui demanderai conseil, et, d'après son avis, d'après son désir, je parlerai ou je me tairai. Plaiguez votre nièce ; elle est digne de pitié.

Le docteur en savait assez pour deviner quelque drame intime. Son coupé attendait près du portique. Avec mille ruses, Elie Michelin parvint à en rapprocher sa petite-fille. Toujours défiante, elle regardait, avec inquiétude, cet équipage. Mlle Irène eut une inspiration :

—Viens, dit-elle à sa nièce, viens mignonne ; nous allons choisir un berceau plus élégant encore pour que le petit enfant y sommeille.

Bientôt la voiture s'arrêta devant la maison de santé. C'était une habitation moderne, une suite de pavillons entourés de verdure. Hélène, très droite, marchant comme une statue avec de grands yeux hagards, traversa le jardin aux multiples allées, où d'autres femmes, les unes solitaires, les autres accompagnées de gardiennes, erraient semblables à des ombres. Quelques-unes gesticulaient avec vivacité, dialoguant avec leurs visions. Si le docteur leur adressait la parole, elles ne répondaient pas et semblaient même ne pas l'entendre. C'était l'heure de la promenade des folles ; aussi le calme était extrême dans les pavillons. Ils semblaient morts avec tous leurs stores baissés. L'aliéniste s'engagea dans un couloir frais et silencieux, puis ouvrit une vaste chambre située au nord. Elle était matelassée du haut en bas ; sur le sol s'étendait, aussi en guise de tapis, un immense matelas. Dans ce cabanon, Arponkine allait tenter de guérir Hélène ; alors l'aliéniste se retournant vers Mlles de Deauville :

—Le moment douloureux est venu ; vous devez m'abandonner votre nièce ; mais soyez assurées qu'on aura pour cette jeune femme tous les soins et tous les égards qui sont dus à la marquise de Villepreux.

A ce nom, la folle, qui paraissait inconsciente, releva vivement la tête, joignit ses mains crispées, poussa un cri, et ses dents se choquèrent d'épouvante.

—Non, non, je ne veux pas le voir !

—Hélas ! une crise commence, dit confidentiellement au docteur Mlle Alix. Il en est toujours ainsi quand on prononce devant elle le nom de son mari.

Le médecin aliéniste examinait avec intérêt la jeune femme. Ayant exprimé

le désir qu'on la laissât seule, les deux sœurs, le cœur navré, quittèrent la maison de santé, tandis qu'Arponkine, voulant observer minutieusement la pauvre fille, mettait l'œil à une petite ouverture qui donnait dans le cabanon.

Toute pâle, avec ses yeux agrandis et animés d'un feu sombre, la malade balbutiait des mots sans suite, entremêlés de cris. Elle sanglotait ; puis l'instant d'après elle éclatait de rire, d'un rire sec, amer ; ses bras s'agitaient dans le vide ; elle reculait jusqu'à la muraille capitonnée, et, adossée à ce mur, elle donnait tous les signes de l'effroi.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... il revient... Mais je ne veux plus le voir... Ecartez-le... Ecartez-le... Moi, sa femme... Non... non... Délivrez-moi de l'infâme... Oh ! le misérable !... Il approche... Il approche !...

Le front inondé de sueur, les cheveux en désordre, elle s'efforçait d'écarter la vision détestée : sa respiration devenait haletante ; puis, d'un bond terrible, elle franchit le cabanon et alla se heurter la tête à la muraille en face. Mais la tenture rembourrée amortit le choc. On entendit seulement le bruit sourd de sa chute sur le matelas du sol où la secousse l'avait jetée. Une heure entière elle demeura immobile. Ses prunelles se voilaient sous ses paupières alourdies ; la vision avait disparu, et elle écoutait chanter, en elle-même, l'air obstiné qui la poursuivait dans cette écroulement de sa raison. Puis, doucement, elle se leva, s'approcha de la fenêtre, qu'enguirlandaient des roses, s'assit paisiblement, et reprit son rêve, son rêve d'espérance :

Nana, nana, mon cher fils.

La voix triste et pure s'élevait comme une plainte ; et, son carnet, le médecin aliéniste, impassible, notait toutes les paroles et tous les gestes de la pauvre folle.

Le lendemain, dès le matin, par quelques lignes d'Elie Michelin, celui qu'on nommait toujours le marquis de Villepreux apprit l'aggravation survenue dans l'état d'Hélène. Ce fut un coup terrible. Eh ! quoi, elle était enfermée, séquestrée à la maison des fous. Et c'était lui, lui le misérable, qui avait condamné à la cellule des aliénés cette jeune femme, si aimante, si aimée. Il frissonnait, se frappait la poitrine. La Providence ne pouvait le flageler d'une manière qui lui fût plus douloureuse. La justice divine ne punissait dans celle qu'il adorait. Et, dans sa douleur sans bornes, dans son repentir amer, Yves perdait le goût de toutes choses en ce monde. Tout ce qu'il avait aimé autrefois lui paraissait indifférent, frivole, à peine digne d'intérêt. L'écroulement de son édifice de mensonges lui laissait un sentiment de vide, comme celui qui suit un violent accès de fièvre. Il n'avait qu'une pensée dans l'esprit : Revoir Hélène.

Chaque matin, après une nuit d'insomnie, il quittait Phalère, par des chemins détournés, par des sentiers sauvages : il craignait de rencontrer les hommes ; il lui semblait que sa faute était écrite sur son front. Il aurait voulu fuir à l'autre bout du monde, mais l'inquiétude que lui causait la malade le retenait ; et chaque jour, ses pas allaient où son cœur le conduisait. Il se rendait à l'asile des aliénés, contournait le parc, errait dans le voisinage des pavillons... et n'osait franchir le portique ; le soir, il rentrait à Phalère, harassé, désolé.

Huit jours se passèrent ainsi, et son désir de revoir Hélène devenait plus violent et plus âpre. Il s'imaginait que son regard, à lui, ruinerait une flamme dans les yeux éteints : que sa parole disperserait la cendre qui recouvrait cette raison morte.

— J'irai, se dit-il, et je parlerai au docteur Arponkine.

Il quitta Phalère marchant à pied. La fatigue extrême qu'il s'imposait ainsi donnant seule à ses nuits quelques heures de sommeil. Octobre s'achevait. Malgré l'automne, le temps était lourd et chaud. Yves suivait le flot frangé d'écume ; puis il s'écarta de la plage et pénétra dans les terres. Il dut alors longer les ruines d'un temple antiques. Il marchait la tête basse, pensif, écoutant la leçon que lui donnaient ces frontons à terre, ces colonnes renversées. Il suivait d'un pas lent ces sentiers rocailleux, couverts de chardons, mêlés à des fragments de sculpture. Ses pieds heurtaient sans cesse contre les chefs-d'œuvre du ciseau grec, ses pas s'imprimaient dans une poussière de marbre. Ça et là, une menthe sauvage exhalait, dans l'air brûlant, son parfum pénétrant ; puis, effrayés à l'approche du promeneur, des

lézards verts s'échappaient de leur abri ; et, peureux, avec de petits mouvements vifs, ils regardaient du coin de leur œil d'escarboucle, s'enfuyaient avec précipitation et disparaissaient sous un fronton renversé. Les cigales chantaient dans les ruines. Là, où Démosthènes avait fait entendre sa voix ; là, où le ciseau de Phidias avait sculpté les colonnes avec une perfection absolue, elles chantaient, les cigales... Et Démosthènes était muet et le ciseau de Phidias avait cessé de frapper le marbre.

— Ainsi de tous les hommes, pensait Yves. Ils prêchent, ils courent, ils s'en vont semant je ne sais quelles idées que le vent emporte ; ils se fatiguent, s'épuisent dressent des monuments... que les siècles jettent à terre.

Elle était loin l'ambition insatiable du Braton. Le chagrin avait tué ses rêves de richesse. L'amour de la fortune et des honneurs n'existait plus dans son cœur brisé.

Il continuait d'avancer sur ces sentiers déserts ; puis, accablé par la chaleur et la tristesse, il s'assit sur une colonne renversée. Il regardait tous ces marbres à ses pieds ; les uns mis en poussière, les autres dorés de cette teinte que le soleil et les siècles mettent sur la pierre. Puis ses yeux se reportaient sur l'horizon. Il dominait toute la plaine aride et brûlée. Il s'imaginait ce que devait être cet horizon aux temps anciens. Alors la grande Athènes, vivante et glorieuse, bruissait comme une ruche trop pleine. Alors le Pirée n'était qu'une longue avenue bordée de temples, où la population passait et repassait, sans cesse agitée comme les flots. Alors la mer bleue était couverte d'une forêt de mâts et de voiles blanches, étendues comme des ailes, et prêtes à s'envoler pour les lointains voyages. Alors une foule religieuse longait, avec majesté, la voie sacrée taillée sur les flancs de la colline ; elle serpentait entre les gradins et les statues en amphithéâtre, et venait, respectueuse, faire fumer l'encens devant Minerve... Alors...

Et maintenant, la solitude, le silence, et la poussière des ruines.

Yves baissait la tête. Et, de plus en plus, toutes les chimères qui l'avaient brisé achevaient de prendre leur vol. Il voyait clairement la réalité de la vie. Le chagrin avait été pour lui le plus grand des maîtres.

— Ah ! qu'est-ce que la renommée ? balbutiait-il. La renommée est comme ce temple qui resplendissait, autrefois, sous les rayons du soleil.

Voilà la renommée. Celle-ci était grande pourtant. Que reste-t-il ? Un temple sans toiture, où tombe la pluie du ciel, où souffle le vent des tempêtes. Ainsi tout décline et tout meurt.

L'heure avançait. C'était vraiment une brûlante journée. Le soleil dévorant lançait ses flèches de feu sur la plaine aride. Un grand aigle planait si haut dans les airs qu'il semblait immobile ; et, tout à l'entour des ruines, les crécerelletes chassaient les sauterelles et poursuivaient les corbeaux noirs. Yves se leva. Le moment était venu où il pourrait être reçu par le docteur Arpoukine ; il reprit donc son triste pèlerinage.

Un frisson de pitié le saisit lorsqu'il s'arrêta devant le portique où l'acanthe fleurissait entre les colonnettes ; il fit demander le médecin aliéniste.

Bientôt celui-ci apparut, l'air très grave.

— Comment est-elle, s'écria Yves ; il n'osait même plus prononcer le nom dont il s'était emparé. Ah ! docteur, me serait-il possible de la voir... moi, son mari ?

— Elle est très calme, répondit l'aliéniste, trop calme même. La stupeur l'a reprise. Je préférerais les crises violentes qui ont caractérisé les premières phases de la maladie... On m'a dit qu'une grande émotion avait ébranlé tout le système nerveux de cette pauvre femme.

La rougeur au front, Yves baissait les yeux.

— Oui, docteur, une grande émotion, une grande douleur.

Arpoukine réfléchit durant quelques secondes.

— Eh bien, qui sait ?... Peut-être un nouveau choc rétablirait-il l'équilibre. Hier elle a passé muette et hagarde devant son grand-père... Vous reconnaitra-t-elle ? Je veux tenter de la ranimer par une émotion nouvelle. Venez.

Yves suivit l'aliéniste. Il éprouvait une sensation de remords et d'étouffement en pénétrant dans ce jardin ombragé de figuiers et fleuri de cactus ; où, parmi les fantômes qui s'y promenaient, errait peut-être celle qu'il aimait. Il ne l'avait pas

revenue depuis la terrible scène où il avait avoué sa faute. Il se rappelait le regard d'indicible horreur dont elle l'avait enveloppé. De cette jeune femme si riieuse, si tendre, à la physionomie si expressive, si enjouée, qu'avait fait la folie ! Il se demandait s'il n'allait pas retourner sur ses pas, s'enfuir, aller se cacher dans sa solitude de Phalère pour pleurer, pleurer sa trahison ; partir sans la revoir, lui qui, depuis un mois, n'avait eu que ce désir ; tomber à ses pieds, obtenir son pardon.

— Venez par cette allée, dit le docteur.

Il se laissait guider. Son cœur palpitait à se rompre. De tous côtés il rencontrait de pauvres femmes qui marchaient comme des ombres sous le regard des gardiennes. L'une d'elle s'approcha.

— Vous pouvez lui répondre, fit Arpoukine ; elle est inoffensive. Ecoutez-la vous la rendrez heureuse.

La folle disait en mystère :

— L'avez-vous vue ? Elle est morte. Mais Dieu permet que quelquefois elle descende du ciel. Elle me vient entourée d'un cortège d'anges.

Ses mains se joignirent ; elle semblait en extase.

— Oh ! la voilà ! la voilà ! ma belle petite fille ! La voyez-vous, monsieur ? Qu'elle est jolie avec ses ailes si blanches. Que je voudrais approcher... mais quand je tends les bras pour la saisir, elle s'évanouit dans l'espace. Les anges la reprennent... C'est tout naturel ; elle est des leurs maintenant.

La folle s'était mise à genoux.

— Reste, ma petite fille ; reste devant moi. Je ne te toucherai pas... Ne t'envole pas.

Yves avait repris sa marche et s'était éloigné de cette pauvre hallucinée, que la vision de son enfant, morte à quatre ans, consolait de la raison perdue.

— La démençe est quelquefois douce dans sa cruauté, reprit le docteur ; elle jette un voile sur les tristes réalités ; elle donne le bonheur à ces esprits égarés ; ils s'évagent heureux de leurs illusions.

Il s'arrêtait dans ses observations savantes, ne songeant plus que celui auquel il s'adressait était anéanti, acrablé.

— Tenez, voyez celle-ci ; elle est très curieuse.

De son index légèrement levé, il indiquait une femme aux yeux noirs comme l'ébène, aux cheveux épars.

— Il s'imagina qu'elle est la lumière du monde.

La folle, en effet, soufflait tour à tour sur chacune de ses mains, se figurant qu'à son souffle ses doigts s'allumaient, et elle tenait très haut ces dix flammes imaginaires, pensant que la terre en serait illuminée.

— Quelles bizarreries traversent tous cerveaux malades, reprit le médecin. Et celle-ci... Ah ! c'est triste. Quelle pitié de constater où en arrive l'être humain lorsqu'il est privé de sa raison. C'était une belle intelligence cependant. Cette femme, autrefois célèbre, a tenu une plume avec un grand talent.

La folle avait dépassé le milieu de la vie ; des cheveux blancs entouraient son front très large ; une jeune dame lui parlait avec bonté.

— C'est sa fille, expliqua le docteur ; chaque jour elle lui apporte quelque sucrerie.

La folle poussait de petits cris joyeux à la vue des bonbons. Elle choisit du loukoum à l'essence de rose, dont la couleur l'attirait ; puis, avidement, elle dévora cette pâte délicate, transparente comme une gelée. Elle en voulait encore, elle en voulait toujours. Et, seulement en lui présentant cet appât, la gardienne parvint à la faire rentrer dans son pavillon. Et cette femme avait écrit des livres pleins de raison et de sens ! O misère humaine !

Et, tout à coup, Yves s'arrêta.

— Hélas, elle, balbutia-t-il. Ah ! pauvre, pauvre Hélène !

La malade s'avavançait à pas lents sous l'ombre des figuiers. Son visage, si riant et si aimable naguère, semblait de marbre ; ses traits purs avaient pris une rigidité de pierre, ses grands yeux couleur du ciel regardaient devant eux sans rien voir ; ses lèvres murmuraient toujours la berceuse obstinée ; mais sa voix était si faible qu'on la discernait à peine.

“ Nana, Nana, mon cher fils.”

Yves chancelait. Quelle douleur de la voir ainsi. Elle, la victime, payait pour le lâche qui avait menti. De grosses larmes jaillirent brûlantes de ses yeux et coulèrent sur ses joues.

—Courage, lui dit le docteur en lui serrant la main, courage !

Si habitué qu'il fût à ces drames, le désespoir de ce mari amenait en lui l'émotion vive. Hélène approchait de son pas lent et mesuré. Quelques mètres seulement les séparaient. Alors, lui, suivant l'impulsion qui le jetait à genoux à ses pieds :

—Pardon... Pardon, s'écria-t-il d'une voix déchirante. Pardon... Me reconnais-tu ?

Il avait saisi un pli de la robe de la femme aimée et le portait à ses lèvres frémissantes, n'osant les appuyer sur la main de l'aliénée.

—Pardon... Pardon, reprit-il avec angoisse, oubliant, dans sa douleur, que le docteur Arpoukine le regardait, l'entendait, et qu'ainsi, devant cet étranger, il avouait sa faute.

La folle s'était arrêtée. Ses yeux se rivaient sur les yeux inondés de son mari ; son visage exprimait une terreur indicible ; elle reculait comme un être qui, ayant souffert, croit à la trahison universelle ; elle était en proie à des secousses nerveuses ; puis, tout à coup, d'une voix étranglée :

—Vous... vous, dit-elle.

Elle venait de le reconnaître, et le mépris étincela dans son regard.

Yves baissa la tête, et la folle, poussant un cri :

—Éloignez-le, écarter-le, il me fait mourir.

La vie l'abandonnait en effet. Ses bras se tendaient en avant, sa tête se renversait en arrière ; elle fût tombée sur le sol, privée de sentiment, si le docteur Arpoukine ne l'avait soutenue. Elle était maintenant allongée, toujours évanouie, sur un banc de gazon, et le médecin faisait signe à deux gardiennes pour que ces femmes la portassent dans le pavillon qui lui était assigné.

—Oh ! je l'ai tuée, murmurait Yves, en se tordant les bras ; je l'ai tuée.

—Non, repartit l'aliéniste, non. Cette crise lui sera peut-être salutaire. Depuis six semaines, elle n'avait pas reconnu un visage humain. Cette lueur de connaissance, revenue soudainement, me donne un peu d'espoir. Je ferai tout pour la guérir. Il serait sage de vous retirer, car une nouvelle commotion pourrait lui être fatale.

Yves joignit les mains et jeta vers le pavillon un regard désespéré.

—J'obéis, dit-il avec effort ; mais quelle souffrance !

Ses traits se crispaient sous l'étreinte du remords et de la douleur. Il pleurait ces larmes retenues et isolées, indices des émotions profondes ; et, en chancelant, il quitta la maison de santé. Il s'éloignait et, dans la chambre matelassée où on l'avait étendue, Hélène était à la torture. Elle souffrit de longues heures. Au matin suivant, elle était mère. Et la pauvre femme, qui avait rêvé pour son fils un berceau doré aux rideaux de dentelle, le vit dormir dans le cabanon d'une aliénée. Il dormait de son sommeil innocent, et, sur son petit visage, il y avait déjà quelque chose de grave que l'enfant tenait de son père. Le front avait la même coupe, et les cheveux seraient noirs, on le voyait aux quelques fils soyeux et courts qui sortaient du petit bonnet.

IX

Bien plus encore que les soins du docteur Arpoukine, la présence de son enfant contribua à la guérison d'Hélène. Ce petit être lui avait pris l'âme. A chacun de ses vagissements, elle sortait de sa torpeur pour lui venir en aide. Peu à peu son esprit redevenait lucide, et au commencement de l'hiver, par une belle journée de novembre, elle put revenir à la villa des Muses. Elie Michelin et ses tantes la reçurent avec transport. Ils eussent désiré connaître quel chagrin avait momentanément altéré sa raison. Discrètement ils l'interrogèrent ; mais elle demeura muette ne voulant pas révéler sa honte. Elle fit mander lord Elliott. Depuis le duel, il n'avait pas quitté Athènes. Il pénétra près d'elle bien ému. Elle lui tendit la main.

—Mon ami, dit-elle, j'ai à vous demander pardon de l'accueil que je vous fis

après... ce duel. Ah ! je croyais aimer cet homme indigne, et j'ai été cruellement injuste envers un ami fidèle. Pardonnez-moi, sir Georges.

La lèvre de l'Écossais était blême.

—Pauvre enfant ! Pauvre enfant ! murmura-t-il. Et dire que ce malheur qui vous accable est venu par ma faute ; que c'est moi qui vous ai présenté ce gentil-homme de mauvais aloi.

Elle eut un rire amer.

—Que voulez-vous, mon ami ? ce comédien vous a trompé comme il nous a trompés tous.

Et très bas :

—Mais j'ai une grâce à implorer de vous. Gardez-moi le secret ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici. Que je n'ai pas cette suprême douleur de voir mon nom traîné devant les tribunaux. Un procès, une condamnation inévitable, le père de mon fils envoyé au bagne. Ah ! cher ami, au nom de l'amitié que vous me portez, épargnez-moi ; qu'autour de moi toute cette boue ne soit pas remuée.

Elle reprit après un silence :

—Songez donc quel scandale ! Que mon humiliation ne soit pas livrée en pâture à la curiosité publique. Je vous le jure, réparation sera faite aux nobles morts de la famille de Villepreux. De leurs titres, mon fils ne conservera rien. Il portera le nom de sa mère, l'humble nom de Michelin. De leur fortune il ne gardera pas une obole. Sa main innocente ne sera pas souillée par l'or avili. Je travaillerai pour nourrir mon enfant, pour mettre quelque bien-être dans la vie de mon grand-père et de mes tantes. Je travaillerai jusqu'à ma dernière heure je mourrai à la peine s'il le faut ; mais, jamais, je ne m'abaisserai à devoir, fût-ce un morceau de pain, à un patrimoine volé.

Il y avait en elle une dignité si haute, une loyauté si éclatante, qu'il suffisait d'un regard pour voir qu'elle n'était pas de celles qui se résignent à des rôles honteux. Lord Elliott plia le genou :

—Chère enfant, vous m'avez toujours inspiré la plus grande estime. Eh bien, puisque vous le désirez, pour vous, mais non pour le lâche et le misérable, je ne livrerai pas aux tribunaux mon triste secret. Je saurai convaincre Michel Normand. Nous vous épargnerons, mais à la condition que vous ne pardonneriez pas à cet imposteur.

Une lueur de colère brilla dans les yeux d'Hélène.

—Lui pardonner, répliqua-t-elle avec véhémence. On peut pardonner certaines fautes, mais la bassesse, jamais ! Être indulgente pour l'hypocrisie, ce serait s'avilir, ce serait descendre aussi bas que le menteur et que le voleur ! Ah ! si je pouvais oublier cet homme, oublier qu'il ait jamais vécu.

Lord Elliott dit avec hésitation.

—Il y a la ressource du divorce. Vous pourriez cesser de lui appartenir.

Elle se leva toute droite, son visage se couvrit d'une pâleur de morte.

—Non, dit-elle, je ne divorcerai pas.

Et de la main elle montrait le berceau de son fils.

—Le divorce ferait-il que cet enfant ne fût pas son fils et le mien ? Il pourrait rompre un lien, il ne pourrait l'anéantir. Cet enfant sera toujours la preuve vivante que j'ai été la dupe du plus fourbe des hommes. Ah ! lui pardonner ! Comment le pourrais-je en voyant grandir mon fils ! Non, je ne divorcerai pas. Ce serait publier ce vol indigne dont je rougis.

Un lourd silence pesa sur eux ; puis, d'une voix presque indistincte, l'Écossais murmura :

—Mais, puisque vous repoussez le divorce, puisque vous ne voulez pas que la justice atteigne le coupable, puisque vous ne voulez pas qu'il soit condamné par un tribunal, est-ce que vous l'aimerez encore ?

Hélène fut surprise de l'accent passionné et du regard étranges de sir Georges ; elle réfléchit quelques secondes :

—Je ne l'aime plus : par la cruelle blessure qu'il m'a faite, mon amour est parti tout entier. Ah ! que j'ai souffert ! que j'ai souffert... à en perdre la raison. Sans mon petit enfant, je serais encore enfermée dans un cabanon ; j'y serais morte ; mais, pour lui, j'ai voulu vivre et j'ai repris courage. Ah ! ma vie est finie, mon.

cœur est brisé ; je n'aimerai plus jamais personne... personne, excepté mon petit enfant.

Lord Elliott lui jeta un regard triste comme un adieu. Ce regard était empreint et de tendresse et de regret. Hélène eut l'intuition de la vérité et en fut troublée jusqu'au fond de l'âme.

— Pauvre ami, balbutia-t-elle, il est préférable, je crois qu'une longue distance nous sépare ; car, autrefois j'étais trop jeune ; je n'ai pas su vous comprendre, et maintenant je ne suis plus libre.

Il y eut un silence ; lord Elliott saisit la main de la jeune femme ; puis y déposant un long baiser :

— Je vais reprendre ma vie errante. Pensez à moi quelquefois. Plaignez-moi et vivez en paix. Personne au monde ne connaîtra la nature de cette douleur qu'on vous a infligée. Le faussaire ne sera pas inquiété. Adieu, ajouta-t-il, en la quittant brusquement, adieu ma pauvre enfant !

Dans le long couloir, il rencontra les tantes d'Hélène, aux aguets, anxieuses.

— Eh bien, mon ami ?

— Eh bien, dites-vous qu'elle a souffert, et gardez le silence.

Il passa outre.

Devant la porte entr'ouverte de la bibliothèque, il s'arrêta un instant indécis. Trait-il serrer la main de son ami ? Il entendait la voix d'Elie Michelin, dont la pensée était revenue aux siècles passés. Le vieillard lisait à haute voix une étude archéologique, destinée à l'Académie des sciences. Sa physionomie était souriante. Il s'animait, il s'exultait ; et depuis deux heures entières, il savourait sa prose harmonieuse. Il lisait sans s'arrêter, enflant la période comme un orateur enflammé et convaincu. Oh ! les auteurs jeunes ou vieux, quels poumons, quel souffle, quelle verve, quand ils déclament leurs œuvres.

— Heureux Michelin ! murmura sir Georges. Que n'ai-je, comme lui, l'amour des médailles !

A la sortie du parc, sous un bouquet d'oliviers, il vit un homme les bras croisés, la tête baissée, assis sur un fragment de rocher. Il le reconnut et passa vite, en lui jetant un regard de mépris et de haine. Mais, absorbé dans ses pensées, Yves n'avait point remarqué lord Elliott. Depuis la guérison d'Hélène, il continuait à errer comme une âme en peine autour de la villa. Lorsque la porte s'entr'ouvrait, il se cachait et regardait, espérant voir, sous les mûriers, la mère et le petit enfant tout rose dans sa robe blanche. Il aurait donné sa vie pour une parole de pitié, pour un mot de pardon. Il se rendait un compte exacte de l'abîme creusé entre eux. Pour lui, les liens de l'amour étaient aussi forts que jamais ; mais, pour elle, sur le passé planait une honte ineffaçable. Il savait bien qu'il était repoussé pour toujours. Et, néanmoins, ce jour-là, il était plus résolu que jamais à pénétrer furtivement dans la villa. Il voulait qu'elle sût son repentir, qu'elle vît sa souffrance. Apercevant la porte du parc laissée ouverte, il n'hésita plus, se leva et traversa le jardin désert. Bientôt, il eut atteint la chambre d'Hélène. Alors, rassemblant tout son courage, il frappa.

— Entrez, dit la voix de la jeune femme.

Elle était assise près du berceau de son enfant, et le balançait doucement. Yves s'avança en chancelant ; puis, se jetant vivement à ses genoux :

— Pardonnez-moi, Hélène, fit-il avec une émotion indicible. Pardonnez-moi.

Elle s'était rapidement levé, un éclair d'acier filtra sous ses longs cils.

— Encore vous, fit-elle avec hauteur ; vous êtes bien hardi en vérité. Et qui vous a permis d'apparaître ici !

Il s'était levé ; et, n'osant jeter les yeux sur elle, il les tenait fixés sur la terre.

— Si vous saviez ce que je souffre, balbutia-t-il.

Elle eut un regard implacable.

— Vous souffrez ! C'est justice ! C'est un prêté pour un rendu.

Il joignit les mains.

— Je vous en conjure, ne m'accablez pas ; soyez compatissante. Ah ! partir, m'éloigner, ne jamais vous revoir. J'y consentirai si vous l'ordonnez ; mais vous quitter sans avoir entendu une parole de pitié, c'est au-dessus de mes forces.

Il s'était animé ; son visage si pâle s'était coloré et son regard disait le déchirement de son âme.

—Si vous saviez combien je vous aime. Je ne vis que de votre pensée. ;

Elle l'écoutait incrédule ; puis, soudainement éclatant :

—Ah ! vous prétendez m'aimer. Étrange amour, en vérité, que celui qui vous a conduit à me tromper indignement. Et moi, pauvre enfant sans défiance, je suis tombée dans le piège. J'ai été séduite par le talent du comédien ; j'ai écouté ce mensonge qui faisait battre mon cœur. J'ai cru en vous comme on croit à une idole ; mais, maintenant, je vous hais dans la mesure où je vous ai aimé ! Plus vous m'avez volé de tendresse, plus cette tendresse s'est transformée en mépris ; car vous m'avez menti, et le mensonge est la lèpre de l'âme, et une âme lèpreuse me fait horreur.

—Hélène, reprit-il timidement, un jour vous me l'avez dit : le repentir efface les fautes. Une fois vous m'avez dit que votre miséricorde serait grande, parce que votre amour était grand. Vous avez provoqué ma confiance, et à présent vous me repoussez.

Elle ne l'écoutait pas, et continuait avec véhémence :

—Sortez d'ici ! que j'essaie d'oublier qu'il existe un faussaire qui a été mon maître, un voleur à qui j'ai juré amour et fidélité.

Et voyant qu'il hésitait encore.

—Mais sortez donc, reprit-elle avec une violence extrême... sortez donc... Je te chasse, voleur, je ferai laver et purifier la place où ton pied s'est posé :

Sous cette intolérable injure, il se dressa bondissant ; puis, comprenant que cet outrage était mérité, il courba le front et fit, en chancelant, quelques pas pour quitter l'appartement. A quoi bon implorer une femme devenue sans pitié. Au moment où il allait franchir le seuil, elle le retint d'un geste.

—Eh ! bien non, restez encore. J'ai à vous restituer tout ce que vous m'avez si loyalement offert au jour de mes fiançailles... avec l'or volé.

Elle s'était approchée de son secrétaire et, d'une main frémissante, en retirait des titres de rentes, des écus ; puis les jetant aux pieds du misérable avec un mépris sans bornes pour cette fortune dont la source était impure et fangeuse :

—Tenez, le voilà, votre million... voilà la rivière de diamants et le collier de saphir... voilà la bague de fiançailles que j'ai eu la naïveté de recevoir avec des larmes de reconnaissance. Ah ! j'ai d'autres ambitions que les vôtres. Vous aimez la richesse et les honneurs. Moi, j'aime les honneurs et la vérité. Ah ! reprenez vos bijoux précieux. Je vous le rends votre blason terni et vos titres d'emprunt. Je ne suis plus marquise !

Yves frémissait, et la rougeur montait à ses joues livides. Il mourait de honte.

—Pitié ! s'écria-t-il enfin. Pitié ! Epargnez-moi. Tout ce que vous me dites entre plus douloureusement dans mon cœur que le fer d'une épée. Voyez, je me repens. Je verse des larmes plus brûlantes que ne seraient des larmes de sang. Par pitié, soyez clémente !

Elle ne fut point attendrie et, continuant d'ouvrir fébrilement les tiroirs de son secrétaire et d'en retirer de nouveaux écus.

—Prenez... mais reprenez donc tous vos dons. Jamais ces bijoux ne mettront leur brûlure sur ma chair. Jamais je ne toucherai, même du bout des lèvres, au pain que pourrait m'acheter l'or volé. Je ne veux rien de vous. Je gagnerai ma vie et, si le succès ne répond pas à mon courage, je mourrai de faim plutôt que de demander l'existence au bien d'autrui.

Un lourd silence pesa sur eux.

—Alors, reprit Yves avec un sentiment de profonde douleur, tout est fini pour moi ? Je dois partir sans un mot de clémence ? Je ne vous reverrai donc plus jamais ?

—Jamais. Je ne vous laisserai pas même approcher de mon lit de mort, votre vue troublerait ma fin.

Il cacha son visage entre ses deux mains ; puis, le relevant, baigné de larmes.

—Alors adieu ! J'irai si loin que, si je pleure, vous n'entendez pas mes sanglots... si loin que, si je vous appelle, ma voix n'ira pas à votre oreille... si loin...

Elle se tenait le coude appuyé sur le marbre de la console, écoutant impassible ; puis, tout à coup, quelque chose de son amour en cendres fut remué. Elle eut pitié de cet homme au désespoir et fondit en larmes.

Il s'élança vers elle.

—Ah ! vous pleurez, fit-il avec une joie secrète, vous pleurez. Tout n'est donc pas fini entre nous ? Vous serez miséricordieuse.

—Oui, je pleure, répliqua-t-elle, pourquoi le nier ? Je pleure sur mes espérances trompées, sur mon bonheur perdu.

Il la considérait avec une douceur suppliante ; un peu d'espoir lui revenait au cœur ; mais elle, retrouvant soudain sa résolution implacable, dit avec une lenteur voulue :

—Assez de paroles entre nous, monsieur. Vous connaissez votre faute. Dieu pourra vous pardonner peut-être... Moi... jamais.

Immobile et hautaine, elle attendait qu'il la délivrât de sa présence. Alors, lui, s'approchant du petit lit où dormait son fils :

—Au moins, puisque vous êtes inexorable, avant de partir, laissez-moi donner à mon enfant, le premier et le dernier baiser.

Mais Hélène s'élançant près du berceau et le couvrant de ses bras étendus :

—Cela, jamais ! Que vos lèvres qui ont menti ne souillent pas son front innocent ! Cet enfant ignorera toujours le nom avili de son père. Il se croira orphelin. Pauvre petit ! Il porte assez le poids de la malédiction que vous avez attirée sur sa tête. C'est lui, le pauvre ange, qui expie votre faute. Jamais une parole ne sortira de ses lèvres, car il est sourd... car il est muet !..

Elle cacha son visage dans ses mains tremblantes ; puis la relevant :

—Et vous osez réclamer le pardon quand votre crime m'a frappée dans tout ce que j'ai de plus cher, dans mon fils. Allez, monsieur, quittez-moi pour jamais, et puisse-je oublier ce mauvais rêve, puisse-je oublier qu'un jour on m'a appelée marquise de Villepreux !

Yves était tombé à genoux devant le berceau ; il ne baisait pas l'enfant, il ne l'osait pas ; mais il sanglotait abîmé dans sa douleur. Son fils était sourd, son fils était muet. Lorsqu'il se releva, Hélène fut effrayée de l'altération de sa physionomie ; elle lut dans ses yeux comme une résolution désespérée ; alors, sévèrement :

—Surtout n'oubliez pas la promesse sacrée que vous m'avez faite de ne pas attenter à votre vie. Votre suicide serait mettre le comble à mon malheur, car je crois à notre âme immortelle.

Il eut un pâle sourire.

—Ne craignez rien. Je vous ai fait un serment et je le tiendrai. Du reste, à quoi l'on se tue, la douleur achèvera vite son œuvre. Bientôt vous serez libre. Au moins, quand je serai mort, me promettez-vous une prière pour ma pauvre âme désespérée ?

Elle était très pâle ; elle ne dit rien, ne fit ni refus, ni promesse, et lui éperdu, quitta la chambre en étouffant un sanglot.

Le départ d'Yves était irrévocablement décidé. Que ferait il désormais en Grèce ? Dès le lendemain, il gagnerait le port du Pirée et s'embarquerait. Il partirait sans dire un mot, sans laisser une trace. C'était dans cet exil, supporté sans une plainte qu'il voyait la grandeur, le courage, l'expiation. Mais où irait-il ? Dans une ville populeuse, un centre actif et joyeux ? Non, il voulait le pays où croissent les ajoncs, où, dans les chemins, on ne voit plus les éternels lauriers roses, mais, çà et là, un vieux chêne tordu par le vent de mer. Il voulait un pays où il entendrait encore parler la langue maternelle ; il voulait sa lande déserte, battue par les tempêtes, et qui s'étend, désolée, devant la mer sauvage.

Il traversait Athènes. Il s'en allait par les ruelles sombres, marchant devant lui presque au hasard, rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste. Quelques-uns le reconnaissaient :

—C'est le marquis de Villepreux.

Mais lui n'entendait rien, ne voyait rien : les gens accablés ne regardent pas sur leur passage. Il n'avait dans le cœur et dans sa mémoire que son départ. Il avait quitté à jamais la villa des Muses. Jamais ses pas ne le ramèneraient vers Hélène. Ils s'étaient quittés sans cette amère douceur d'un dernier serrement de main, d'un dernier baiser. On se rappelle sur la terre d'exil, ce dernier baiser, ce serrement de main, et ils adoucissent l'absence par le souvenir. Lui n'emportait dans sa pensée que ces mots cruels :

—Je te chasse, voleur, et je ferai laver et purifier la place où ton pied s'est posé."

Ou bien ceux-ci, plus douloureux encore :

—Non, je ne vous verrai plus; je ne vous laisserai pas même approcher de mon lit de mort."

Quels souvenirs à emporter sur la lande sauvage, quels adieux ! Et l'enfant, son fils, qui jamais ne pourrait entendre ou prononcer son nom !

Au déclin du jour, il arrivait à Phalère. Sa nuit se passa dans les larmes. Au matin, il eut un nouveau déchirement : Hélène, sans un mot de clémence, lui renvoyait les bijoux et le portefeuille contenant tous les titres. Hâtant ses préparatifs, le soir même, avec un dernier sanglot, il s'arracha de la villa. Sa barque élégante, sur laquelle il avait passé de si douces heures, le conduisit au Pirée. Il prit place sur un steamer, et longtemps, tandis que les matelots grecs s'occupaient du chargement des colis, il demeura debout et pensif sur le pont.

Une tristesse poignante s'emparait progressivement de son âme et, sur le pont d'un navire, le désespoir donne de dangereux vertiges ; une simple balustrade sépare la vie de la mort. Alors, se rappelant sa promesse sacrée, il quitta cette rampe de bois, sur laquelle il se penchait.

Le 15 novembre, il entra dans le port de Marseille, et trois jours plus tard Yves se trouvait sur la lande bretonne. Il voulait revoir de loin la chaumière où s'était écoulée son enfance, la petite masure au toit moussu qui avait contenté les désirs de ceux dont il était né. Pauvres gens ! Il se rappelait cette chaumière isolée au bord d'un chemin et abritée par un grand chêne tordu.

Yves avait quitté la voie ferrée à la gare d'Auray, il devait franchir à pied environ six kilomètres de presqu'île. Il marchait, ayant sur le visage et dans le regard une expression douloureuse. Il faisait un vrai temps de Bretagne ; tout le pays était enveloppé d'une seule nuée grise immense, un dôme de plomb. L'atmosphère était tellement terne et lourde qu'on ne pouvait se figurer qu'il y eut quelque part un soleil.

Il continuait à s'avancer dans le calme de la falaise. Ça et là, il rencontrait un hameau sauvage. Sur les seuils des chaumières, toutes semblables, les femmes, en coiffes blanches, échangeaient quelques mots bretons ; les hommes réparaient des filets pour la pêche. Tous levaient les yeux au bruit des pas du voyageur, mais personnes ne reconnaissait en lui un enfant du pays. Un moment il eut envie d'arrêter sa longue marche, de se coucher à l'abri du grand calvaire et d'y dormir jusqu'à ce que vint la mort.

Il s'enfonçait de plus dans le silence de la presqu'île. Il approchait de la mer grondeuse. Déjà il entendait déferler les vagues. Il s'arrêta sur le bord du chemin. Il avait atteint la plage. Quelle aridité sur cette grève ! Là les fleurs étaient les algues et les coquillages colorés qui tapissent le fond des grottes solitaires. Cependant, çà, et là, sur la falaise battue du vent, une petite plante vivace s'obstinait à vivre et à fleurir : c'était la bruyère avec ses teintes rosées.

Partout la solitude ! Seule une vieille Bretonne tricotait dans ce désert. Elle était assise sur le sommet d'un roc, devant la mer immense. Un capuchon de laine l'abritait, et deux moutons, à toison brune, paissaient non loin d'elle quelques maigres herbages. Yves gravit la falaise, et la bergère aux cheveux blancs et au dos vouté ne reconnut pas l'étranger. Il était donc bien changé ? Non... mais on le croyait mort, et déjà il était oublié.

—Il n'y aurait que ma mère à me reconnaître, pensa-t-il si j'entrais dans notre chaumière.

Mais il n'entrerait pas : il n'était pas digne de franchir ce seuil, de se reposer sous ce toit qui avait abrité ses années innocentes et sous lequel il n'apporterait que la honte. Il était condamné à l'exil éternel, car sa mère souffrirait moins en croyant son fils au fond de l'Océan qu'en le revoyant déshonoré. Et, pourtant, qu'elle devait se trouver seule, la pauvre femme, assise près de son rouet... Et elle serait ainsi solitaire jusqu'à son dernier jour !

Et, tout à coup, Yves tressaillit. Une fumée légère montait et se dissipait dans le lointain de l'horizon assombri. Cette petite fumée bleue sortait de l'antique cheminée surmontant le toit de sa chaumière. Sa mère était là... là, devant lâtre.

Maintenant il marchait d'un pas moins alanguï. Il atteignit le chemin où la maison bretonne s'élevait, humble et isolée depuis un siècle peut-être. Son cœur battait à se rompre. Il reconnaissait tous les sites familiers : les touffes de genêts entourant les rochers de granit et le chêne difforme qui se tordait en frissonnant. Sa main fut bientôt à portée de la barrière. S'il la soulevait ? Que n'osait-il entrer, entrevoir un instant sa mère et puis partir ?

Il poussa la barrière et pénétra dans le petit enclos, jonché de feuilles mortes. Il s'approcha de l'étroite fenêtre encadrée d'un rosier. Ses yeux s'inondèrent. A travers ce voile de larmes, il vit le vieux mobilier toujours le même : le bahut de chêne bruni, les deux lits clos aux rosaces découpées, les assiettes bariolées, rangées au vaisselier, et le sol de terre battue, soigneusement balayé. Tout cela avait l'aspect propre et honnête, mais que cette chambre était petite ! Et il se rappelait son habitation d'Athènes avec son portique aux colonnes de marbre, son jardin où un jet d'eau retombait dans une vasque de porphyre, et ses salons au mobilier somptueux. Que n'avait-il toujours habité la mesure ?

Du revers de sa main, il essuya ses yeux. Sa mère était là, devant la grande cheminée, où la flamme dansait sur une bûche de hêtre.

Avec son visage sérieux et calme, sa coiffe aux ailes blanches, son corsage de drap garni de velours, elle était bien le type accompli de la belle race celtique. Elle avait l'expression réfléchie de ces femmes d'autrefois, que les portraits anciens nous ont conservés. La pauvre mère avait tant pleuré que ses larmes avaient creusé un sillon sur ses joues pâlies. Ses lèvres sérieuses ne savaient plus sourire. La Bretonne ne savait plus que prier, prier sans relâche ; il lui semblait que son rosaire, récitée avec une extrême ardeur, calmait les souffrances de la chère âme qui gémissait peut-être dans le purgatoire. Longtemps après le naufrage du *Du pleix*, elle avait voulu douter. La perte de tous les passagers lui semblait impossible. Elle croyait fermement qu'un jour ou l'autre elle reverrait son Yves. Mais les semaines, les mois et les années s'écoulaient. Alors, quand toute espérance se fut évanouie, elle se dit qu'elle ne quitterait plus jamais le deuil.

Sans cesse elle songeait au naufragé. Ce soir-là elle y pensait d'autant plus que, la nuit précédente, elle avait fait un rêve. Yves, revenant au pays, lui était apparu tout à coup, si décharné, si pâle. Et Anne-Marie avait conclu de ce songe que le trépassé réclamait des prières.

Le crépuscule tombait, triste crépuscule de novembre. Les alentours de la chaumière s'emplissaient d'ombre, mais le feu, à la flamme brillante, jetait sa clarté dans la chambre aux meubles primitifs, et de la petite fenêtre, où il collait son visage, le voyageur pouvait suivre tous les mouvements de sa mère. Il s'abandonnait, en pensée, sur ce cœur si dévoué qu'il croyait sentir battre contre le sien... S'il osait entrer... elle lui pardonnerait... Il se rappelait une de ses paroles, alors qu'autrefois il avait quitté la lande bretonne pour la grande ville. Elle lui avait dit, son visage tout baigné de larmes : "Heureux ou malheureux, reviens."

La tentation grandissait. Non, il ne pouvait passer sans embrasser sa mère. Il devait prendre confiance en son amour profond, en son humble et saint dévouement.

Et tout à coup, se décidant, il ouvrit doucement la porte, puis, d'une voix faible, il dit ce nom béni de son enfance :

—Maman... maman...

Anne-Marie frissonna. Qui l'appelait ainsi ? Elle avait reconnu la voix. Le trépassé voulait-il encore des prières ? Elle leva la tête. Lui... lui devant elle ; ou plutôt son fantôme.

Et la Bretonne demeurait toute saisie devant ce spectre qui la terrifiait. Mais déjà Yves était à ses genoux. Il avait pris ses deux mains ; il les couvrait de ses baisers et il disait :

—Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi, c'est votre fils. O mère ! je suis un grand coupable.

Son fils, son fils, qu'elle croyait endormi à jamais au plus profond des mers, il était là, devant elle. Et deux bras serrèrent, enlacèrent convulsivement l'enfant bien-aimé. Le visage d'Anne-Marie était, tout à la fois, inondé de pleurs et rayonnant de joie.

Elle dit enfin :

— Quel miracle du ciel te ramène, *Jésus-ma doué* !

Et lui, avec une émotion profonde :

— Le repentir !

Alors, se jetant de nouveau à ses genoux, dans un débordement de larmes, il dit tout son passé : son ambition, le naufrage, le vol, son mariage, son départ d'Athènes. En l'écoutant, Anne-Marie joignait les mains, ses lèvres frémissaient et une expression d'indicible douleur passa dans ses yeux quand elle balbutia enfin :

— Quoi ! tu as volé, toi... tu as trompé cette jeune femme ! Malheureux enfant !

Il pleurait.

— Oui, mère, j'ai fait cela et par ambition et par amour. Mais si vous pouviez savoir à quel point je me repens. J'ai eu tant de désespoir que j'ai voulu mourir, que j'ai mis le canon d'une arme contre ma tempe ; si cette jeune femme tant aimée ne me l'avait défendu, il y a longtemps que j'aurais cessé de vivre.

La mère chrétienne joignit les mains avec épouvante.

— O Jésus ! Jésus Sauveur ! tu voulais te détruire. Et ton âme, tu l'avais oubliée... Tu serais mort dans l'impénitence ?

Puis, suffoquée par l'émotion, elle se prit à sangloter.

— Yves baissait le front.

— Est-ce que vous serez inexorable, reprit-il d'une voix angoissée. Est-ce que, vous aussi, vous ne pardonneriez pas ?

La Bretonne le considéra avec une tendresse profonde ; et, de ses lèvres tombèrent ces mots sublimes dans leur simplicité :

— Je suis ta mère !

Les heures s'écoulaient sans qu'ils en eussent conscience. Yves se confessait à la plus miséricordieuse de toutes les tendresses, et la Bretonne sentait entrer en elle une joie céleste à la pensée de disputer l'âme de son enfant aux doutes et aux ténèbres. Si un jour elle parvenait à la faire renaître à la lumière, revivre à l'espérance ! Pourquoi désespérer ? Dieu n'a-t-il pas affirmé qu'il y a plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant, que pour la robe blanche de cent justes.

La nuit était complète, le feu s'éteignait. Anne-Marie jeta dans l'âtre une brasse d'ajoncs ; ensuite elle posa sur la table de chêne noirci par les années, une petite lampe de cuivre, puis quelques galettes de blé noir. Elle s'approcha de son fils, et, passant doucement la main sur ses cheveux :

— Ta dois avoir faim. Tu es faible. Je suis sûre que tu n'a rien pris depuis ce matin ?

Il était à jeun, en effet, depuis de longues heures, et ses forces étaient prêtes à le trahir. Il eut un pâle sourire pour le frugal repas.

— Ah ! dit-il, quelle sera bonne cette galette durcie trempée dans ce lait, puisque vous l'avez assaisonnée du pardon et de tendres paroles.

Puis, il ajouta avec un cri de vérité :

— Si vous saviez, ma mère, quel pain j'ai mangé depuis des mois... Depuis que j'ai eu conscience de mon indignité, qu'il est amer le pain que donne l'argent volé. Ah ! si l'on prévoyait ce que fait naître de tortures une mauvaise action, on s'arrêterait terrifié.

Sa mère lui mettait, sur son assiette de faïence bariolée, une galette grossière.

— Mange sans remords : ceci n'est le bien de personne. Ne perd pas courage. Puisque tu as du repentir, Dieu te pardonnera d'avoir été faible devant la tentation. Prends bon espoir.

Il s'efforçait de goûter à la pâte de blé noir ; mais, quoiqu'il fut très faible il mangeait avec effort.

Bientôt ils quittèrent la table. Assis au coin de l'âtre, ils reprirent leur causerie.

— Il se fait tard, dit enfin la Bretonne ; entends-tu sonner neuf heures ?

La cloche, en effet, envoyait, à travers la lande, ses coups réguliers et mélancoliques. Le bruit du battant frappant sur l'airain se mêlait au grand vent de l'arrière-automne. Yves se leva. Alors, de la main, sa mère lui montra le crucifix de cuivre sur lequel, tant de fois, elle avait levé son pieux et honnête regard. Ce Christ était toujours à la place accoutumée, surmontant un bénitier. La coquille-

n'était point vide et desséchée, soir et matin des doigts pieux lui demandaient l'eau qui combat les tentations et chasse les mauvais rêves. Anne-Marie tendit le buis béni à son fils. Yves fléchit le genou devant l'image sainte, et retrouva, dans sa mémoire, la prière de son enfance. Il se releva moins accablé et, dans le lit clos où il avait dormi jadis, il put fermer les yeux et reposer quelques heures.

Au matin, le vent avait cessé. Yves se leva, et s'approchant de la fenêtre, il aperçut, à perte de vue, la lande aride. Pourtant, il trouva du charme à ce pays triste. Il écouta l'Océan qui bruissait et il sourit à la flèche de granit qui terminait le clocher à jour de l'église, là-bas, au loin, du côté des champs d'ajoncs. Un voile de vapeurs gris perle couvrait le ciel tout entier, et des oiseaux de mer planaient sur cette solitude avec de lents battements d'ailes. Très doucement Anne-Marie, qui déjà, avait mis en bon ordre les meubles primitifs, s'approcha de son fils et le regarda, profondément émue. Elle retrouvait dans ce visage, à l'expression hautaine, les traits de l'enfant et de l'adolescent. C'était bien le large front et le beau regard qu'elle connaissait.

—S'il souriait, songeait-elle, je reverrais le joli pli que formaient ses lèvres... mais il ne sourira plus jamais ; il a été trop coupable et il a trop souffert.

Et tout à coup elle lui dit :

—Mais, malheureux enfant, tu ne peux ainsi rester chargé de ton péché, rester l'ennemi de Dieu. Veux-tu venir avec moi à l'église de Saint-Pierre de Quiberon, là où tu as été baptisé. Ah ! prends confiance, prends confiance. Tu n'as pas oublié le proverbe breton que répètent nos anciens : " L'innocence, c'est la goutte d'eau ; le repentir, c'est l'Océan."

Il y avait dans le regard d'Anne-Marie cette expression indéfinissable qui ne se trouve que dans les yeux qui ont l'habitude de contempler un monde autre que le nôtre.

Elle continua :

—Viens, viens à l'église. N'hésite pas à t'approcher du saint tribunal, et alors tu retrouveras la paix de la conscience, cette joie sans égale de pouvoir te dire : " J'ai fait le mal, mais je me suis humilié, et, dans sa miséricorde, Dieu m'a pardonné."

Yves demeura saisi devant cette brusque attaque.

Et comme il hésitait, comme il coûtait à son orgueil de s'agenouiller devant un prêtre.

—Que crains-tu ? Va, notre recteur est indulgent, ne connaît-il pas la misère des hommes. D'ailleurs, depuis quand la maladie éloigne-t-elle du médecin ?

—Viens, viens, mon enfant ; viens près de Dieu chercher le pardon.

—Et devant cette foi ardente, devant cette tendresse implorante, il se sentit vaincu.

Et, maintenant, ils marchaient côte à côte sur la lande. La mer bruissait au loin. Ils arrivèrent au village, gagnèrent l'église. Elle était ouverte et solitaire. Seul le pasteur priait dans l'ombre. Ils franchirent le porche aux marches de granit usé, passèrent sur les dalles funéraires, sous lesquelles reposaient quelques châtelains à jamais endormis. Yves fléchit le genou et demeura longtemps prosterné. Il avait laissé quelque chose de son cœur d'enfant dans ce sanctuaire à l'autel grossièrement sculpté, au tabernacle décoré, à la voûte bleu parsemée d'étoiles, et le souvenir de toutes les émotions douces, ressenties autrefois, venait au-devant de lui et l'enveloppait d'une manière irrésistible.

Sa mère, agenouillée à ses côtés, le considérait avec une expression d'amour infini ; et, reportant vers le tabernacle un regard suppliant, elle priait de toute son âme. Et tandis qu'elle implorait le Seigneur, et la Vierge et les Anges, Yves entendait la voix de sa conscience qui se ranimait. C'était vraiment une voix divine qui ébranlait tout son être. Quel réveil, quelle énergie lui venait tout à coup. Alors, avec un repentir qui amenait à ses yeux un ruisseau de larmes, il se leva et s'approcha du saint tribunal. A genoux, il frappa sa poitrine et découvrit au médecin des âmes, toutes ses plaies, toutes ses fautes, et l'absolution tomba sur son front et le beaume coula sur ses blessures morales.

A l'heure suivante, la mère et le fils rentraient dans la chaumière. L'œil d'Anne-Marie rayonnait et pourtant elle conseillait encore.

— Mon Yves, mon cher fils, Dieu t'a pardonné ; mais, tu le sais, il faut maintenant que tu expies. Veux-tu, mon pauvre enfant, que je te dise ce que je ferais à ta place ?

— Dites, ma mère, dites.

— Ecoute. Je voudrais que le reste de ma vie fut tout autre que n'a été le commencement. Tu as péché par orgueil, il faut devenir le plus humble des hommes. Tu as fait du tort aux malheureux en les privant d'une fortune, il faut leur donner ta vie, ton travail.

Les yeux d'Yves s'éclairaient :

— Merci, merci, ma mère. Oui, je veux devenir le plus humble des hommes.

Ils s'étaient assis, l'un près de l'autre, sur le banc de pierre placé au seuil ; ils ne parlaient plus ; mais, tous deux, comme Monique et Augustin à Ostie, regardaient le ciel.

Les instants s'écoulaient. Le son de l'angelus de midi passa sur la lande. Anne-Marie se signa ; puis donnant à son fils un regard de tendresse extrême, elle lui dit avec résolution :

— Tu le sais, mon enfant, il te reste un dernier devoir à remplir.

Il écoutait, prêt à obéir.

— Parlez, mère ; vous êtes le devoir, vous êtes le courage, vous êtes la justice et la loi ; tout ce que vous me conseillerez de faire, je le ferai.

— Le repentir n'est pas suffisant ; il faut encore réparer. Au nom de la loi de Dieu qui nous dit : " Tu ne prendras pas le bien d'autrui," tu remettras à notre recteur toute la fortune qui n'est pas la tienne. Il la renverra là où elle aurait dû rester. Il confiera au curé de Villepreux que la noble famille n'est éteinte, et qu'un pécheur repentant renvoie les titres et le patrimoine qu'il avait dérobés. Tu n'as rien à redouter, le secret te sera à jamais gardé.

Yves se leva avec empressement, car depuis longtemps cet or volé lui pesait d'un poids insupportable, et, sortant de son sac de voyage, les titres, les billets de banque, les bijoux, tout ce qui provenait de la source coupable, il les entassa dans une caisse et se mit en devoir de la clouer. Sa mère l'encourageait du regard. Et tandis qu'il donnait les coups de marteau avec une ardeur extrême :

— Pressons-nous, pressons-nous, disait-elle, que cet or ne reste pas une heure de plus chez nous. Le bien d'autrui attire la malédiction du ciel. Ah ! mon pauvre enfant, jamais, sous notre toit de paille, il n'était entré seulement une pièce de cuivre qui ne fut honnêtement gagnée. Je ne te reproche rien, car le bon Dieu t'a pardonné. Va, ne t'effraie pas de la misère. Un cœur content vaut une fortune. Tu verras comme c'est bon de pouvoir s'estimer soi-même.

La petite caisse était terminée.

— Laisse-moi, dit la Bretonne, laisse-moi la porter moi-même au recteur de Saint-Pierre.

Et, selon la mode du Morbihan, elle plaça sous sa mante, le petit colis qui, sous une dimension minime, contenait une fortune. D'un pas alerte, se pressant pour se débarrasser du fardeau, elle se hâtait vers le presbytère.

— Ah ! se disait-elle avec un sentiment de satisfaction, dans quelques instants ce trésor sera en mains sûres. Bientôt le patrimoine sera restitué.

Et, tandis qu'elle s'éloignait sur la falaise, recevant en plein visage le vent de mer, qui soulevait et faisait palpiter les ailes de sa coiffe blanche, Yves la regardait s'avancer résolument sur le chemin. Quand elle eut disparu avec l'odieux fardeau il soupira longuement comme s'il reprenait à pleine poitrine une provision d'air pur. Enfin, enfin, il ne serait plus oppressé de ce remords qui hantait ses jours et ses nuits. Désormais il avait le droit de la redresser sa taille, de relever sa tête, de regarder, sans mépris, dans le miroir, son visage pâli, sans craindre le reproche muet et incessant de sa conscience, visible dans son regard fiévreux. Enfin, enfin, il avait rejeté les oripeaux du comédien dont il s'était affublé durant trois années. Il n'était plus marquis ! mais, d'une main ferme, il pouvait maintenant signer : " Yves Kermorgan." Il se sentait heureux. Il avait reconquis la paix, et il se ré-pétait ce mot de douceur avec une sorte d'ivresse :

— La paix ! la paix !

Le devoir était accompli.

Ah ! comme il bénissait sa mère pour cette étincelle d'honnêteté qu'elle avait su rallumer dans son âme. Comme il se jurait d'expier avec un grand courage, et alors il se disait :

— Si Hélène vient à apprendre, un jour, combien de prières et de vertu je jetterai sur ma faute ; si elle sait avec quelle ardeur je vais réparer, avec quelle implacable sévérité je vais me condamner à l'humiliation, à la misère, à la souffrance... peut-être me pardonnera-t-elle ?

X

Mais le pardon était loin du cœur d'Hélène. Elle aurait voulu vivre oubliant lentement le passé. Vain désir. Elle avait beau se dire : " Ne regardons pas en arrière, les jours écoulés sont anéantis ; " elle revenait sans cesse aux inoubliables souvenirs de mon amour brisé. Elle vivait dans une atmosphère de morne désespoir. Une insomnie douloureuse torturait ses nuits ; et, pendant les longues heures de la journée, elle demeurait souvent immobile près de son enfant. De grosses larmes roulait silencieusement le long de ses joues. Elle regardait ce petit garçon aux yeux noirs admirables. C'était bien son fils à lui, son fils à elle... Dans le vaste atelier où, habituellement, on passait le berceau, la poussière s'amassait sur ses œuvres commencées, et quand, parfois, elle y arrêtait ses regards, c'était pour s'étonner d'avoir cru, jadis, que l'art suffisait au bonheur de la vie. Quelle illusion de croire cette chose ! L'art ne console pas de certaines douleurs. Elie Michelin et Mmes de Deauville s'attristaient profondément de cet état de prostration où vivait Hélène. Ils voyaient son chagrin et se taisaient, comprenant leur impuissance à la consoler. Les semaines avaient succédé aux semaines, et le printemps avait ramené de belles journées. Un jour, assise dans son atelier près d'une fenêtre ouverte, elle regardait le jardin aux bosquets de cyprès à la longue allée de mûriers et sa pensée semblait errer dans un autre monde. Que lui importait l'univers ! L'abandon de tout son être, affaisé sur une chaise longue, disait bien qu'elle ne tenait plus à rien au monde. Puis, tout à coup, elle sentit s'appuyer, sur son front penché, une douce barbe blanche, et, relevant la tête :

— Oh ! grand père, fit-elle toute surprise, je ne vous avais pas entendu.

Il s'assit près d'elle.

— Oui, c'est moi, ma pauvre enfant ; écoute, tu ne me fais pitié. Tu ne peux vivre avec ce chagrin qui te consume, et je viens te supplier d'avoir recours à l'unique remède.

Elle remua la tête avec cette douce inexorable qui fait la force de ceux qui s'entêtent dans leur désespoir.

— Vous parlez d'un remède, grand père ; je n'en connais pas. Je voudrais fuir les humains et moi-même. J'ai tout en haine et en mépris. Vous seuls exceptés, car mes tantes et vous, grand-père, savez être si bons pour moi.

Le vieillard passa doucement la main sur la chevelure blonde de sa petite-fille, et, d'une voix caressante :

— Mon enfant, j'y ai mûrement songé, il faut, pour le guérir, ranimer l'étincelle que le ciel t'a mise au cœur, te remettre au travail. Il ne trompe jamais, lui... Il est notre ami le plus sûr. Vois, grâce à lui, j'oublie les réalités de la vie.

Elle avait caché son visage dans ses mains tremblantes, tandis que le vieillard continuait, s'animant par degrés :

— Il faut ressaisir avec fermeté l'ébauchoir, donner un corps à tes rêves ; et, bientôt, devant l'ardeur de l'artiste, ton chagrin s'évanouira. Ah ! ma chère petite, celui qui travaille n'est pas à plaindre ; car, tu le sais, composer c'est vivre dans l'idéal, c'est planer au dessus des misères de cette pauvre terre.

Hélène releva, sur son grand-père, ses yeux noyés de larmes :

— Travailler... je le voudrais... Mais c'est fini de toute mon ardeur. Je ne sais plus rien, rien que pleurer. En brisant mon cœur, il a tout brisé : ma vie et l'inspiration.

Elie Michelin serra plus étroitement dans les siennes les mains de sa petite-fille :

— Tu l'aimais donc bien ?

— Ah ! si je l'aimais !

Ses yeux se portèrent avec attendrissement sur le buste du marquis de Villepreux. La lumière mourante l'enveloppait de ses derniers rayons. C'était bien le gentilhomme d'aspect chevaleresque vers lequel, dès le premier jour, elle s'était sentie invinciblement attirée.

— Ah ! si je l'aimais, répéta-t-elle... et, maintenant...

Pendant quelques minutes, aussi froide que le marbre, aussi impassible que l'image sculptée, Hélène, un pli au front, la fixa sans rien dire. Oui elle croyait le revoir vivant, dans son costume si correct, une fleur de gardenia à la boutonnière. Comme elle avait été fière de sa distinction suprême ! Qui eût jamais pensé que tout cet aspect enchanteur cachait une lâche hypocrisie !... Oh ! ces yeux-là, si rieurs et si beaux, savaient mentir aussi bien que la langue. Un rictus amer se marquait sur les lèvres d'Hélène, la rancune grondait en elle, un éclair de colère passa dans les yeux agrandis, et, tout à coup, se levant et d'un bond s'élançant vers le buste :

— Oui je t'aimais... A présent je te hais.

Alors, éperdue, oubliant que ce travail était son chef-d'œuvre, que son âme s'y était identifiée tout entière, elle avança la main : puis, d'un geste brusque, renversa, avec son piédestal, le buste fragile, jadis son idole. Elle Michelin jeta un cri.

— Mon enfant !... mon enfant ! mais c'est de la démence !

Et, consterné, il demeura immobile devant cet acte de barbarie, devant ce chef-d'œuvre pulvérisé. Que n'avait-il pu prévenir ce mouvement de folie de sa petite-fille ? Mais la jeune femme s'était jetée dans les bras de son grand-père et sanglotait convulsivement sur son épaule ; puis, apaisée :

— Sa : ac me tuait lentement, fit-elle de sa voix morne. Peut-être pourrais-je travailler maintenant que son œil ne me poursuivra plus. Je suis sans courage... Je ne sais si jamais rien renaîtra dans ma pensée.

Elle fut interrompue par les pleurs de son fils. Elle courut au berceau. A sa vue, Godefroy se mit à sourire. Rien n'était plus beau que ce petit enfant, Hélène le prit, le présenta à son aïeul. L'enfant se mit à jouer avec la longue barbe blanche, et le savant lui souriait, lui parlait, oubliant qu'il ne pouvait l'entendre ; puis le replaçant dans les bras de sa mère :

— Ma pauvre Hélène, fit-il d'une voix grave, tout à l'heure je te parlais de ce sentiment étrange, des grandes intelligences qui plangent au-dessus de l'humanité, différentes aux plaisirs et aux chagrins de la terre... C'était une médiocre et vulgaire consolation. La voilà ta consolation véritable. Regarde ton fils : sa vue t'inspirera l'énergie, car c'est la tâche sacrée d'une mère d'élever son enfant ; elle doit être forte pour en faire un homme... Ah ! ma fille, courage, courage... tu deviendras une grande artiste : tu as été complétée par la douleur.

Il quitta l'atelier, et longtemps Hélène demeura pensive. Les dernières paroles de son grand-père l'avaient pénétrée. Oui, elle le sentait, elle devait vivre ; elle devait connaître la fièvre d'une existence pleine de lutttes pour conquérir, non la gloire mais le pain du jour, le pain qui nourrirait son enfant... Elle essuya ses yeux et jeta un regard de tristesse sur son atelier de jeune fille. Combien il ...âtrait de la superbe pièce de parade qu'on lui avait fait meubler après son mariage. Mais à quoi bon toute cette splendeur passée ! A-t-on besoin de luxe pour travailler et pour souffrir ? Elle s'était levée. Elle traversa l'atelier, s'arrêta tremblante devant les débris du buste ; puis venant, d'un pas chancelant, se placer près du berceau de son enfant, elle pleura.

— Toi, pauvre ange innocent, fit-elle avec attendrissement, tu es le fils d'un traître, le fils d'un menteur, le fils d'un faussaire. Et pourtant mon sang à moi coule dans tes veines... Oh ! j'effacerai par la pureté de ma vie le signe du déshonneur que ton père a marqué s ton front. Il a mis une tache, j'y mettrai une gloire. Oui, c'est mon devoir de forcer le succès. Oui pour toi, pour toi je serai forte. Je ne serai pas une mère cruelle faisant peser sur tes jeunes épaules, le fardeau de ses douleurs. Je ne veux plus être de celles qui, parce qu'elles ont souffert, se retranchent dans une sombre misanthropie. Tu seras mon sourire, tu seras mon courage. A l'œuvre maintenant, j'ai assez pleuré.

Elle regardait Godefroy avec une expression de tendresse passionnée. Le besoin d'aimer qui était en elle se déversait tout entier sur ce petit être qui sommeillait.

de nouveau dans le berceau. Il était rose et blanc, avec de légères boucles brunes. qui retombaient sur son front, et ses mains mignonnes demeuraient abandonnées sur la couverture de dentelles. Tous ses anciens rêves se réveillaient à la vue de cette beauté et de cette grâce enfantine. Désormais Godefroy serait son modèle. L'amour humain ne serait plus son inspirateur. Dans ses groupes, elle ne placerait plus que des enfants et des anges. Elle prit un crayon, et, sur son album, jeta les lignes d'une nouvelle composition. Et le travail ne lui fut pas aride, et cette première soirée consacrée au labeur s'écoula avec une rapidité extrême ; car pour se fortifier dans sa résolution, elle avait près d'elle son enfant endormi. A dater de ce jour, il se fit un changement dans son existence. Le travail comme jadis, redevint la passion de sa vie. Rien n'était plus purement idéal que ses créations. Sous ce titre CHARITÉ, elle composait une série de groupes, où elle représentait une femme dont l'âme est faite de bonté infinie, une femme qui ne connaît pas les tendresses troublées par l'inconstance de l'amour, car son amour est au ciel. Hélène la modelait, cette sœur de charité, berçant dans ses bras un petit enfant abandonné au hasard des grandes roues, ou bien penchée sur un lit d'hôpital et soignant, de ses mains délicates, un homme voué à la mort, ou bien encore soutenant les pas chancelants d'un vieillard. Rien n'était plus touchant que cette jeune religieuse à l'air si candide, sous sa cornette blanche et aux traits de laquelle l'artiste avait su donner une expression vraiment divine. Dans cette expression compatissante, on lisait ce grand amour que la sœur porte à son ami le pauvre, le blessé, l'orphelin, le vieillard, le moribond. Et, à cet éternel souffrant, qui est le préféré choisi sur la terre, elle souriait de ce divin sourire qui gagne les cœurs. Hélène se passionnait en modelant ses groupes, et le travail, comme un baume, sans cesse coulait sur les plaies cruelles de son cœur brisé. La sœur de Charité pansait sa blessure. Elle subissait le charme de cette œuvre fortifiante et saine. Et, tandis qu'elle donnait l'apparence du sentiment à la terre glaise, elle éprouvait cette sensation qu'elle eût ressentie en respirant l'essence embaumée de quelque fleur du ciel. Alors, avec le calme qui renaissait, sa rancune commençait à s'apaiser. Elle ne sentait plus l'indignation la bouleversa au souvenir de celui dont elle avait été la dupe ; mais elle soupirait, au contraire, à la pensée de cet homme qui avait été le grand amour et la grande douleur de sa vie. Elle ne savait rien de lui. C'était une disparition complète. Elle lui avait dit : " Laissez-moi oublier que vous avez été mêlé à mon existence... Laissez-moi oublier que vous respirez." Et il se montrait obéissant. Où était-il ? Elle ne faisait aucune démarche pour l'apprendre. Elle ne voulait pas qu'il fût jamais nommé devant elle.

Il est désolant l'effet d'un mensonge sur les âmes sincères. Il anéantit ce charme que ni philtres, ni prières, ne peuvent rappeler, quand une fois il a disparu ; et ce charme, c'est la confiance, c'est l'amour. Ainsi les années s'écoulaient, creusant, de plus en plus l'abîme qui les séparait. Il y en avait cinq de passées depuis le jour où Yves s'était embarqué pour retrouver la Bretagne. Il avait été fidèle à la nouvelle vie qu'il s'était tracée, vie d'expiation. Dès le premier été, il avait accompli un vœu de pèlerinage au sanctuaire le plus vénéré du Morbihan, à Sainte-Anne-d'Auray, il s'y était rendu nu-pieds et tendant la main. Il suivait les sentiers bretons où les dolmens se dressent au milieu des bruyères. Lorsque son cœur était oppressé, il entrait dans une de ses petites chapelles si nombreuses et placées de distance en distance, comme des relais pour la douleur ; puis il reprenait son chemin, se condamnant à la faim, à la soif, aux pieds ensanglantés par les ronces, à l'humiliation de l'obole demandée. Et dès que cet obole dépassait ses besoins les plus stricts, il faisait l'aumône à une autre indigence. Sa mère unissait ses prières aux siennes, et un ange invisible le soutenait, recueillait ses larmes, les portait au Tout-Puissant ; et sans doute, les larmes du pèlerin, épuisé de douleur et de lassitude, en tombant sur le grand livre où sont inscrites les fautes de l'humanité, effaçaient ces mots terribles, ces épithètes infamantes : FAUSSAIRE — VOLEUR !

Yves, parti depuis la veille, arriva devant Sainte-Anne, le 26 juillet au matin. Des troupes de pèlerins, venus de tous les points de la Bretagne, se dirigeaient vers le porche avec leurs croix argentées étincelant au soleil et leurs bannières aux couleurs vives. Ils chantaient, et les cantiques se faisaient écho de colline en

colline. La procession formait de longs anneaux à travers les ajoncs et les bruyères. Elle pénétra dans l'église. Comme tous, Yves s'agenouilla sur le sol de pierre. Il considérait attentivement les pèlerins. Ah ! c'est que dans ce pays de Bretagne aux grandes falaises tristes, aux champs maigres sillons, l'impiété n'est pas venue tenter de jeter à terre ce Christ qui, du haut de sa croix, console ; et, sur cette destruction, ne mettre RIEN. Et RIEN ne suffit pas à l'homme, à l'homme malheureux surtout, qui a besoin d'espérance. C'est un crime que d'étouffer l'aspiration de l'âme humaine. C'est une barbarie que de courber, comme une bête de somme le travailleur sur ce sillon où la dure nécessité de la vie à gagner le tient penché ; car le travailleur est un homme racheté du sang d'un Dieu. Ah ! qu'il lève son front découragé vers le ciel, et une brise divine viendra le rafraîchir et le ranimer.

C'était un prêtre aux cheveux blancs qui, du haut de la chaire, disait ces choses vraies. Il parlait avec cœur et simplicité. Tous l'écoutaient, captivés, goûtant des joies pures : mais, plus encore que les autres fidèles, Yves comprenait enfin à quel point est fortifiante, douce, élevée, la religion divine. Qu'il était loin le temps où, grisé d'ambition, il entra hardiment dans la vie avec des audaces de conquérant et des violences d'insurgé. Son désir insensé de richesse était mort ; et, dans l'atmosphère sereine de l'église embaumée d'encens, il sentait toutes ses ambitions se détacher de lui comme les feuilles mortes se détachant des branches à l'automne.

L'office divin terminé, les pèlerins quittèrent la nef. Yves songea, en soupirant à cette image qui, continuellement le hantait, à cet image d'Hélène, triste comme un amour perdu, sévère comme un remords. Et longtemps il pria seul devant la statue douze fois centenaire. Il la regardait couverte de bijoux précieux, entourée d'ex-voto. De son trône, elle semblait sourire à ses sujets bretons ; et il disait : « O Reine ! O aieule du Sauveur ! O sainte Anne ! ayez pitié de moi. » Puis de l'autel ses yeux se reportaient sur les multiples bannières, sur les lampes d'or, sur les cierges innombrables, sur les rosaces multicolores enchaînées dans des dentelles de pierre. C'était un monde meilleur qui lui apparaissait dans les vitraux flamboyants de l'abside et des nefs. La foule dansante et joyeuse eût repoussé le voleur, eût dit *Baca* sur le faussaire ; mais tous ces anges aux ailes de neige, tous ces saints en robe de pourpre et de saphir, joignant leur voix à celle de la BONNE DAME sainte Anne, lui murmuraient des paroles de paix, de miséricorde, d'espérance et de pardon.

Le lendemain, il reprit les sentiers qui conduisaient à sa lande sauvage. Il arriva le soir au coucher du soleil. Sa mère l'attendait sur le banc de pierre. Elle s'avança, lui tendant les bras :

— Mon enfant !... Mon pauvre enfant !

Puis, attendrie devant les pieds meurtris de son fils, les pieds nus, ensanglantés par les cailloux du chemin, elle voulut se mettre à genoux et laver les déchirures. Mais lui, très pâle :

— O mère ! s'écria-t-il, l'écartant avec tendresse, non, je ne le souffrirai jamais...

Le soir, les forces du pèlerin étant réparées, ils se mirent à parler de l'a...

— Que feras-tu, mon enfant ?... Retourneras-tu bien loin, à Paris !

Elle le regardait avec anxiété ; mais Yves, remuant tristement la tête :

— Je n'irai plus jamais à Paris. A présent, ma vie est finie. Je suis désenchanté, je suis désabusé de tout. Ce que je ferai ? Je reprendrai le rude métier de marin, comme mes pères. Sur la mer, j'ai péché. Sur la mer, je veux expier.

A dater de ce jour, vêtu d'une vareuse de grosse laine et coiffé d'un béret bleu, Yves ne quitta plus la grève. La mer devint sa compagne. Il vivait avec elle par tous les temps, par tous les vents. Il la surveillait sans relâche, non pour lui demander des richesses, mais pour lui arracher les vies humaines en péril dans ses flots. Bientôt il connut à fond tous les points de la côte, tous les récifs, tous les écueils, tous les courants dangereux.

Le premier été, il sauva deux enfants, deux jeunes Parisiens qui s'étaient aventurés au large. Il les rendit à leur mère, qui lui saisit les mains et les baisa dans un élan de reconnaissance. La médaille de sauveteur lui fut adressée ; mais il refusa énergiquement de la mettre sur sa poitrine. L'hiver qui suivit, il porta secours à un vieux matelot, père de six enfants. Le sauveteur Yves devint bientôt légendaire. Tous saluaient avec respect cet homme énergique qui, jamais, ne cal-

culait le danger pour arracher une victime à l'Océan furieux. Mais lui, loin de se glorifier de ses actes de courage, était, au contraire, confus des éloges, et il continuait à porter, à l'entour de tous les écueils, et au péril de sa vie, son incessante surveillance.

Depuis longtemps, son départ d'Athènes, qui avait fait tant de bruit, éveillé tant de curiosité, n'était que de l'histoire ancienne. On n'en parlait seulement plus dans les cercles élégants, ni au café de la Belle-Grèce.

Finis ! A la mer ! le séduisant marquis de Villepreux. A un autre maintenant d'occuper les esprits.

Mais lui n'oubliait pas. Qu'est-ce que l'espace de cinq années, quand un siècle n'eût pas affaibli sa mémoire ni atténué l'immense douleur de sa vie. Comme au premier jour, il aimait Hélène, cette jeune femme qui avait tant souffert par lui. L'oublier !... Sa personne était bien sur la mer sauvage de Quiberon, mais son âme était à Phalère, devant cette mer si transparente, devant ce ciel si limpide. L'oubli !... Il avait tout emporté dans son souvenir : le doux visage de sa femme, ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, ses cheveux d'or ; et l'atelier avec ses statuettes et ses fleurs ; et la véranda enguirlandée de jasmins : et le banc de marbre d'où, assis côte à côte, ils admiraient les vagues frangées de blanche écume, venant mourir à leurs pieds. L'oublier !... Oublier Hélène, autant dire qu'on oublie le Paradis perdu. Sans cesse il souffrait de l'ardent désir de la revoir. Il était vraiment de la race de ces Bretons, au cœur fidèle, qui ne savent aimer qu'une fois. Aussi passait-il indifférent à toutes choses sur la terre. Il passait le front penché, l'œil triste, perdu dans le vague du lointain, comme passe un homme accablé qui n'attend plus de la vie que son dévouement. Il espérait qu'il ne se ferait pas attendre. Qui sait ?... Quelque tempête furieuse, quelque sauvetage très périlleux... Et il souriait à la pensée de finir comme un brave marin. Ah ! s'il mourait, lui qui avait été le mari si déloyal, Hélène serait libre ! Bientôt ses chagrins seraient apaisés... Porterait-elle sur sa blonde chevelure le voile de crêpe des veuves ? En tous cas le lilas, la douce et suave couleur du printemps, remplacerait vite le sombre voile. Alors de tendres paroles seraient murmurées à son oreille ; elle les écouterait : elle aurait des sourires. Est-ce que toutes les jeunes plantes, flétries par l'hiver, ne se raniment pas au souffle du printemps.

Lorsque ces pensées s'emparaient de son esprit, Yves traînait des heures misérables. Il montait dans sa barque pour dissiper le songe ; il déployait sa voile et prenait sa course éperdue à travers les récifs. Souvent dans la solitude de cette barque, le cœur noyé d'une immense tristesse, il pleurait. Un invincible besoin de bonheur l'envahissait. Il croyait voir Hélène venir à lui. Il la recevait dans sa petite maison au toit de chaume, et il travaillait avec tant de vaillance, il usait si joyeusement sa vie à lutter contre les vagues pour lui apporter la modeste aisance... Du pain même les contenterait. S'il n'y en avait que pour un, le morceau serait pour elle. Et il continuait son rêve. Si elle venait un jour dans la petite maison au mobilier antique, c'est qu'elle aurait pardonné... Ils seraient heureux dans leur pauvreté ; ils seraient riches ; car la richesse, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les mines de métaux précieux dont les filons traversent le sol, ni les diamants, ni les rubis. La richesse, il n'y en a qu'une : c'est l'entente des cœurs ; la richesse, c'est l'amour. Alors il essayait les larmes dont ses joues étaient inondées ; puis il mettait son front dans ses deux mains.

O puissance invincible du désir et du songe. On a beau la combattre, elle demeure victorieuse. En vain il condamnait sa vie au dur métier du marin, sans cesse coulait le flot de ses rêveries. Hélène n'était pas une artiste célèbre ; mais elle attendait son mari, assise sur le banc de pierre, ses beaux cheveux blonds dorés par le soleil couchant. Elle l'attendait et soupirait peut-être. Et lui arrivait. Quelle joie ineffable ! Elle parlait ; il lui répondait ; et, par instants, cette illusion allait si loin que la voix aimée résonnait à son oreille. Il en reconnaissait toutes les inflexions ; il en saisissait toutes les nuances ; il en retrouvait l'accent le plus fugitif. Il voulait croire à la réalité, un instant... autant qu'il plairait à la divine Providence. Si pourtant ce bonheur se réalisait. Si un jour elle venait vers lui ? Puis, tout à coup, furieux contre lui-même, il se levait brusquement.

— Oh ! je fais un rêve qui me tue !

Puis il reprenait courageusement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne murmure pas... Je ne me plains pas... J'accepte cette souffrance... comme expiation.

Une petite lampe de cuivre l'éclairait de sa faible flamme. Il plaçait, devant lui, le portrait d'Hélène, cette jolie miniature où la jeune femme était représentée dans une robe de satin bleu pâle, avec des flots de dentelle au corsage, et ses cheveux blonds légèrement poudrés. Sur le revers du portrait, elle avait écrit, aux jours heureux, ces seuls mots : " A toi toujours," et Yves les portait éperduement à ses lèvres : puis lorsqu'il avait longuement contemplé ce visage, si doux, si fin, d'une fraîcheur si printanière, il continuait son interminable épite. Il avait de ces accents qui remuent le passé et le font revivre ; il trouvait de ces cris, de ces supplications désespérées qui forcent le pardon. Ses larmes venaient tomber sur le papier ; puis, dès que les quatre pages étaient couvertes d'une écriture serrée, brusquement il les déchirait et en brûlait les débris à la lampe. Ne lui avait elle pas dit : " Que rien de vous ne vienne à moi. Puissé-je oublier que vous avez vécu !" Il ouvrait un instant sa fenêtre pour rafraîchir son cerveau brûlant.

Au loin, le village s'éveillait, et un homme en blouse bleu et en casquette cirée traversait la lande d'un pas pressé. C'était le messager que tous saluent et attendent, aimé par les fiancés et béni par les mères. Yves le regardait avec indifférence. Que lui importait toute la correspondance contenue dans la boîte du facteur ? Pas une de ses adresses n'était écrite par la petite main adorée qui, autrefois, sur le revers du portrait, avait tracé ces mots : " A toi pour toujours !"

Que lui importaient les lettres de l'univers entier ?

Parfois, cependant, un instant de bonheur lui venait sous la forme d'un journal. Il se tenait au courant et jouissait de loin, des succès d'Hélène. Il employait une partie de ses faibles ressources à l'achat de revues artistiques. Que de fois il fit un repas de pain bis dont il oubliait la frugalité, absorbé qu'il était par la lecture de comptes rendus, où l'on rendait hommage au talent de l'artiste. Et il éprouvait une jouissance tout à la fois amère et très douce à se dire :

— Cette jeune femme dont tous répètent le nom et qui a modelé ces statuettes que les musées et les amateurs se disputent à prix d'or, cette jeune femme a écrit pour moi : " A toi toujours." Alors, elle souriait à mes paroles et elle pâlisait à la crainte de me déplaire. Et maintenant...

Il soupirait, et en vain le temps passait sur son amour.

Hélène vivait pour faire de son fils un homme. La fortune lui était venue avec le succès, et son talent grandissait chaque jour. Yves, lui, continuait de voguer à la recherche des existences en péril. Trois fois encore il s'était montré héroïque en sauvant des équipages naufragés. Anne-Marie tenait soigneusement enfermées dans son armoire à panneaux sculptés, les médailles de son fils. Toute une brochette aurait pu parer sa poitrine ; mais, plus que jamais, il s'obstinait à ne point porter cet insigne de courage et d'honneur, et, plus que jamais aussi il se souvenait.

XI

La mère et le fils, assis sur des escabeaux de chêne, se réchauffaient au feu, à ce feu du premier jour de l'an. Le vent gémissait dehors dans l'infini de la lande déserte. De temps en temps, une rafale s'engouffrait dans la cheminée, chassant en avant la flamme claire. Alors de petits flocons de cendre très légers, se mettaient à tourner en rond dans l'âtre, en rasant le sol. Anne-Marie les considérait attentivement.

— Ce sont peut-être les âmes des morts qui reviennent et qui demandent des prières. Pour leur cadeau d'étrennes, je ferai brûler un cierge. Ecoute, on dirait qu'elles gémissent, pauvres âmes !

— C'est la mer qui se plaint, répondit Yves.

— Oui, c'est la mer, mais c'est aussi la tempête qui arrive. Est-ce que le vent d'hiver va encore *veiller* et passer la nuit à se lamenter.

Yves collait sur un carton de bristol, de frêles brins de goémon cueillis sur les rochers, à la marée basse, et il se disait :

— Si j'adressais à mon petit enfant ce bouquet de fleurs marines ?

Mais il savait bien que pas plus que ses lettres, si tendres et si désespérées, il n'oserait envoyer le médaillon artistement fleuri.

Qu'il doit faire dur dans le fracas des lames, reprit Anne-Marie toute pensive. Comme je plains les gens qui sont condamnés à diriger leurs barques et à jeter leurs filets tous les jours, parce que, tous les jours, ils ont des enfants à nourrir. Comme nous devons remercier Dieu dans notre cœur de notre médiocrité bien grande, mais qui, pourtant, me permet quand le temps est trop mauvais, de te garder près de moi. Et le pain ne manque pas pour cela.

Puis, prêtant, aux bruits du dehors, une oreille inquiète :

— O Jésus Dieu ! comme la tempête gagne de violence.

Elle se signa devant un éclair. En effet, l'Océan grondait, et sa voix terrible arrivait en éclats effrayants, jusqu'à la maison close.

— Ah ! pauvres marins, pauvres pêcheurs, murmurait Anne-Marie, en se signant à chaque éclair. Si la mer les fait vivre, eux et leurs familles, que de fois aussi elle les faits mourir. Que Dieu et Notre-Dame-Sainte-Anne les prennent en leur sainte garde !

Yves s'enivrait toujours de ce bruit de la tempête, de ce bruit sourd, grave et mesuré, s'enflant et mourant comme un soupir de géant. La mer déchainait, sans cesse, ses larmes grises à tête blanche, sans pitié des marins, sans pitié des pêcheurs. Puis, tout à coup, le Breton tressaillit : un groupe d'hommes passait devant la chaumière, se hâtant de descendre vers la plage. Ces hommes disaient :

— C'est la barque *la Marie-Reine-du-Ciel* qui est en détresse. Elle n'a pu rentrer avant l'orage.

Yves sentit un grand courage lui monter au cœur. Il eut ce sentiment de l'énergie soldat que le devoir appelle à la bataille. Il avait pris goût à la vie du marin sauveteur, à cette vie si belle, si simple, si saine, toujours face à face avec les dangers de l'Océan. Déjà il prenait son caban ciré et un rouleau de cordés. Sa mère le regardait, tremblante : elle devinait sa résolution.

— Tu vas à la grève, balbutia-t-elle, en joignant les mains. Jésus Dieu ! par un temps pareil, c'est courir à la mort.

Il eût un pâle sourire. La mort, la mort glorieuse du marin qui expire en sauvant son semblable, depuis longtemps il y songeait comme au terme de ses épreuves. Mourir, ne plus souffrir et ne point offenser Dieu. Il s'agenouilla, et d'une voix douce et implorante :

— Bénissez-moi, car je vais au danger. Mais j'ai juré de ne jamais reculer devant aucun sauvetage. Je veux expier encore, expier toujours.

Anne-Marie était pâle comme une morte ; elle lui fit une croix sur le front et, la lèvre frémissante :

— Tu es un brave enfant et je te bénis. Va, que Dieu te garde ! Je vais te suivre.

Elle prit sa cape noir, et tous deux arrivèrent sur la grève. Tout le village y était, et la foule, muette d'angoisse, tenait son regard fixé sur la barque désespérée. Elle apparaissait au loin, luttant désespérément contre l'infini. Les grandes vagues furieuses lui lançaient leur écume ; les malheureux appelaient au secours. Leurs cris d'agonie, leurs cris rauques, si épouvantables, arrivaient, portés sur le vent jusque sur la plage. La femme du patron de la *Marie-Reine-du-Ciel* se tortillait les mains.

— Loïc... Loïc, criait-elle avec desespoir, Loïc mon mari.

Elle s'approchait des robustes pêcheurs et suppliait.

— Sauvez-le. J'ai six enfants... Qui les nourrira ?

Ces hommes avaient le cœur navré, mais n'osaient se risquer, croyant à l'impossibilité du sauvetage. En ce moment, Yves arrivait sur la plage. Un éclair, en déchirant la nue le mit en pleine lumière. Il avait sur le visage ce je ne sais quoi de divin qui ressemble à un rayonnement, et qui fait que les foules reculent et se rangent. Les groupes s'écartèrent, impressionnés par sa bravoure tranquille. La femme du marin en péril reprit confiance. Quand le sauveteur Yves Kermorgan était là, on savait bien que le danger n'était jamais un obstacle. Le fils d'Anne-Marie s'appretait à la lutte. Dans sa course périlleuse, il aurait deux compagnons, entraînés par son exemple. Les trois hommes se serrèrent la main et, dans cette

étrainte longue et muette, ils semblaient se donner rendez-vous dans cette patrie-d'en haut où, peut-être, ils se retrouveraient avant une heure.

Tout était en bon ordre dans le canot ; les rouleaux de cordes, munies de crochets, étaient prêts à être lancés à la barque en détresse. La foule regardait anxieuse, et son angoisse grandit encore quand la voix d'Yves, commanda d'un accent très calme :

—Larguez.

Cependant le canot ne put d'abord franchir le barrage. Comme une digue animée et furieuse, la vague défendait l'approche des grandes eaux. Ce fut une lutte acharnée contre ce rempart. Une reprise violente à coups énergiques de rames. Ces coups de rames et la poussée des matelots eurent enfin raison de la mer en furie, et le canot fut lancé. Les sauveteurs se penchaient sur leurs avirons. Yves se tenait à la barre, grave, immobile, admirable d'audace. Les paquets de mer les inondaient ; ils allaient plongeant et remontant à la crête des lames ; l'avant toujours droit au but ; ils allaient forts comme le devoir, énergiques et persévérants comme la pitié. Et, plus ils voguaient sur cet Océan sombre, plus les rafales étaient terribles, plus la houle était énorme. La foule ne les perdait pas de vue. Anne-Marie, elle aussi, suivait du regard ce frère bateau, qui emportait le meilleur de son âme. Il s'éloignait, il disparaissait ; et, quand il ne fut plus qu'un point obscur sur la vague furieuse, elle s'appuya contre une vieille barque renversée ; et, muette, le visage crispé, elle attendit. Ses mains tremblantes tournaient les grains de son rosaire. Elle pria pour son fils et le confiait à Dieu.

Le péril grandissait. La tempête rugissait plus furieuse encore ; sans interruption les éclairs sillonnaient la nue, et, dans cette lueur de feu, on vit le vieux pasteur. Debout au bord du flot, les mains étendues, il donnait aux malheureux en *péril de mer* la suprême absolution. La foule, agenouillée, demeurait silencieuse et morne. L'épouvante saisissait ces filles et ces femmes de marins. Et puis, tout à coup, ce fut un long cri d'horreur... Plus rien à l'horizon !

Anne-Marie était tombée, comme morte, sur la barque renversée. Mais, bientôt cette nature énergique retrouva le sentiment.

—Venez, dit le vieux recteur, venez.

Et silencieuse, soutenue par quelques femmes du village, elle rentra dans sa chaumière.

Et, pendant ce temps, le drame continuait sur l'Océan. La tempête se calma peu à peu ; le vent cessait par degrés, et sur les vagues couleur de cendres, une épave unique flottait. Un homme, les deux bras convulsivement noués sur un débris de mât, la tête penchée, les paupières closes, à demi suffoqué, nageait, d'une manière inconsciente. C'était le sauveteur Yves. L'Océan, après avoir englouti la *Marie-Reine-du-Ciel* et brisé sur les rochers le canot de sauvetage, n'avait pas voulu de lui. L'épave allait à la dérive, elle suivait le courant et, au déclin du jour, elle aborda dans l'anse la plus sauvage et la plus déserte de cette côte désolée. Le naufragé ouvrit les yeux. Il venait de ressentir une secousse. Les vagues, en se retirant à mer basse, l'abandonnaient sur le sable humide. Yves était si faible qu'il crut mourir ; ses paupières alourdies se refermèrent, et il eut un long évanouissement.

Lorsqu'il revint à lui, un groupe de robustes marins l'entourait. Sa mère, à genoux, introduisait, entre ses dents serrées, des cuillères d'un cordial. Il tendit les bras à la Bretonne, et tous deux s'étreignirent et se mirent à sangloter dans le bouleversement profond de toute cette tendresse maternelle et filiale qui était en eux.

—Ah je savais... je savais que le courant apporte ici les épaves, balbutiait Anne-Marie.

Les marins improvisèrent un brancard avec des rames, et le cortège se mit en marche vers la lande déserte. Les porteurs marchaient le regard sombre, laissant parfois échapper une parole rude, lorsque les galets de la grève ou les grosses roches les faisaient imprimer une secousse au naufragé. Mais Dieu leur pardonnait sans doute, ces inconscients blasphèmes ; car c'était leur rancune contre l'Océan qui s'exhalait ainsi ; leur plainte à la mer cruelle qui faisait, parmi eux, tant de victimes, qui leur prenait leurs plus braves et leurs meilleurs compagnons.

Ils arrivaient à la chaumière. Yves ne parlait plus ; la force lui manquait. Il

sentait en lui un froid si profond qu'il en éprouvait une douleur jusque dans ses os. La brise était âpre et il frissonnait. Mais, déjà Anne-Marie préparait le lit clos, et lorsqu'il fut au sec dans le linge blanc et bien chauffé, il eut un soupir de bien-être.

Le sommeil ne tarda pas à venir ; mais un sommeil fébrile, agité. Yves souffrait atrocement dans la tête et dans tous ses membres, il respirait avec une extrême difficulté, et, au matin suivant, une fluxion de poitrine s'était déclarée.

Durant six semaines, il demeura entre la vie et la mort. Sa mère le soigna avec un dévouement admirable. Enfin, le danger disparut et, en avril, par les douces journées printanières, le malade put se lever et promener sur la lande, toute parfumée de l'odeur des plantes aromatiques, ses pas chancelants. Mais cette guérison n'était qu'apparente. En vain les semaines s'écoulaient, les forces ne revenaient point au convalescent. On eût dit que le ressort moral était brisé en lui, et que sa volonté de vivre n'existait plus. Il songeait et il se disait :

— Si je pouvais mourir en recevant son pardon... Mais je ne la reverrai jamais... Mes jours sont comptés ! Quel mystère que la vie !... La vie, elle est comme ces grains de sable roulés sur la plage et que la mer emporte. On les voit le matin ; le soir on ne les retrouve plus. Pourquoi se fatiguer à rendre brillant ce qui est si court ?... Et dire que j'ai été ambitieux jadis... Ambitieux au point de commettre une infamie ! Oh ! fou, fou que j'étais !

Anne-Marie s'approchait alors du malade.

— Allons, mon enfant, tu rêves trop ; tu manques de courage. Et vous, Pierre-Marie, vous n'êtes pas raisonnable de lui jouer ces airs qui le rendent plus malheureux encore.

Le sonneur quittait ses amis et la Bretonne posait ses lèvres sur le front pâle et souffrant. Elle essayait de trouver des paroles consolentes.

— Je te dis que tu vas mieux. Est-ce que les forces sont à bout à ton âge. Le printemps te guérira.

Elle parlait ; mais elle savait bien qu'elle ne disait pas sa pensée, et Yves semblait avoir pitié de ses efforts pour lui donner l'illusion. Un soir, il lui répondit en jetant un mélancolique regard sur le soleil qui se couchait en incendiant toute la baie :

— Pauvre mère ! pourquoi ne pas m'avouer la vérité ? Oh ! la mort ne me cause aucune épouvante. Je l'attends... Je la désire depuis si longtemps.

Anne-Marie serrait, dans sa main tremblante, la main ensiférée de son fils.

— Je le sais, reprit-il lentement, nous ne devons pas trop ardemment désirer de mourir ; car, enfin, chaque jour qui nous est accordé nous est un temps utile, un temps pendant lequel on peut réparer... diminuer sa dette. Mais que la mort est tentante pour celui qui est malheureux... pour celui qui aime et qui n'est plus aimé.

Il toussa, un filet de pourpre humecta le mouchoir qu'il venait de porter à ses lèvres. A cette vue il eut un sourire, et la suffocation passée, il ajouta :

— L'Océan n'a pas voulu de moi. Il a refusé de m'engloutir, mais il a d'autres manières de faire des victimes. Il m'a mis tout son froid glacé dans les veines et dans la poitrine.

Et, voyant les larmes venir à la paupière maternelle :

— Ne pleurez pas, je vous en supplie. Soyez forte. Ecoutez ma plainte ; cela me fait tant de bien de déverser dans le vôtre le trop-plein de mon cœur.

Alors, sa voix retrouvant l'énergie d'autrefois :

— Pauvre mère, si ce n'était à cause de vous, je ne regretterais pas la vie. Je ne crains pas de la quitter, car j'ai mis ma confiance en Dieu. J'ai jeté mon ancre dans le ciel. J'ai été trop malheureux en ce misérable monde pour ne pas me rattacher à la croyance de l'immortalité. La religion m'a enseigné des consolations divines. Ah ! sans vous, ma mère, que serais-je devenu dans les ténèbres où je m'étais plongé ? C'est à vous que je dois la lumière, à vous, l'espérance du bonheur.

Yves se sentait épuisé. Il désirait le repos. Dès qu'il fut dans son lit, ses yeux, agrandis par la fièvre, se fermèrent, et Anne-Marie s'assit devant son rouet. Elle ne conservait aucun espoir. Elle aimait de plus en plus ce fils, son unique tendresse sur la terre. Elle avait été le meilleur soutien de cette âme qui avait eu sa défaite.

lance et sa victoire, sa misère et sa grandeur. Elle pensait à l'enfance d'Yves, aux jours où elle le berçait dans ses bras. Alors elle calmait, par un baiser, tous ses chagrins. Alors ses yeux d'enfants étaient beaux et purs comme les étoiles du ciel, et ses cheveux étaient si doux. Elle en avait conservé une boucle. Il y avait plus de vingt ans qu'elle l'avait coupée... Il était malade alors comme aujourd'hui. Elle l'avait soigné pendant des jours et des nuits... Que ne pouvait-elle encore le guérir le consoler, appuyer sa pauvre tête appesantie sur son cœur maternel, et l'y bercer comme elle faisait si souvent, alors qu'il n'était encore que son petit enfant.

Elle se leva, prit la lampe de cuivre et marcha vers le lit, dont elle tira doucement le rideau de serge verte. Elle voulait le voir. Il avait, dans son sommeil, de grands sursauts qui le secouaient, et, sur sa figure expressive, une contraction de douleur vive. Des larmes emplissaient les yeux de la Bretonne, tandis que, silencieuse, elle considérait son fils sur ce calvaire, sur ce lit de douleur. Ses traits étaient amaigris, ses joues empourprées par la fièvre ardente. Elle posa ses lèvres sur le front moite, et, sentant Yves tressaillir, elle dit tout bas :

— Mon pauvre enfant ! Mon enfant chéri !

Et lui, comme pour répondre à sa mère, comme pour lui confier sa peine, murmura, tout en dormant, ce qu'il rêvait. Ses lèvres s'agitèrent, laissant échapper un profond soupir ; puis elles balbutièrent :

— Hélène ! Hélène ! Prends pitié de moi !..

Et cette plainte lointaine, cet appel qui ne devait jamais être entendu, arracha au cœur maternel le mot évoqué par toutes les tendresses ou par toutes les pitiés bretonnes.

— Jésus *ma doué* ! Jésus *ma doué* ! comme il l'aime !

Aussitôt une pensée lui vint. Elle écrirait à cette jeune femme. Il n'était pas possible qu'elle refusât de pardonner à une pauvre créature du bon Dieu qui avait tant pleuré sa faute. Elle lui dirait tout. Mais elle écrirait pendant le sommeil d'Yves, car, s'il apprenait qu'elle s'était adressée à la pitié d'Hélène, il ne laisserait point partir la lettre.

Anne-Marie referma discrètement les rideaux, rétablissant ainsi l'ombre autour du malade ; puis, elle sortit de son armoire un cahier de papier à lettres et une petite bouteille d'encre. La feuille était devant elle ; la plume était déjà prête à tracer sa pensée, et elle restait là, son front appuyé sur sa main. Que lui dirait-elle de touchant à cette jeune femme implacable. Les mains hâlées, habituées aux rudes travaux, sont inhabiles à manier une plume. Comment traduire les sentiments de son âme qui a souvent rêvé, mais qui ne sait formuler son rêve. Cependant l'amour maternel allait l'inspirer. Anne-Marie pensa d'abord en breton, cette langue où les images poétiques se multiplient et qu'elle parlait si bien ; puis, se rappelant ce qui lui avait été enseigné autrefois au couvent de Quiberon, elle traduisit en français sa pensée. Une partie de la nuit se passa dans cette dure besogne épistolaire. A l'aube elle traduisit en français sa pensée. Alors elle cacheta sa lettre, puis, à la pointe du jour, elle sortit sans bruit. Elle gagna le village et, d'une main tremblante, jeta sa supplique dans la boîte aux lettres.

La missive fit son chemin. Dix jours après elle arrivait en Grèce. Et, tandis que le messager athénien se dirigeait vers la villa des Muses. Depuis des années Hélène s'était habituée aux succès, mais jamais encore elle n'avait remporté de plus grand triomphe, de récompense comparable à cette médaille d'or, accordée à sa série de groupes intitulée : CHARITÉ. Cette jeune religieuse, aux traits empreints de distinction fine et de douceur charmante, avait fait sensation au Salon de Paris. On l'avait admirée étanchant le sang du soldat blessé et berçant le petit enfant abandonné. Dans les comptes rendus des journaux et des revues, l'éloge était complet et unanime.

Assises sur le divan, Mlles de Deauville ne se lassaient pas de parcourir les revues. Elles étaient aux anges, au troisième ciel ; elles triomphaient ; elles ne pouvaient comprendre la tristesse et l'accablement de leur nièce.

— Oh ! ma sœur, s'écria tout à coup Mlle Alix, avez-vous lu le compte rendu du *Figaro* ?

Elle se mit à lire avec un solennel accent :

« Mme Hélène Michelin nous a prouvé, dans ses groupes de la CHARITÉ qu'on

peut être à la fois une charmante femme et une puissante artiste. On n'a ni plus de talent ni plus de modestie. Ses groupes ont rencontré des fanatiques. La France et l'Angleterre se disputent ces œuvres sans prix."

Mlle Alix jeta un regard circulaire ; puis, souriant à sa nièce et à sa sœur :

— Est-ce joli cet article ! Quelle ivresse de respirer cet encens exquis ! Peut-on mieux dire ? Mais ma pauvre Hélène, tu sembles de marbre. Tu n'es donc pas heureuse. Je t'en conjure, ma chère, trouve un sourire. Ah ! tu as le droit de te réjouir après ton long travail. Si tes groupes sont si beaux, c'est que tu y a mis ton génie... Oui... ton génie. Ne remue pas la tête en signe de négation. C'est le mot et le seul mot qui se doive employer. Puis, à ce génie, tu as ajouté le temps le recueillement, la patience. Voilà pourquoi tu es arrivée au sublime.

Tout le temps que Mlle Alix avait parlé, en faisant miroiter la médaille d'or, tout le temps qu'elle avait lu les éloges mérités, Hélène, en écoutant ces applaudissements des journaux, avait en dans le cœur le souvenir de la trahison de son mari. Les succès pouvaient-ils la consoler ? Les succès sont peu de chose pour qui a le cœur brisé.

Mlles de Deauville continuaient à feuilleter les revues.

— Oh ! quelle gloire ! s'écria, à son tour, Mlle Irène, dans la ferveur de son extase. Ma chérie, as-tu vu ton portrait dans *l'Illustration* qui nous vient de Paris ; puis dans celle de Londres, puis dans celle de Vienne. Comme tes traits sont bien rendus. Mais regarde... regarde donc. C'est ton front si intelligent, ce sont tes yeux qui enchantent.

Hélène, par pure complaisance, abaissa son regard sur la page où son portrait faisait face à ses groupes. Mais elle était horriblement triste, et ce babillage vaniteux l'exaspérait.

Mlle Alix s'aperçut enfin de sa pâleur.

— Nous te fatiguons, ma chère, nous allons te laisser.

Et, presque à l'oreille de sa nièce, elle ajouta :

— Ton chagrin est donc bien profond que rien ne peut te consoler ?

— Je vous ai dit, ma tante, qu'il était inoubliable.

Mlle Irène reprit avec hésitation :

— Sais-tu ce qu'est devenu ce gentilhomme de mauvaise aloi ?

Elle remua la tête négativement.

— Je l'ignore. Pas un mot sur sa destinée n'est arrivé jusqu'à moi. Aurait-il cessé de vivre, le silence ne serait pas plus complet.

Les deux sœurs se regardèrent mutuellement avant d'émettre leur pensée.

— Mais, alors, il est mort, c'est évident, reprit Mlle Irène.

Hélène pâlit extrêmement et répondit d'une voix tremblante :

— Je ne le crois pas, j'en eusse été informée.

Puis elle eut un sourire plus triste que les larmes, plus amer que le mépris.

— Lui mort ! Oh ! ne craignez rien. Il vivra plus longtemps que moi. Il s'est enfui, sans doute, dans quelque pays lointain et, là, il mène l'existence qui plaît à sa nature orgueilleuse. Il vit, oublieux de ses devoirs, adulé par le monde, car le monde aime ceux qui le flattent ; il vit dans quelque grand centre où il s'efforce d'obtenir les suffrages de la foule. Il atteindra aisément son but avec ses manières courtoises, son langage séduisant, son or qu'il prodigue sans compter.

Elle cacha son visage entre ses mains, et, le relevant tout baigné de pleurs :

— Je vous en supplie, mes bonnes tantes, ne parlons jamais de ce sujet. J'ai tort de me consumer ainsi dans la tristesse : cet homme n'était pas digne des larmes que j'ai répandues pour lui.

Elle s'approcha de *l'Illustration* française, et considéra ses groupes artistement dessinés. Elle se mit à leur parler.

— Où iras-tu, ma chère et noble religieuse ? Qui te regardera ? Tour à tour les grands et les petits de ce monde. Apprends à tous que le premier et le plus sacré des devoirs, c'est la charité envers les malheureux. Enseigne à bénir la main qui donne et qui guérit. Si tu parles ainsi à la foule, si elle comprend l'expression que j'ai mise sur ton visage, si ton exemple lui fait aimer le bien, je n'aurai pas perdu montemps... j'aurai même bien travaillé. A l'œuvre, à l'œuvre encore, le travail console.

Elle prit son ébauchoir, s'approcha d'un bloc de terre glaise à peu près informe. Voyant qu'elle allait obéir à l'inspiration, Mlles de Deauville se retirèrent. Sous les fenêtres de l'atelier, on entendait des ébats joyeux. A l'ombre des mûriers, le petit Godefroy, alors un bel enfant de huit ans, jouait avec le vieux lévrier de ses tantes ; puis, soudain, il s'élança vers le portique. Il venait d'apercevoir le messager de la poste. Il aimait à ce qu'on lui remit les lettres. Il les portait à sa mère et recevait en échange une caresse. Godefroy prit la missive et se dirigea rapidement vers l'atelier. La mère et le fils se comprenaient sans le secours du langage parlé. L'enfant n'avait pas besoin de faire sortir, de ses lèvres, ces sons inarticulés qu'il n'entendait pas et qui avaient quelque chose de pénible. Il avait remarqué que ses efforts pour s'exprimer faisaient pleurer Hélène ; aussi se contentait-il de la regarder, et il avait de grands yeux veloutés qui savaient traduire toute sa pensée. Hélène quitta l'ébauchoir pour lui tendre les bras. Godefroy s'y précipita et se sentit étroitement serré. Elle le regardait attendrie, si beau dans son élégant costume, puis elle soupira profondément. La plus vive joie d'une femme — un fils — était pour elle empoisonnée à sa source. Quel héritage le père laisserait-il à ce petit Godefroy, si intelligent et si tendre ? Un legs de mensonge et de déshonneur ! Pauvre enfant, sourd-muet, qui expiait, par son infirmité, la faute du coupable. Hélène vit alors que Godefroy tenait une lettre, quelque félicitation sans doute sur son triomphe. Elle la prit avec indifférence, tandis que l'enfant retournait à ses jeux. Mais elle n'eût pas déchiré l'enveloppe et lu avidement la grosse écriture d'Anne-Marie, qu'elle se laissa tomber comme anéantie sur son divan. Ses mains se joignirent. Oh ! Dieu, qu'elle avait été implacable, injuste et cruelle. Était-ce possible ? Cet homme, qu'elle croyait oublieux et consolé, qu'elle croyait menant dans quelque grande ville éloignée la vie la plus fastueuse, cet homme avait expié ainsi ! Elle appuya sa tête sur ses mains ; elle se sentait attendrie à un point qu'elle n'aurait su le dire. Il avait tout restitué. Il s'était condamné à la plus dure des pauvretés. Il avait exposé cent fois sa vie. Il avait lutté contre la mer et les tempêtes. Il avait arraché à la mort quinze existences humaines. Il allait mourir d'une maladie contractée pendant cette froide journée d'hiver, tandis qu'il avait essayé de sauver un équipage en détresse. Il allait mourir ! Dieu lui avait pardonné, et, plus implacable que le souverain Juge, elle avait refusé le pardon. Elle reprit la lettre et, tremblante, en relut les principaux passages :

“ Madame,

“ C'est mon devoir de venir vous dire que mon fils, Yves Kermorgan, est bien malade. On dit qu'il se meurt d'une maladie de poitrine. Le médecin dit cela, mais moi, qui connais son cœur, je sais qu'il meurt parce qu'il n'est plus aimé. Toujours il pense à vous. Que de fois il a passé des nuits à vous écrire, mais il n'a pas osé vous envoyer le récit de sa peine. Sitôt ses lettres écrites, il les déchirait.”

C'était donc vrai. Il l'avait aimée. Parce qu'une action déloyale était au fond de sa vie, elle avait trop durement conclu que son amour, comme le reste, était une comédie, une hypocrisie, un mensonge. Que de fois un instinct subtil et sûr lui avait dit, cependant, que cette dernière supplication, où il la conjurait de lui accorder le pardon, jaillissait d'un cœur repentant et brisé. Mais elle avait jugé le coupable avec la hauteur d'une conscience pure et rigide. Elle reprit sa lecture.

“ Est-ce que vous ne lui pardonnerez pas, vous qui êtes une femme chrétienne ? Hier, dans notre petite église, je faisais mon chemin de croix, et je voyais Jésus, notre Dieu, tombé sur le chemin, accablé sous les coups des bourreaux, et il pardonnait. On lui mettait une couronne d'épines sur la tête, des clous dans ses mains et des clous à ses pieds, et il pardonnait. Il demandait à boire ; on lui présentait une éponge remplie de fiel et il pardonnait. On lui ouvrait le côté avec un fer de lance, et il en sortait de l'eau, car il avait donné tout son sang pour les hommes, et il pardonnait toujours. Est-ce que vous refuserez de suivre l'exemple du Dieu qui nous a sauvés ? Ah ! madame, vous que mon fils a tant offensés et pourtant tant aimés, ayez pitié de son chagrin.”

Hélène pleurait maintenant ; son cœur débordait d'une pitié infinie.

“ Ah ! si vous pouviez le voir, vos pleurs couleraient malgré vous. Il est là, devant moi, sur son pauvre lit, si maigre, si pâle. Sa main tient serré, sur son cœur, un portrait qui ne le quitte jamais : il ne veut pas que la mort vienne l'en séparer. Il m'a déjà dit qu'il désirait que cet image si chère fût mise dans son tombeau, sur sa poitrine. Ce portrait, c'est le vôtre, madame. Ah ! ne donnez-vous pas à mon fils cette joie si grande de mourir en songeant que vous avez eu pitié de lui.”

Hélène joignit les mains, et son regard mouillé se leva vers le ciel, comme pour l'implorer et lui demander conseil. Serait-elle généreuse ? Sa pitié triompherait-elle de sa rancune ? Pouvait-elle conserver de la haine pour cet homme qui voulait mourir en baisant son image ? Oui, elle pardonnerait, puisqu'elle pleurait. Les femmes implacables ne pleurent pas, elles se vengent.

Et, suffoquée par les sanglots, elle relisait l'af-fel pathétique de la vieille mère aux cheveux blancs :

“ Venez, je vous en supplie, pour fermer les yeux du pauvre exilé qui se répent. Si vous faites cela, Dieu sera avec vous, car la miséricorde est toujours bénie. Venez. Est ce que ce n'est pas quand la chute a été plus profonde, que la charité doit être plus grande ? Venez, que son dernier regard s'arrête sur vous. Venez, et moi, sa mère, je me mettrai à genoux pour vous remercier. Venez, je vous en conjure.

“ ANNE-MARIE KERMORGAN,
“ A Portivy, près Quiberon (Morbihan).”

Maintenant Hélène, rappelée à la clémence par les grandes pensées de la Bretonne, s'était inclinée devant une image sainte ; elle priaît avec ardeur.

Oui, elle irait elle-même porter le pardon au mourant, car la Bretonne l'avait dit : “ Le Christ, sur la croix, commande le pardon sans limites.” Elle irait, parce que c'est le devoir de celui qui est dans le droit chemin de se dévouer pour sauver les autres. Le juste ne doit pas désespérer le pécheur par son orgueil et sa dureté. Elle irait, car elle était lasse d'accumuler la haine contre celui qu'elle avait le plus aimé au monde.

Hélène reprit place sur son divan. Puis, tout à coup, la rougeur lui vint au visage : elle faiblissait dans sa généreuse résolution. Elle se sentait humiliée en s'apercevant qu'avec la pitié renaissait un peu de l'amour d'autrefois, de cet amour qu'elle avait cru mort... tué par le mépris. Et elle s'indignait de sa faiblesse. Elle luttait contre sa compassion. Elle s'était mise à marcher à travers la chambre, comme une gazelle blessée ; mais, quoi qu'elle pût songer, quoi qu'elle pût se dire, toute son âme redevenait pour lui douce et tendre. Ce qu'elle venait d'apprendre de cette vie pénitente l'avait trop profondément troublée. Ses larmes tombaient comme une pluie bienfaisante sur son cœur desséché. Depuis le jour où elle l'avait exilé, où elle l'avait repoussé avec horreur, c'était la première fois qu'elle versait des larmes ayant la douceur de la rosée du ciel ; des larmes où ne se mêlaient ni amertume, ni colère.

Elle regarda, sur une console, les reproductions de ses groupes : sa sœur de charité, si tendre, si dévouée à toutes les douleurs. C'était l'exemple qu'elle avait offert à tous, et elle n'agirait pas comme elle avait fait agir. la jeune religieuse ? Elle n'irait pas étancher le sang d'une blessure morale, plus douloureuse encore qu'une blessure physique ? Elle n'irait pas bercer les derniers jours d'un enfant de Dieu qui allait quitter la terre !... consoler cet Yves, à qui elle avait dit : “ A toi toujours.”

— Oh ! Seigneur Dieu, disait Hélène, le monde me blâmerait s'il connaissait sa faute ; le monde est sans clémence ; mais c'est sur vous que je dois prendre modèle ; sur vous seul qui, pour les pécheurs, êtes mort sur la croix.

Et, à présent, on eût pu lire, sur son visage, la résolution et la fermeté. Sa décision était irrévocable.

Oui, elle irait, car qu'est-ce que la pitié humaine ? A quoi servirait-elle, si elle n'avait pas en elle assez de pitié divine pour prendre plaisir à voir un pécheur repentant ? Oui, elle irait, et elle l'aiderait à racheter les fautes du passé. Elle paierait aussi sa part de la rançon avec ses douleurs. Oui, elle irait. Ah ! sans doute, elle n'aurait plus en lui cette foi absolue. Il n'y aurait plus entre eux

cette sécurité entière, qui est le glorieux privilège d'un amour sans tache, mais la pitié remplacerait l'amour.

Huit jours plus tard, Hélène, tenant son fils par la main, montait sur le *Lépante* un beau steamér qui, après une heureuse traversée, débarqua ses passagers sur un des quais de Marseille. Hélène prit le rapide. Les grandes villes disparaissaient tour à tour. Les provinces succédaient aux provinces. L'express courait toujours. Le temps était magnifique. Une lumière dorée tombait sur les plaines ; et, dans les lointains, les maisons blanches et les châteaux gothiques apparaissaient, les unes blotties dans les bois ; les autres fièrement dressés sur les coteaux. Les oiseaux, joyeux dans l'air transparent, donnaient des aubades aux voyageurs. Les rivières, semblables à des rubans d'argent, coulaient entre les peupliers et les aulnes. Partout on aspirait des bouffées tièdes de printemps, une odeur de verdure tendre, mêlée aux fleurs. Mais, en Bretagne, aux approches des landes morbihannaises, Hélène trouva la mélancolie qui, sans cesse, plane sur les granits, sur les ajoncs, sur les dolmens. Ayant loué une voiture à Auray, elle quitta cette ville au petit jour. A droite et à gauche, les hameaux s'éveillaient ; au loin grondaient les aboiements des chiens de garde, mêlés au bruit vague des choses qui renaissent à la vie. Puis, la voiture s'engagea sur la longue route solitaire et sauvage, qui passe au milieu des sables et des pins rabourgris pour joindre la presqu'île au continent. On entendait le bruit des vagues battant, des deux côtés, la langue de terre. Le jour s'était entièrement levé ; une espèce de rayonnement mélancolique se répandait sur la lande dénudée ; c'était comme un voile bleuâtre et transparent, comme une gaze placée devant le soleil. La mer unie était d'un bleu verdâtre, l'air valin et frais était imprégné de l'odeur du varech.

Hélène regardait autour d'elle, le cœur oppressé. C'était donc le pays de son mari, cette grande lande sauvage ; cette vaste mer, aux lames fortes... C'était là qu'il était revenu, le brillant gentilhomme, pour expier et mourir.

Le cocher arrêta le cheval. Il hésitait sur le chemin. Un douanier, faisant sa ronde, longeait la côte. Il le héla, et, comme celui-ci accourait en se découvrant :

— Pourriez-vous me dire où demeure M. Yves Kermorgan ?

— Yves Kermorgan ? certes oui. Tous le connaissent, ici, ce brave marin. Pensez donc, un homme qui, depuis des années, ne vit que pour porter secours aux naufragés. Vous voyez sa maison d'ici. Tenez, à droite, tout près du chêne tordu.

Et, saluant, le douanier continua sa ronde, tandis qu'Hélène essuyait ses yeux et que Godefroy, de sa petite main, interrogeait sa mère. Ses doigts s'agitaient, formant des lettres, et disant :

— Serons-nous bientôt arrivés chez mon père ? A-t-il un bateau ? Me conduira-t-il me promener avec lui ? Pourquoi ne m'en parliez-vous jamais ?

Hélène répondit par un baiser.

Ce matin-là, Yves venait de se lever très faible. Il demeurait assis au seuil de la porte et la joie était dans son regard. Une lettre d'Hélène, reçue depuis trois jours, avait annoncé son arrivée. Il avait mis son costume des jours de fête ; non plus l'habit de drap à la coupe élégante du gentilhomme, mais le costume du marin breton : la vareuse et le béret bleu ; et sous ce béret en grosse laine, ses traits n'avaient rien perdu de leur distinction et de leur beauté. La fièvre de l'attente colorant ses joues, lui enlevait sa grande pâleur. Sa joie était trop vive ; tout son être en était ébranlé, tant de fois il avait rêvé à ce retour ! Que son cœur avait été malade d'espoirs refoulés, de regrets et de remords ! Et elle venait généreusement, elle, l'âme blanche et sans tache ; elle, la grande artiste, admirée de tous ; elle venait dans la chaumière bretonne, avec une parole de pardon.

Il regardait l'horizon. Toute son âme était dans ses yeux. Anne-Marie prit place près de son fils et, posant sa main caressante sur le front fiévreux, elle dit de sa voix tendre et ferme :

— Calme-toi ; tout ce bonheur va te rendre plus malade. Garde ton âme en paix.

— Je ne suis plus malade, balbutia-t-il. A présent je veux vivre.

Et la voix plus forte :

— Oh ! oui, je veux vivre... Ah ! redonnez-moi sa lettre... Non, redites-moi plutôt ce qu'elle vous a écrit ; j'aime tant à vous entendre parler d'elle.

—Elle m'a écrit que ma lettre l'avait bien émue, qu'elle avait pleuré en apprenant tout ce que tu as fait pour expier ta faute.

Yves tenait les mains de sa mère, nerveusement serrées. Il buvait les paroles de la Bretonne.

—Encore ! Encore ! murmura-t-il.

Et la vieille mère, heureuse de ce bonheur, continua :

—Oui, elle m'a écrit qu'elle avait pleuré et que son cœur serait plus dur que la pierre, s'il ne revenait vers toi.

La matinée s'avavançait. Le ciel pur, dégagé de son voile de vapeur, était légèrement teinté de rose. Le grand chêne tordu, près de la chaumière, était couvert de feuilles naissantes, des œillets et des bruyères s'épanouissaient sur la lande. La vie germait, puis jaillissait de cette maigre terre, et une sorte de vie factice semblait aussi courir dans les veines du sauveteur. Il s'était levé, oubliant sa fatigue et cette toux implacable qui, la veille encore le courbait comme un vieillard. Il regardait au loin toujours et toujours ; puis, tout à coup, il chancela et dut s'appuyer sur sa mère.

La voiture venant d'Auray approchait. Ce fut d'abord un point sur la route ; puis il se dessina ; on entendit le trot et les grelots du cheval. Le souffle d'Yves s'arrêtait. Son cœur cessait de battre. Il eût voulu s'élançer vers la jeune femme ; il eût voulu la serrer dans ses bras, pleurer sur son épaule. Il ne l'osait pas.

L'équipage s'était arrêté ; et, maintenant, Hélène s'avavançait vers son mari qui l'attendait, immobile, sur le seuil. Elle était bien ému en le voyant si changé. Quels ravages avait fait la maladie sur ce beau visage. Elle venait à Yves la main tendue... Et lui n'osait même pas approcher de ses lèvres frémissantes cette petite main adorée ; mais tout bas il murmurait : "Pardon Hélène..." Puis, regardant avec amour le bel enfant qui, tout intimidé, se tenait près de sa mère, il dit avec anxiété :

—Laissez-moi l'embrasser... Le voulez-vous ?

Hélène fit un signe à Godefroy, et l'enfant vint tendre son front à ce père qui, pour lui, était un étranger. Yves saisit son fils entre ses bras ; et retrouvant, pour un instant, sa force d'autrefois, il l'enleva de terre, l'étreignit éperduement, et le petit Godefroy sentit, en même temps que le baiser brûlant, deux larmes mouiller son visage.

A son tour Hélène s'approchait ; elle dit doucement :

—Je vous ai pardonné... du fond du cœur. Embrassez-moi.

Et Yves fondit en larmes dans l'émotion et la joie immense de ce long baiser, de ce baiser du pardon si longtemps attendu.

—Ainsi, disait-il d'une voix entrecoupée, vous m'avez fait grâce... Ainsi, je vous ai fait pitié... pitié, moi, qui fus si coupable. Quel remords pour toute ma vie... Ah ! cher grand cœur, cœur généreux, je ne sais comment vous dire ma reconnaissance. Je voudrais me jeter à vos pieds, écrasé de douleur et de honte.

Elle le retint de la main, et tous deux s'assirent côte à côte, sur le banc de pierre abrités par le rosier blanc. Anne-Marie, après avoir, avec réserve, souhaité la bienvenue à sa belle-fille, s'était retirée par discrétion. Elle demeurait occupée dans l'intérieur de la chaumière. Godefroy s'était aventuré sur la lande, tenté par les papillons et les bruyères. Yves avait appuyé la main de sa femme sur son cœur palpitant. Il fermait doucement les paupières : le bonheur l'éblouissait. Ils restèrent ainsi, émus, silencieux, un long moment. La brise tiède faisait frissonner les fleurs du jardin, les oiseaux chantaient leur hymne au printemps, et, à l'horizon, au bout de la falaise, la mer qui était à marée haute, mêlait son bruit de vagues à toutes les voix immortelles de l'immortelle nature. Dans cette nature sauvage, mais pourtant joyeuse et renouvelée, tout parlait d'espérance, de résurrection, d'apaisement.

—Pensez-vous, au moins, que je vous ai toujours aimée ? dit enfin Yves d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine. Pensez-vous que, lorsque je vous affirmais ma tendresse ardente, je ne mentais pas... Croyez-vous que j'ai pleuré ma faute des larmes si amères qu'elles ont usé ma vie ?

—Je le crois, et voilà pourquoi je suis venue. Votre repentir à tout effacé. avec Une joie vive se peignit sur son visage.

—Regardez-moi... regardez-moi encore, que je lise de nouveau, dans vos yeux, ce pardon qui me ranime.

Elle obéit ; et, dans un regard d'une tendresse infinie, il put lire cette charité qui enveloppe le coupable d'une douce pitié, et qui est plus divine que l'amour.

Et lui, consolé par ce regard, reprit :

—Oui, j'ai souffert ; mais, maintenant, je ne souffre plus... Sentir que je ne suis pas à jamais repoussé de votre cœur, c'est si doux. Comprendre que vous me pardonnez, c'est pour moi si précieux. Oh ! vous le verrez, je redeviendrai digne de vous... Si Dieu me laisse encore un peu de vie, je tenterai d'accomplir des actes d'héroïsme...

Puis s'arrêtant tout à coup, et, saisissant de nouveau la main de la jeune femme :

—Mon Hélène... je t'adore !

Elle tressaillit, tant cette voix avait vibré d'ardente passion.

—Oui, reprit-il, oubliant son état de faiblesse, et comme électrisé par une sorte de fièvre ; oui, je ferai des choses héroïques... Pour vous prouver mon amour, que ne ferais-je pas ?... Avez-vous vraiment oublié le mal que je vous ai fait ?

Elle eut un doux sourire.

—Ne parlons plus du passé. Oublions qu'il ait existé.

Il remua lentement la tête.

—Si le sacrifice de ma vie pouvait faire que vraiment, il n'eût pas existé... Mais Hélène, ma bien-aimée, le mal que l'on a fait s'oublie moins vite que celui qu'on a subi.

Anne-Marie apparut à cet instant. Elle venait de placer sur la table de chêne un frugal repas, tout ce que sa pauvreté avait pu trouver de meilleur ; des œufs frais, un poisson pris dans la nuit aux lignes tendues par ses soins ; des fraises du petit jardin.

Elle s'avança timidement vers la belle jeune femme :

—Voulez-vous accepter de rompre le pain sous le toit du fils de la Bretonne ; mon pauvres Yves en éprouverait tant de joie.

Hélène accepta avec un charmant sourire ; d'un geste de la main elle appela Godefroy, qui revenait les bras pleins de fleurs, et tous trois entrèrent dans la chaudière.

On se mit à table ; et, le repas achevé, l'après-midi se passa sur la grève. La mer était unie et d'un bleu pâle.

—Elle n'était pas ainsi le jour de la tempête, fit Anne-Marie. Malgré sa colère, elle n'a point effrayé Yves. Je vous montrerai ses médailles. Croiriez-vous qu'il refuse de leur faire honneur et de les porter ?... Pourtant il les a gagnées au péril de sa vie.

Ils rentrèrent au soleil couchant, et le premier soin d'Hélène fut de demander à voir les titres de gloire de son mari.

Elle considéra, avec émotion, ces preuves de grand courage ; puis, attachant une des médailles sur la poitrine du sauveteur :

—Portez-la, dit-elle, pour l'amour de moi... Vous en êtes digne.

Et le bonheur étincela dans les yeux d'Yves. Jamais il n'avait connu une heure si belle, une joie si profonde.

La veillée s'acheva dans une douce et confiante causerie ; puis Yves ouvrit la porte de la seconde chambre que, depuis trois jours, il embellissait pour Hélène. Il en avait fait un appartement presque élégant. Les murs étaient tapissés d'un papier de bon goût, une natte recouvrait le sol ; des rideaux encadraient la fenêtre ; et, dans cette petite chambre, on sentait un parfum délicieux. Yves avait employé toutes ses minces épargnes à l'achat du mobilier, et dépensé tout ce qu'il avait de force à cueillir des fleurs. Sur la table se trouvait un bouquet de roses, de résédas et de poids de senteur. Dans les plus petits détails on pouvait reconnaître la tendresse de celui qui attend une visiteuse très aimée.

Hélène remarquait toutes ces choses, touchée, émue.

—Et c'est pour moi que vous avez paré cette chambre, cueilli ces fleurs, vous si faible... Pour moi que vous vous êtes fatigué... épuisé ?

Il la regarda, lui sourit et la conduisit près de la petite fenêtre d'où la vue était

si belle. Longtemps ils demeurèrent devant le ciel où scintillaient des milliers d'étoiles. Jamais soirée n'avait été plus tiède ; jamais les grillons n'avaient mieux chanté ; jamais les roses du grand rosier blanc, sur la façade, n'avaient embaumé ainsi !

Le lendemain Yves s'éveilla tout oppressé. Le médecin fut mandé ; mais les médecins, a dit un des plus illustres d'entr'eux, ne peuvent que panser les plaies, que soigner les corps : Dieu seul les guérit.

Anne-Marie avait amené Godefroy à l'église. Elle désirait qu'il fit brûler un cierge pour son père, et l'enfant était parti joyeux, sa petite main dans la main de la Bretonne. Il était déjà accoutumé à cette bonne grand'mère qui savait deviner ses désirs :

Yves se tenait assis devant le feu : il avait froid malgré le soleil printanier, son visage était grave et pâle ; ses yeux indiquaient une angoisse cruelle.

— Vous souffrez donc beaucoup, lui dit Hélène en s'asseyant sur l'escabelle de chêne, tout à côté de lui.

Il lui fit signe de s'approcher plus près encore ; puis il l'enveloppa d'un long regard de tristesse infinie. A la pensée de l'arrivée de cette jeune femme, de ce bonheur qui était venu à lui au moment où il s'en allait, une larme trembla au bord de sa paupière.

— C'était la seule fin possible, murmura-t-il. Ma bien-aimée, je n'aurais pu désormais être pour vous qu'un pauvre paria, seule votre miséricorde m'eût donné une place dans votre cœur.

Hélène fut touchée de cette humilité, et ses larmes se mirent à couler. Il sourit faiblement.

— Oui, je dois bénir cette maladie lente qui, jour par jour, me mine sans espoir. Hier, j'ai cru un moment que mes forces allaient remonter. C'était une illusion : le bonheur le plus intense ne peut prolonger une vie.

Il reprit d'un accent plus ferme.

— Écoutez bien mon dernier désir, ma volonté dernière ; écoutez, ma bien-aimée.

Elle leva les yeux et l'interrogea de son regard anxieux.

— Écoutez bien ma prière suprême. Quant je ne serai plus, souvenez-vous qu'un ami dévoué vous a aimée, d'une façon plus généreuse que je ne l'ai fait moi-même ; car, lui, a su étouffer son amour. Lui a été noble et loyal ; lui n'a jamais connu l'égoïsme. Il avait toutes les qualités que je n'avais pas. Lorsque vous serez devenue libre, lorsque vous aurez donné quelques larmes à mon souvenir, dites-vous qu'à votre âge on doit encore sourire à la vie.

Elle lui mit vivement la main sur la bouche :

— Ne parlez pas ainsi. Ne songeons pas à l'avenir. Soyons au bonheur d'être ensemble.

Il baissa les doigts qui lui fermaient les lèvres, les écarta de son visage, puis ajouta :

— Je ne vous parlerai plus de ce désir, de ce conseil que vous donne un mourant, parce que cette pensée me fait mal ; mais plus tard, souvenez-vous de ma prière.

Il s'exaltait en sentant frémir la petite main consolante qui s'était de nouveau posée dans la sienne.

— Plus tard, ma bien-aimée, vous connaîtrez le bonheur et les sourires. Vous serez la reine dans une maison honorée et bénie ; tous vous environneront du respect qui vous est dû ; les vivants vous consoleront du mort. Cependant, quand vous serez seule avec l'enfant, qui est le nôtre, parlez-lui de son père avec indulgence. Dites-lui que, pour être heureux dans la vie, il faut écouter, comme la voix d'un ami, cette conscience qui nous suit partout, qui, sans cesse, parle à notre oreille. Malheur à qui étouffe cette voix : il est aussi fou que le marin qui briserait sa boussole et qui n'aurait plus rien pour le guider dans l'étendue des vagues.

Il aspira avidement un peu d'air tiède lui venant par la fenêtre entr'ouverte, car il suffoquait.

— Ah ! reprit-il, après un silence, trouvant de la douceur à confier à celle qu'il aimait les tortures de sa vie, si vous saviez Hélène, ce qu'est la conscience de celui qui s'est écarté de la ligne droite. Quelle combattante infatigable et mystérieuse ! Comme elle vous étreint pour vous contraindre à reprendre le chem

Quel étau ! Comme on souffre, tant qu'on s'acharne à demeurer dans le sentier défendu. J'ai aimé la richesse, je l'ai voulue au point de commettre une lâche action pour la posséder, et je n'ai pu retrouver un peu de calme que dans la pauvreté. Je vous ai aimée au point de faire proférer à mes lèvres un odieux mensonge pour que vous fussiez à moi. A partir de ce jour, ma vie est devenue une torture. O la conscience, quelle invincible puissance ! En vain on lutte, on s'efforce de la terrasser, elle se redresse plus obstinée. On la croit étouffée ; et tout à coup, comme ces sources que l'on refoule, elle jaillit avec une nouvelle force.

Hélène l'écoutait tremblante ; elle comprenait la puissance du remords ; elle songeait, effrayée, à cet aiguillon humain qui blesse et qui tue ; car Yves mourait de cette blessure. Il reprit encore, traçant ainsi, dans le cœur de sa femme, sa volonté suprême ; c'était son testament ce long discours.

— Quand notre enfant vous rappellera mon souvenir par une ressemblance déjà trop marquée avec son père, en grâce, ne le repoussez pas.

— Le repousser, fit Hélène. Oh ! jamais. Je l'aimerais davantage puisqu'il a vos traits. Mon pauvre Yves, comment ne t'aimerais-je pas, toi si grand dans ton repentir et ton humilité.

Il la regarda longtemps avec amour, ému de la douceur de ce tutoiement. Il la baisa avec tendresse, ne pouvant détacher ses lèvres de ce front blanc et pur, qui n'avait jamais eu que des pensées sincères. Sa voix tremblait lorsqu'il reprit, balbutiant presque :

— Si Godefroy a mes traits, peut-être aura-t-il une âme pareille à la mienne ; peut-être sera-t-il ambitieux de fortune.

Et son accent se faisant plus ferme :

— Alors, dites-lui que la richesse n'a de saveur que celle que sa source lui donne. Dites-lui que la fortune, qui n'est pas honnêtement acquise, accable d'un poids sous lequel on succombe. Enseignez-lui à ne rien faire en vue du monde. Oh ! le monde, quel ingrat ! Pour lui j'ai été sur le point de perdre mon âme ; je voulais son encens, et il ne sait même plus mon nom ; en huit ans, ma trace s'est effacée. Ah ! le monde, qu'il oublie vite ! Pourquoi s'épuiser à lui plaire ? Que sont ses suffrages ? Du bruit, de la fumée, et... plus rien.

Il ajouta très doucement.

— Vous devez me trouver bien changé. Qu'il y a loin de moi à cet homme orgueilleux connu à Athènes ; mais j'ai tant réfléchi dans ma solitude, assis dans ma barque, que les vagues balançaient. J'ai compris combien j'avais eu tort de vouloir fuir cette chère et douce médiocrité dans laquelle j'étais né. J'ai compris que l'ombre d'un rocher, quand on a devant soi l'infini de l'Océan, est préférable à toute la pompe d'un château princier. J'ai compris l'utilité de la vie humble, parce qu'elle nous fait chercher le but plus haut que les plaisirs ; plus loin que la puissance. Les heureux de ce monde aiment trop l'opulence : ils s'attachent à la vie comme l'ancre au rocher, tandis que le pauvre, tandis que moi, maintenant, je suis comme un petit esquif tout prêt à partir. La mort peut venir, elle peut dénouer l'amarré, elle n'éveillera pas mon désespoir. Oh ! non pas mon désespoir car j'ai trop cruellement souffert. Ah ! si je ne vous quittais pas, ma bien-aimée, la mort serait la bienvenue.

Il baissa la tête comme accablé ; puis il reprit encore la voix sourde :

— Ah ! quand un homme a commis une grave faute dans sa vie, c'est à jamais fini de son bonheur. En vain il veut oublier, en vain il demande aux joies de la vie d'étouffer ses cuisants remords. Rien, rien au monde ne peut lui rendre la paix ; la conscience est toujours là, la conscience, c'est l'aiguillon vengeur !

EPILOGUE

Yves Kermorgan vécut cinq mois encore, et pas un jour, durant la fin de cette vie, Hélène ne faillit à ce rôle de la femme : aimer, soutenir, consoler. Sur les débris de son amour en ruines s'était épanoui un nouveau sentiment, un sentiment sérieux et grave, mais cependant plein de douceur ; la tendre pitié.

Yves mourut à la chute des feuilles ; il mourut dans la grande mélancolie de l'arrière-saison, alors que les rameaux des arbres se dépouillent et que les fleurs se flétrissent. Il mourut un soir, au soleil couchant. Le matin, il avait reçu le saint Viatique, et la chaumière était encore tout embaumée de l'odeur de la cire des cierges allumés et du parfum des dernières roses blanches, cueillies au rosier. Il mourut en pressant sur sa poitrine, la main d'Hélène, et en disant à la jeune femme :

—Merci de ce bonheur suprême que vous m'avez donné... merci... Soyez heureuse et bénie... Au revoir... au revoir au ciel.

Il eut aussi des tendres paroles pour sa vieille mère en larmes, un baiser pour son fils ; puis un dernier regard pour le Crucifix, et ses yeux se fermèrent, emportant, dans l'éternité, une dernière vision du Rédempteur mort, sur une croix pour racheter les péchés du monde.

Hélène pleura sincèrement son mari. Comment n'aurait-elle pas été sensible à cette affection de tous les instants, attentive, délicate, dévouée ? Comment n'aurait-elle pas été touchée, jusqu'au fond de l'âme, de ce sentiment de reconnaissance passionnée qu'Yves n'osait exprimer, mais qui était toujours prêt à déborder de son cœur et, qui se lisait dans ses yeux, se devinait dans tous ses actes ?

Hélène fit élever une croix de granit sur sa tombe et toujours un frais bouquet s'y épanouit. La vieille mère y porte des roses au printemps, des bruyères en été, des chrysanthèmes en automne. Cette austère Bretonne, au visage sérieux, a encore, sous la neige de ses cheveux blancs, une âme avide de tendresse ; aussi vit-elle du souvenir de son fils. Elle fait dire des messes et brûler des cierges pour l'enfant de ses larmes qui fut, tour à tour, son martyr et sa joie. Elle prit longuement puis, de retour dans sa chaumière, elle tourne son rouet et file pour les malheureux. Souvent, le soir, elle suspend son travail et son regard rêveur se lève sur les nuages empourprés qui flottent au couchant.

—Mon Yves, murmure-t-elle, mon pauvre enfant, quand irai-je te retrouver dans ce paradis où tu m'attends ?

Parfois elle reçoit une lettre d'Hélène. Cette lettre lui parle de Godefroy. L'enfant grandit et ressemble de plus en plus à son père. Ce sont les joies uniques de l'aïeule de penser à cet enfant et à cette femme si belle, si célèbre, venue soigner et consoler Yves, comme si elle eût été un ange descendu du ciel.

Hélène a regagné la villa des Muses, où les blanches statues s'abritent toujours dans les bosquets de cyprès et d'oliviers. Mesdemoiselles Alix et Irène de Deauville ont retrouvé, avec bonheur la vie d'élégance et de confort que leur permettent les succès toujours croissants de leur nièce, et sans cesse, elles redisent avec une éloquence pleine d'emphase, à tous leurs visiteurs, combien les œuvres de la grande artiste sont appréciées.

Et tandis qu'Hélène passe de longues heures dans son atelier, captivée par son art, Elie Michelin s'oublie dans les délices de sa bibliothèque. Ce vieillard de quatre-vingts ans est si vert, si actif, si enthousiaste, que les années semblent ne pas avoir de prise sur lui.

Et les mois s'écoulent. Depuis bientôt deux ans ; Yves repose dans le petit cimetière breton, il se repose de sa vie tourmentée, au bruit de la mer qui berce les morts, et sous le soleil toujours un peu voilé de l'Armorique, qui dore faiblement la campagne tranquille. Mais, sur la terre de l'Attique, le soleil a de beaux rayons étincelants. C'est un jour de printemps. La sève puissante monte dans les arbres et fait éclore des étoiles sur les jasmins, des roses sur les rosiers. Et, pour la première

fois, Hélène a consenti à quitter le crêpe de la veuve pour la robe d'un doux lilas ornée de dentelles blanches.

Sa tristesse est donc moins sombre ? Son chagrin s'est donc apaisé ? Un sourire va-t-il errer sur ses lèvres et sa jeunesse pourra-t-elle refleurir ?

Là-bas, là-bas, sur la mer lointaine, c'est le vœu le plus cher d'un cœur toujours aimant et fidèle ; c'est le vœu et la vive espérance de lord Elliott.

FIN.

Pour paraître dans les premiers jours de juin : *REVES DORES*, par M. Maryan.

Au complet pour 10 cts.

LA PRESSE

Le plus répandu, le mieux renseigné,
le plus intéressant de tous
les journaux français du Canada.

CIRCULATION

PLUS DE 34,219 PAR JOUR

*Soit trois fois autant que la circulation de tout
autre journal français à Montréal*

LA PRESSE

71 & 71a rue St-Jacques, Montréal

T. BERTHIAUME, EDITEUR.

LA MALEDICTION D'UN PERE

PAR

EMILE RICHEBOURG

Ce roman, dont la moralité est inattaquable, a obtenu un immense succès en France et obtiendra certainement un autre succès comparable au Canada.

Les scènes qui s'y déroulent sont très émouvantes et attendrissent le cœur le plus endurci. Il est impossible de lire ces pages, écrites dans un style admirable et charmant, sans verser d'abondantes larmes.

Après avoir assassiné le fiancé de sa fille, le père meurtrier chasse son enfant du toit paternel ; la malheureuse fille vit pendant dix-neuf ans dans la pauvreté et les misères les plus cruelles ; elle refuse de se rendre à l'appel de son père qui lui ouvre ses bras et veut lui pardonner. Le pauvre père est dévoré par les remords ; il pleure sans cesse l'absence de sa fille, qu'il aime, toujours, il lui offre son immense fortune, mais la malheureuse jeune fille, le cœur brisé, n'a pas le courage de revenir à la maison, elle continue sa vie errante, elle mendie pour ne pas mourir de faim.

Une nuit, au moment où elle faisait un pèlerinage sur la tombe de son fiancé, elle est surprise par un ancien ami qui la ramène au toit paternel ; elle se rend au chevet de son père quelques instants avant que celui-ci rende le dernier soupir. Le vieillard eut le temps de recevoir sa fille, de la presser dans ses bras, de lui pardonner et de recevoir son pardon.

Voilà un faible aperçu du roman que nous annonçons. Il contient 396 pages et est imprimé sur bon papier.

Ecrivez votre adresse très lisiblement.

Prix 40 cents.

S'adresser chez

LEPROHON & LEPROHON,
25 rue St-Gabriel, Montréal

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MEDECIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE** No 13, du **MEDECIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin :

LA MAYEUX

Ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et si effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelée à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé franco, par la malle à la réception de 55 cts en argent ou en timbres-poste.

Adressez chez les éditeurs :
P. O. Boite 1059

LEPROHON & LEPROHON,
25 St-Gabriel, Montréal.

L'HOMME DE LA NUIT

Par JULES DE CASTYNE

Cet ouvrage est dû à la plume d'un des plus grands romanciers français. Il s'y déroule des scènes originales, gracieuses et terribles, mais toujours émouvantes, d'un intérêt passionné et soutenu.

L'un des héros de cette histoire se dévoue jusqu'à se laisser condamner au baigne pour sauver le fils de son patron. Il confie à ce jeune fils riche, sa jeune fille sans mère et lui demande de l'élever chrétiennement ; mais ce fils ingrat oublie le sacrifice sublime de son sauveur et abandonne la jeune fille dans la plus grande misère. Elle ignore l'existence de son père qu'elle croit mort. Celui-ci, à son retour, retrouve sa fille malheureuse et mourante. Le pauvre père est au désespoir en revoyant sa fille bien aimée dans cet état, lui qui la croyait heureuse. En effet, il était loin de croire que celui dont il avait racheté l'honneur par vingt années d'exil aurait sacrifié ainsi le bonheur de cette enfant si chère à son cœur. Il ne peut comprimer sa rage ; il jure de venger le bonheur de son enfant.

Le malheureux, le cœur plein d'affection et d'amour paternelle supplie en pleurant sa fille bien-aimée de le reconnaître, qu'il est son père, qu'il va la sauver, qu'elle va être heureuse. La malheureuse se jette dans ses bras en le bénissant et en remerciant Dieu du bonheur qu'elle éprouvait. Mais la maladie dont elle souffrait mit bientôt fin à ce bonheur de quelques jours et elle mourut en demandant à son père de pardonner à l'auteur de sa misère et de sa mort. Cet ouvrage contient 231 pages! Prix, 30 cents.

S'adresser chez les éditeurs :

LEPROHON & LEPROHON,
25 St-Gabriel, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS:—GRAY'S CASTOR FLUID, pour les cheveux; GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents; GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents; GRAY'S CHORALYNE, pour le Mal de Dents; GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, et pour embellir la complexion.

ALPH. MARTIN

IMPORTATEUR DE MARCHANDISES SÈCHES

Nouveautés Françaises, Anglaises et Américaines

Spécialités, Manteaux pour Dames, Cachemire noir et couleur, Tapis et Prélarts

2023 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Porte voisine de Ronayne Bros., -

- Carré Chaboillez.

TAILLEUR

Une visite est sollicitée

MODISTE

Feuilletons publiés par "L'Étendard"

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

Éditeurs de "La Bonne Littérature Française"

LE SERMENT DU CORSAIRE, 50c.

PRIMAVERA, 50c.

UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE, 50c.

GABRIELLE, 50c.

UNE ERREUR FATALE, 50c.

LES DIABLES ROUGES, 50c.

LE CHIEN D'OR, 2 vols., 75c.

LA PERLE JAUNE, 50c.

LE ROYAL PROSCRIT, 25c.

LES ERRANTS DE NUIT, 25c.

STÉPHANETTE, 15c.

"Le Monde Illustré"

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attrait journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantage exceptionnel des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
9ème do	2
86 Primes à \$1.00	86

94 Primes..... \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an, \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.
BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires, 47 Place Jacques-Cartier MONTREAL.

N. LEVEILLE MARCHAND-TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. de Tennancourt.

138: + RUE ST-LAURENT + 138:
MONTREAL

Vient de recevoir un bel assortiment de nouveautés pour le printemps.

L'AMOUREUX DE LA PREFETE

Est certainement l'un des chefs-d'œuvre de André Theuriot, le grand romancier si populaire.

Le lecteur sera enchanté en parcourant ces pages écrites dans un style élevé.

Chaque phrase fait voir l'amour sincère d'un jeune homme devenu malheureux à cause de cet amour dont il était passionné. Il aimait de toute son âme la femme du préfet, son patron. Quoique timide et craintif, il sut cependant faire connaître à la préfète les sentiments d'amour qu'il entretenait pour elle dans son cœur. Nous devons dire ici que la préfète n'en couraçait en aucune manière le jeune homme dans son amour. Un jour que la préfète lui fit connaître son intention de quitter la ville, il en fut très chagrin. Que lui importait de vivre seul dans une ville devenue odieuse, d'y végéter ! Il préférait mourir.

Cet ouvrage étant très moral, rien n'a été retranché.

Il est en vente chez **LEPROHON & LEPROHON**, éditeur de

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE,

23 rue St-Gabriel, MONTREAL, Can.

PAIX PAR LA POSTE 10 cts.

Successor de A. Lavalée,
Maison fondée en 1812.

Instrumenta de Musique

de la FORTÉPIANES pour instrumenta de Musique,

et Violons faits à ordre.

MONTREAL.

ANCHOR WEAKNESS CURE,

MAISONS RECOMMANDÉES

Dr J. A. GENDREAU, Chirurgien
Dentiste.
20 rue St-Laurent Montréal, Extraction de
dents sans douleur par l'électricité et par
anesthésie. Dents posées avec ou sans palais,
l'après les procédés les plus nouveaux. Heu-
res de bureau de 9 a. m. à 6 p. m. Tél 2818.

ARMAND DOIN,
Chapeaux et Pelleteries,
1584 NOTRE-DAME, MONTREAL.

VIN VIGOR,
VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE
RECOMMANDÉ PAR
Les principaux Médecins.

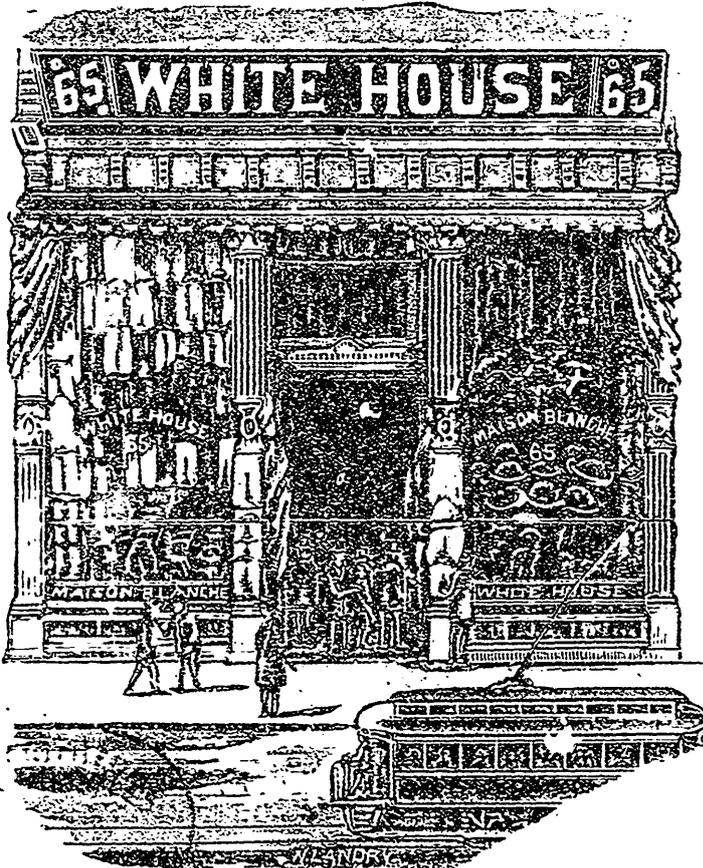
EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de
Musique et d'instruments. Fournisseur des
pensionnats et maisons d'éducation cathol-
ques. Agent pour la célèbre maison d'in-
struments de fanfares et d'harmonie de C. Mahil-
lon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines,
Guitares, etc.
Cordes pour tous les instruments.
1637 Rue Notre-Dame,
Téléphone Bell 3466. MONTREAL.

Sirop Pulmonaire Composé

Ce sirop a été composé d'après une ordonnance d'un cé-
lèbre Médecin de Montréal, qui, pendant un grand nombre
d'années l'a employé avec beaucoup de succès contre les
rhumes opiniâtres, la toux, l'asthme, la bronchite et au-
tres maladies de la gorge et des poumons. Préparé à la
Pharmacie LAPORTE, 1130 rue Ontario, coin de la rue Pa-
net, Montréal, 25 cts. la bouteille. Tél. 6365.

Mercerie et Chapellerie, 65 ST-LAURENT et **Montreal**
1775 Ste-Catherine.



Un seul prix, T. BR

CHAMPTON

Tonique digestif du Sang et des Nerfs.

Collets, Cravates, Chemises,

Chapeaux Américains, Français
ET ANGLAIS.

Adressez-vous à Anchor Medicine Co., QUEBEC ET MONTREAL.